

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

IDÉOLOGIE ET VIE QUOTIDIENNE DE SOLDATS SOVIÉTIQUES  
DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE :  
UNE ANALYSE DE CORRESPONDANCES MILITAIRES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
MARILYN CAMPEAU

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Au terme de cette recherche, il m'apparaît essentiel de souligner le soutien constant et les encouragements de mes professeurs, amis et membres de ma famille car ils se sont avérés d'une importance capitale. Je veux d'abord témoigner ma très grande reconnaissance à mon directeur de mémoire, Jean Lévesque, professeur au département d'histoire à l'Université du Québec à Montréal, qui s'est montré inspirant, disponible, patient et plein de ressources, et cela, tout au long de mon cheminement. Il a su me transmettre sa passion pour l'histoire soviétique et m'a encadrée durant cette grande aventure que fut pour moi la découverte de la culture russe d'hier et d'aujourd'hui.

Je souhaite remercier Irina Anatol'evna Krasnova, professeure au département des études russes et slaves de l'Université McGill qui, en m'imposant sa discipline de fer, m'a permis de relever un défi presque impossible : apprendre le russe en moins de deux ans. Je salue également le travail d'Irina Mihailovna Galimzânova à la faculté d'histoire de l'Université d'État de Moscou, qui m'a assistée dans la préparation de mes deux séjours de recherche en Russie et guidée dans le tortueux chemin vers les archives. Je témoigne aussi de mon infinie gratitude pour l'aide précieuse que j'ai reçue de Viktoria Evgen'evna Smolenceva lors de mon passage aux Archives centrales de la ville de Moscou et celle de Natalia Mihailovna Secretareva, deux jeunes femmes exceptionnelles à qui j'ai « emprunté » les yeux de natives russes afin de me permettre de déchiffrer l'écriture de certains soldats de mon corpus. Aussi, mes deux stages de recherche-terrain dans les archives russes ont été grandement facilités grâce au soutien financier du Bureau de la coopération internationale de l'UQÀM, par le biais de son programme de bourses à la mobilité internationale, et celui des Offices jeunesse internationaux du Québec. Enfin, ma nomination à la bourse du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada m'a permis de me consacrer exclusivement à ma maîtrise pendant l'année 2010-2011. Pour terminer, un merci tout spécial à mes parents, à Isabelle et à Emily qui m'ont soutenue pendant toute la durée de mes études. Je leur dédie ce mémoire car leur support m'a permis de mener à terme ce projet.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
INTRODUCTION.....	1
0.1 Historiographie .....	2
0.1.1 La spécificité du front de l'Est : Le phénomène de la « barbarisation » .....	3
0.1.2 La société stalinienne et Ivan, son « énigmatique » combattant soviétique .....	19
0.1.3 Le traitement des correspondances de guerre et récits personnels .....	27
0.2 Problématique, méthodologie et sources .....	35
CHAPITRE I	
LE FRONT DE L'EST (1941-1945) .....	43
1.1 La guerre-éclair .....	44
1.2 Le revirement .....	47
1.3 Le rouleau compresseur .....	51
CHAPITRE II	
LES CONDITIONS DE VIE D'IVAN .....	56
2.1 L'alimentation .....	57
2.2 L'hygiène .....	63
2.3 Le travail .....	71
2.4 La logistique .....	77
CHAPITRE III	
LES PRÉOCCUPATIONS QUOTIDIENNES D'IVAN AU FRONT .....	83
3.1 Le moral au front .....	84
3.2 Les inquiétudes liées aux proches à l'arrière .....	97
3.3 L'état psychologique général du soldat moyen .....	106



CHAPITRE IV	
LES CONVICTIONS IDÉOLOGIQUES ET L'ENDOCTRINEMENT D'IVAN.....	119
4.1 Parler « bolchévique » .....	120
4.2 Les représentations de l'ennemi.....	133
4.3 La « brutalisation » du soldat.....	140
CONCLUSION.....	153
BIBLIOGRAPHIE .....	161

## RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse au quotidien des soldats soviétiques qui ont combattu sur le front de l'Est entre 1941 et 1945 et consiste en une analyse de leurs correspondances personnelles. Sur un tel sujet, une historiographie non négligeable nous précède. Cette recherche s'inspire donc des travaux d'Omer Bartov et de ses successeurs sur le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est, de différentes études abordant la réalité du soldat au front et la vie quotidienne au temps de Staline ainsi que d'ouvrages exploitant comme sources de base des correspondances ou des récits personnels.

En mettant de l'avant une approche sociale de la guerre, ce travail vise à faire la lumière sur les conditions physiques et psychologiques dans lesquelles Ivan, le soldat soviétique moyen, a évolué, tout en évaluant à quel point il fut « brutalisé » par son expérience au front et quel fut le rôle de l'idéologie du régime en place dans ce processus. Notre utilisation du cadre d'analyse de Bartov, appliqué à notre corpus, vise à valider si les trois facteurs de « brutalisation » des soldats d'Hitler avancés par cet historien (les conditions du front, les antécédents sociaux et éducationnels et l'endoctrinement des troupes) peuvent également expliquer la « brutalisation » des soldats de Staline pendant cette période.

En étudiant les propos des soldats qui abordent leur alimentation, leur hygiène, leurs conditions de travail et la logistique au front, nous sommes amenés à réduire l'importance accordée aux conditions physiques du front de l'Est dans le processus de « brutalisation » des troupes par rapport au cas allemand. Alors que les écrits de ces combattants au sujet du moral au front, de leurs inquiétudes liées à leurs proches ainsi que de leur état psychologique général renforcent l'idée d'une forte politisation de la vie quotidienne en URSS avant même le début du conflit, qui a eu pour effet de rendre ces hommes encore plus perméables à la propagande de guerre. Aussi, en analysant les calques du discours de la propagande soviétique, les représentations de l'ennemi ainsi que les traces de « brutalisation » présentes dans les correspondances étudiées, il est possible de démontrer le rôle crucial de l'endoctrinement idéologique. Finalement, la présence d'une spirale de violence, liée au désir de vengeance face aux crimes commis par les envahisseurs dès le début du conflit, explique également le comportement excessivement violent de ces militaires soviétiques, tant envers les soldats allemands que les civils, lorsqu'ils firent leur entrée en Allemagne en 1945.

L'intérêt de cette recherche réside dans le fait qu'elle constitue un apport à un des débats fondamentaux du champ d'études, surtout sur le plan de la critique de sources importantes, mais mal exploitées, puisqu'elle permet, entre autres, de définir le profil idéologique d'un échantillon représentatif de millions de Soviétiques appelés sous les drapeaux durant le second conflit mondial.

Mots-clés : Histoire – URSS – Deuxième Guerre mondiale – Front de l'Est – Armée rouge – Soldat - Correspondances – Conditions sociales – Idéologie.

## INTRODUCTION

Le 22 juin 1941, rompant le pacte de non-agression signé en août 1939 par Ribbentrop et Molotov, l'Allemagne nazie envahit l'URSS. À ce moment-là, les Soviétiques avaient déjà réalisé qu'une guerre était désormais inévitable, mais nul ne s'attendait à ce conflit d'une ampleur sans précédent qui allait faire basculer le destin de toute une génération. De la débâcle indescriptible de l'Armée rouge lors des premiers mois de la guerre au déploiement du rouleau compresseur russe qui entérina la victoire des Alliés en mai 1945, le front de l'Est fut le théâtre d'une histoire des plus marquantes pour le peuple soviétique. Tout au long du conflit, la majorité des combattants soviétiques ont entretenu une correspondance avec leurs proches, lettres qui transpirent toute l'âpreté des dures conditions du front où s'affrontèrent deux idéologies incompatibles, chacune visant l'annihilation complète de l'autre. L'historien Roger R. Reese a d'ailleurs relevé l'intérêt d'exploiter les lettres du front comme source historique pour mieux saisir différents aspects de sa vie quotidienne au front: « [...] [it] reveals a tremendous amount about the soldiers' morale, conditions of military service, and their interpretation of the meaning of the war »<sup>1</sup>. Nous croyons donc que ces textes constituent une grande richesse puisqu'ils nous donnent un accès direct à l'univers mental de ces soldats.

Ce travail propose d'analyser un corpus de correspondances entre des militaires soviétiques et leurs familles entre 1941 et 1945. Notre démarche nous permettra de mettre en relief, en tenant compte de l'évolution du cours de la guerre, les différents sujets abordés par les soldats dans leurs lettres comme les conditions de combats, leurs appréhensions face à la situation de leurs proches à l'arrière, leurs motivations à combattre, leurs représentations de l'ennemi, etc. Elle nous offrira également la possibilité d'évaluer à quel point ces combattants furent « brutalisés » par la violence des affrontements sur le front de l'Est et de comprendre les causes de cette « brutalisation », en mesurant le rôle de l'endoctrinement idéologique dans

---

<sup>1</sup> Roger R. Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought: The Red Army Military Effectiveness in World War II*. Lawrence (Kan.), University of Kansas, 2011, p.x

ce processus. Toutefois, avant d'entamer notre analyse proprement dite, nous présenterons, dans cette introduction, un survol de l'historiographie liée à notre objet. Puis, nous formulerons les différentes problématiques soulevées dans le cadre de notre recherche et nous détaillerons la méthodologie et les sources sur lesquelles cette étude s'appuiera.

### 0.1 Historiographie

En comparant les comportements des soldats sur les différents fronts durant la Seconde Guerre mondiale et en étudiant les facteurs influençant ces comportements, comme l'endocinement ou encore les conditions physiques des lieux de combats, il est possible de noter l'existence de particularités de la guerre à l'Est. Notamment plus brutal, l'affrontement entre la Wehrmacht et l'Armée rouge fut d'une violence sans égale<sup>2</sup>. L'intérêt pour l'étude du quotidien du soldat soviétique qui a évolué sur ce front est donc évident, puisque ce type d'analyse nous offre la possibilité de comprendre quel fut l'impact de cet environnement particulier sur le combattant et d'évaluer la part de responsabilité de l'endocinement dans l'amplification progressive de la violence déployée lors des affrontements sur ce front.

Sur un sujet tel que le quotidien du soldat soviétique, qui englobe plus largement les conditions des combattants de la Seconde Guerre mondiale et la réalité de tous les jours en URSS pendant le régime de Staline, une historiographie non négligeable nous précède. Celle-ci, très florissante encore de nos jours, s'est rapidement développée surtout à partir des années 1980. Ainsi, en compilant certains ouvrages marquants qui prennent pour objet central le front de l'Est, ce bilan historiographique vise à démontrer comment ce champ d'étude est devenu de plus en plus productif depuis les trente dernières années et à dégager les travaux-clés qui ont alimenté les débats d'historiens qui s'y rapportent. Nous diviserons notre analyse en trois sections complémentaires. Dans la première partie, nous exposerons le consensus qui régnait depuis 1945 puis la naissance et l'évolution du débat historiographique entamé par Omer Bartov sur la politisation de la Wehrmacht et le phénomène de la « barbarisation » du front de l'Est. Nous tracerons ensuite, dans la seconde partie, le portrait général de la société

<sup>2</sup> Nicolas Werth, « La société soviétique dans la Grande Guerre patriotique », In *La terreur et le désarroi: Staline et son système*, Paris, Perrin, 2007, p. 371



stalinienne confrontée à sa Grande Guerre patriotique, en relevant les études qui ont cherché à faire la lumière sur qui était Ivan<sup>3</sup>. Enfin, dans la dernière partie, nous mettrons à l'avant-plan quelques exemples d'ouvrages qui déploient une méthodologie exemplaire du traitement de correspondances de militaires et de récits personnels de guerre comme sources de base.

#### 0.1.1 La spécificité du front de l'Est : Le phénomène de la « barbarisation »

Le processus de « barbarisation » est une conséquence d'une problématique circulaire: plus un adversaire se montre brutal ou son comportement est rapporté comme plus violent, plus la réponse de l'autre camp devient, elle aussi, déchaînée. Ainsi, il y a une augmentation du niveau de violence qui entraîne une conséquence grave: les deux camps deviennent ennemis mortels et il s'avère presque impossible d'obtenir une résolution du conflit sans l'annihilation complète d'un des belligérants. Il faut d'ailleurs mentionner que les acteurs du conflit sont rarement conscients d'être « barbarisés » et c'est ce qui cause principalement une disparition de l'éthique conventionnelle de guerre dictée par les traités internationaux comme par exemple, les conventions de Genève. Selon Omer Bartov, c'est exactement ce qui s'est produit sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Il fut le premier historien à aborder spécifiquement ce phénomène et à présenter différents facteurs qui furent, selon lui, à l'origine de cette « barbarisation ».

Dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs se sont intéressés aux comportements adoptés par les soldats qui ont combattu sur le front germano-soviétique. Toutefois, il est clair que les conclusions de ces chercheurs concordent bien peu avec celles des historiens d'aujourd'hui. Dès 1948, les sociologues Shils et Janowitz ont publié un article ayant pour objectif de dégager les causes de la désintégration de l'armée allemande.<sup>4</sup> Leurs travaux leur permettent de conclure que c'est l'attachement à son unité et non la défense des valeurs nazies qui a motivé le soldat allemand moyen à combattre jusqu'à la fin sur le front Est. Ils proposent donc une démarcation claire entre les soldats de la Wehrmacht et les idéaux du régime nazi, qui sont adoptés uniquement par les SS. À la même période, plusieurs hauts

<sup>3</sup> Prénom commun servant à désigner le soldat soviétique moyen, voir Catherine Merridale, *Ivan's War: The Red Army 1939-1945*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.4

<sup>4</sup> Edward A. Shils et Morris Janowitz, « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Opinion Quarterly*, vol. 12, no 2, (été 1948), p. 280-315.

militaires allemands, tels que les généraux Manstein et Guderian<sup>5</sup>, ont publié leurs mémoires et journaux de guerre qui véhiculaient une image positive de la Wehrmacht, en mettant à l'avant-plan l'honneur et la droiture de leur armée. Ces militaires dissociaient complètement les actions nazies de celles de l'armée allemande: idée qui fera longtemps consensus autant auprès de la population qu'auprès d'un grand nombre de chercheurs universitaires, appuyant leurs travaux sur les témoignages et les mémoires de ces militaires. À l'époque, l'opinion généralisée était que les décisions d'en haut (par exemple, les ordres criminels) n'atteignaient pas le bas de l'échelle ou qu'ils étaient tout simplement modifiés en route. On considérait que sur le front de l'Est, les auteurs des crimes de guerre étaient les Nazis, un petit groupe de fanatisés, alors que les membres de la Wehrmacht, la représentante du peuple allemand, n'avaient appris qu'à la fin de la guerre les nombreuses atrocités qui s'étaient perpétrées sur ce front et tous en étaient totalement horrifiés. Ce mythe de la Wehrmacht aux mains propres fut largement diffusé : le livre de Smelser et Davis<sup>6</sup> le démontre d'ailleurs très bien en exposant la façon dont cette idée s'est imposée aux États-Unis à partir du début des années 1950 en convainquant les militaires, les hommes politiques puis le grand public.

Paru en 2008, cet ouvrage soutient une thèse nouvelle et fascinante sur les perceptions américaines de la Wehrmacht et de ses crimes de guerre à l'endroit des Soviétiques. L'argumentation des auteurs se base sur un corpus de différents types de sources qui ont véhiculé cette vision des années 1950 jusqu'à aujourd'hui et s'appuie sur les publications allemandes qui ont grandement popularisé une interprétation romancée du comportement de la Wehrmacht pendant le conflit. Au cours des différents chapitres, les auteurs nous expliquent comment ce mythe s'est créé et entretenu. Selon eux, ce sont les mémoires d'après-guerre écrits par les Allemands qui furent à l'origine de ce processus et, c'est le contexte de Guerre froide qui a facilité l'adhésion aux idées véhiculées :

---

<sup>5</sup> Erich Von Manstein, *Lost Victories: The War Memoirs of Hitler's Most Brilliant General*, Novato (Calif.), Presidio, 1994, 574 p. et Heinz Guderian, *Panzer leader*, Washington, Zenger Pub. Co., 1979, 528 p.

<sup>6</sup> Ronald Smelser et Edward J. Davies II, *The Myth of the Eastern Front: The Nazi-Soviet War in American Popular Culture*, New York, Cambridge University Press, 2008, 327 p.

« Countless memoirs, biographies, and autobiographies written by German veterans and translated into English in romantic prose describe the German efforts to save Germany and even Europe from the Red Army and hordes from the East. [...] Even more important, the outbreak of the Cold War provided the context that facilitated the German success in joining the Americans in the struggle against the Soviet Union, once the main ally of the United States and then its fiercest of enemies. »<sup>7</sup>

Ainsi, en étudiant la manière dont les Américains ont intégré le mythe allemand de la Seconde Guerre mondiale et en exposant son large impact, *The Myth of the Eastern Front* propose donc un cadre intéressant pour bien cerner le contexte particulier de la publication des premiers travaux d'Omer Bartov.

En 1985, le contenu de *The Eastern Front 1941-1945* fut très contesté et son auteur fut perçu comme un « excité » qui ne voulait que faire des vagues avec ses théories choquantes.<sup>8</sup> Il stimula toutefois le champ puisqu'au cours des années 1980, un intérêt grandissant autant pour l'étude du front de l'Est que pour l'extermination des Juifs durant le conflit fit apparaître un important nombre de publications d'historiens qui tentèrent de voir si son point de vue pouvait être valable. Le but de ce livre était d'abord d'écrire une étude sur l'armée allemande à l'Est dans une perspective à la mode dans les années 1980: the « view from below »<sup>9</sup>. Cette approche historique, développée surtout en Angleterre et aux États-Unis, vise un examen de la société du point de vue des masses.<sup>10</sup> Par exemple, dans *The Face of Battle*, un des ouvrages précurseurs de l'histoire « par le bas », John Keegan nous démontre comment la véritable question de la bataille se joue du point de vue du soldat et comment sa façon de gérer le stress lié à sa confrontation avec la violence du front influence globalement la conduite de la guerre.<sup>11</sup> S'inspirant des travaux de Keegan, Bartov applique la méthodologie de la micro-histoire culturelle en se penchant sur les annales de trois divisions de l'armée allemande afin de cerner quelles ont été les causes de la « barbarisation » de ses troupes sur le

<sup>7</sup> Smelser et Davies, *op. cit.*, p. 248-249

<sup>8</sup> Voir Alex Danchev, *Compte-rendu de The Barbarization of Warfare*, éd. par George Kassimeris (Hurst, Londres, 2006) et *Warrior's Dishonour: Barbarity, Morality and Torture in Modern Warfare*, éd. par George Kassimeris (Ashgate, Aldershot, 2006). *International Affairs*, vol. 83, no 5, p. 961-967.

<sup>9</sup> Omer Bartov, *The Eastern Front 1941-45: German Troops and the Barbarisation of Warfare*, New York, St. Martin's Press, 2001, p. xii

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. xvii

<sup>11</sup> John Keegan, *The Face of Battle*, Londres, J. Cape, 1976, 352 p.

front Est pendant la Seconde Guerre mondiale. Dès le début, il énonce son hypothèse très clairement: « The basic hypothesis of this study is that the barbarisation of the troops on the Eastern Front was a result of three major factors: the conditions at the front; the social and educational background of the junior officers; and the political indoctrination of the troops »<sup>12</sup>. Selon lui, les longues marches, les problèmes de ravitaillement, l'impossibilité de maintenir une hygiène de base, le froid et la maladie rendaient très difficile la survie au front. Aussi, le nombre élevé de morts ne contribuait pas au moral des troupes, surtout que le remplacement des hommes tombés se faisait au compte-goutte. Le fort roulement de personnel apparaît d'ailleurs pour Bartov comme un contre-argument à la théorie de Shils et Janowitz qui supposaient que la stabilité et l'ordre dans l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale n'avaient pas résidé dans l'influence du régime nazi mais plutôt dans le développement de groupes primaires au front puisque le haut taux de mortalité rendait impossible le maintien de tels groupes<sup>13</sup>. Dans ces circonstances, il n'est donc pas étonnant de constater que les soldats dérogeaient de la discipline établie et que les infractions au code étaient nombreuses et liées aux conditions du front.

En comparant leurs origines sociales, leur âge, leur niveau d'éducation et surtout leur taux d'endoctrinement par rapport au régime, son analyse s'intéressant aux officiers de son corpus lui a permis d'avancer que les jeunes officiers rapidement promus dans les années 1930 avaient été fortement influencés par le régime: « These young officers spent the most formative period of their lives under National Socialism, and those years must have left a lasting impression on their mentality »<sup>14</sup>. Quant aux moyens d'endoctrinement utilisés pendant le conflit (la radio, les films, les livres, les journaux, les brochures et les conférences données par les commandants des troupes), Bartov considère qu'ils ont été très efficaces, particulièrement parce qu'ils s'appuyaient sur des préjugés déjà existants. Les résultats positifs étaient d'ailleurs visibles dans le langage, le vocabulaire nazi étant de plus en plus adapté et intégré par les militaires et la quasi-absence de rébellion ou même de contestation

---

<sup>12</sup> Bartov, *op.cit.*, p. 4

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 36

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 66



des actions SS paraît soutenir, selon Bartov, l'idée d'un endoctrinement bien établi dans les rangs de la Wehrmacht.

Finalement, l'application des fameux « ordres criminels » a aussi eu, selon Bartov, un important impact sur le comportement du soldat allemand moyen sur le front de l'Est et contribua à instaurer un climat propice au développement de la « barbarisation ». Ces ordres stipulaient que plusieurs types d'opposants soviétiques (les commissaires politiques de l'Armée rouge, les membres de guérillas et les civils qui collaboraient avec eux, les bolcheviques agitateurs, les saboteurs et les Juifs) se devaient d'être exécutés par l'armée. L'argumentation de l'auteur indique que ces ordres ont été suivis à tous les échelons de la Wehrmacht et sa démonstration touche trois différents aspects: le mauvais traitement des prisonniers de guerre russes, la lutte contre les partisans et le meurtre de civils ainsi que l'exploitation, l'évacuation et la destruction causées par le passage de l'armée. Les soldats ayant reçu l'ordre de « live off the land<sup>15</sup> », ils réquisitionnaient nourriture, vêtements, outils, chevaux, etc. allant même jusqu'à expulser tout simplement les civils de leur village. Les occupés manquaient de tout et devaient supporter autant les réquisitions officielles que les pillages chaotiques, le vandalisme et les actes de brutalité venant d'initiatives personnelles de soldats.

En 1990, alors que le débat sur la Wehrmacht continuait de faire rage, Bartov publia à nouveau un ouvrage sur ce thème, *Hitler's Army: Soldiers, Nazis, and War in the Third Reich*, qui élargit son examen des comportements de l'armée allemande afin de découvrir comment cette armée était devenue celle d'Hitler. Cet ouvrage aborde les causes et conséquences du processus de démodernisation du front, la destruction des groupes primaires, la perversion de la discipline et la déformation de la réalité. Il explique alors le processus de nazification des soldats de la Wehrmacht de la façon suivante :

La démodernisation du front [...] provoqua des pertes tellement lourdes dans les unités de combat que la colonne vertébrale traditionnelle de l'armée allemande, les « groupes primaires » [...] disparurent largement. [...] afin d'empêcher la désintégration de l'armée dans son ensemble [...], la Wehrmacht introduisit une discipline qu'elle appliqua avec une extrême brutalité [...]. Pourtant, l'existence de châtiments draconiens ne suffisait pas lorsque la peur suscitée par l'ennemi était plus grande que la crainte

---

<sup>15</sup> Bartov, *op.cit.*, p. 133

éprouvée devant les supérieurs. Ainsi, en compensation de leur obéissance et en conclusion logique de la politisation de la discipline, les soldats furent autorisés à donner libre cours à leur colère et à leur déception : les soldats et les civils ennemis leur servirent d'exutoire.<sup>16</sup>

Ainsi, selon Bartov, les dures conditions d'un front démodernisé ont rendu le combattant allemand moyen beaucoup plus réceptif à la propagande et c'est ce qui a permis sa transformation en « soldat d'Hitler ». L'argumentation de l'auteur est particulièrement éclairante lorsqu'il se penche sur les perceptions des membres de l'armée. Il présente clairement la façon dont ces hommes attribuaient aux victimes la responsabilité des atrocités commises envers elles et nous permet de mieux envisager comment le conditionnement idéologique a contribué à construire le mythe historique de la Wehrmacht qui a réussi à subsister longtemps dans les mœurs. Ainsi, dans son ensemble, la théorie de la « barbarisation » d'Omer Bartov a eu un grand impact chez les historiens de la Seconde Guerre mondiale puisqu'elle permit de déboulonner un mythe qui était bien ancré à l'époque: celui d'une Wehrmacht aux mains propres, n'ayant commis aucun crime de guerre et étant totalement dissociée des atrocités nazies perpétrées sur le front Est entre 1941 et 1945. Nous verrons également que les travaux de Bartov ont créé et alimenté un important débat historiographique sur la violence du front de l'Est et ont stimulé, d'un point de vue plus large, le champ historique de l'histoire de la guerre, vue « par le bas ».

Dix ans après la première parution du livre d'Omer Bartov, Stephen G. Fritz publia *Frontsoldaten*<sup>17</sup>, un ouvrage dont l'objectif principal était d'explorer la vie quotidienne des soldats allemands durant la Deuxième Guerre mondiale. Voulant concrétiser une recherche respectant dans son intégralité la méthodologie historique du « bottom up », cet historien s'est intéressé aux correspondances, aux journaux et mémoires de guerre, aux entrevues réalisées après la guerre et même à certaines œuvres de fiction afin de reconstituer les combats qui ont été vécus par le soldat moyen. Au sujet de l'idéologie, Fritz croit que l'impact du nazisme sur le *Landser* a aidé à entretenir une cohésion des troupes notablement lors du maintien des positions défensives face aux Soviétiques pendant les dernières années

<sup>16</sup> *Id.*, *L'Armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 51

<sup>17</sup> Stephen G. Fritz, *Frontsoldaten: The German Soldier in World War II*, Lexington (Ky.), University Press of Kentucky, 1995, 299 p.

de la guerre. Comme Bartov, l'auteur soutient que la jeunesse hitlérienne a eu une importante influence sur l'idéologie des soldats de la Seconde Guerre mondiale, mais il n'est toutefois pas aussi radical que lui, tentant plutôt une position médiane, il considère, entre autres, un certain impact positif des fameux « groupes primaires » que Bartov exclut de son analyse. Il faut toutefois mentionner que *Frontsoldaten* comporte quelques contradictions et ne s'appuie que sur un petit nombre de sources primaires.

Trois ans plus tard, l'historien David M. Glantz entreprit à son tour de remettre en question l'aura d'innocence de la Wehrmacht dans son livre *Stumbling Colossus*. Il s'aventura dans les archives autant soviétiques qu'allemandes afin de compiler des preuves permettant de démentir l'assertion du révisionniste Vladimir Bogdanovich Rezun (aussi connu sous son nom de plume Viktor Souvorov), l'auteur du livre *Icebreaker*<sup>18</sup>, publié en 1990. Dans son introduction, Glantz questionne la thèse que Rezun avait propagée en Allemagne et en Russie, c'est-à-dire l'idée que l'armée d'Hitler avait envahi préventivement l'Union soviétique en 1941 uniquement car celle-ci s'apprêtait à attaquer l'Allemagne. Dans son livre, Glantz explore tous les aspects liés au domaine militaire soviétique (le commandement, la stratégie, les effectifs pour chacune des armées, la mobilisation, les services d'espionnage, etc.) afin de prouver l'incapacité de l'Union soviétique de mener à bien une offensive contre Hitler et de démontrer ainsi la fausseté de l'assertion de Rezun. Il insiste aussi sur le fait que malgré que les Soviétiques aient été dans une campagne de réarmement intensif, ils étaient tout à fait conscients de leurs limites:

« Soviet military writings of that time and archival materials make it clear, however, that by this time fear rather than hostile intent was the driving force. [...] [Military journals] demonstrated a clear Soviet appreciation of the superb German military performance, an acute understanding of the growing German military threat, and an unmistakable realization that the Soviet military in no way matched German military standards in terms of efficiency or effectiveness. »<sup>19</sup>

L'argumentation de l'auteur est particulièrement bien construite, ce qui fait de ce livre un travail d'historien incontournable pour notre objet d'étude qu'est le front de l'Est et le débat historiographique lié aux atrocités commises durant la Seconde Guerre mondiale. La

<sup>18</sup> Viktor Souvorov, *Icebreaker: Who Started the Second World War?*, London, Hamish Hamilton, 1990, 364 p.

<sup>19</sup> David M. Glantz, *Stumbling Colossus: The Red Army on the Eve of World War*, Lawrence (Kan.), University Press of Kansas, 1998, p. 258-259

démarche de Glantz permet de mieux cerner les positions des historiens allemands qui ont nié la thèse de Bartov dans les années 1980 et 1990.

Bien que l'ouvrage *War Land on the Eastern Front*<sup>20</sup> se consacre à l'étude de la Première Guerre mondiale, il nous apparaît digne de mention dans ce bilan historiographique, puisqu'il nous éclaire un peu plus sur les origines de la violence du front de l'Est observable durant le conflit de 1941-1945. Son auteur, l'historien Vejas Gabriel Liulevicius y aborde un thème négligé par le passé dans le champ historique étudié: l'invasion et l'occupation allemande de l'Europe de l'Est au cours de la Première Guerre mondiale. En mettant l'accent sur le caractère étonnamment violent de l'expérience du front à l'Est, ce livre propose une étude qui se base sur des archives allemandes et lituaniennes ainsi que sur des sources contemporaines. De notre point de vue, le dernier chapitre où l'auteur développe au sujet des conséquences à long terme des expériences de la guerre sur la culture politique allemande après 1918 est intéressant mais le raisonnement de Liulevicius reste toutefois un peu simpliste. Il nous y démontre, de manière assez prévisible, comment la mémoire collective du chaos primitif observé à l'Est a pu être transformée en doctrine raciale nazie. Bien que cet ouvrage présente de nombreuses répétitions, l'ensemble demeure une contribution incontournable pour bien comprendre les origines du phénomène de « barbarisation » en ce qui a trait à l'endoctrinement idéologique. À plus large échelle, l'analyse enrichit la discussion sur l'idée de continuité de la violence entre les deux conflits mondiaux.

C'est d'ailleurs ce thème précis qu'explore l'ouvrage collectif *La violence de guerre, 1914-1945: approches comparées des deux conflits mondiaux*, paru en 2002. Le chapitre d'un des directeurs de la publication, Stéphane Audoin-Rouzeau, a pour sujet la violence vue comme un aspect de continuité de la Première Guerre à la Seconde Guerre et comprend une analyse qui évalue « un certain nombre de « marqueurs » de la violence de combat au cours de l'une et l'autre guerre. Marqueurs choisis comme particulièrement significatifs des seuils

---

<sup>20</sup> Vejas Gabriel Liulevicius, *War Land on the Eastern Front: Culture, National Identity and German Occupation in World War I*, Cambridge, R-U et New York, Cambridge University Press, 2000, 309 p.



de violence franchis [...].<sup>21</sup> » L'auteur y présente une analyse comparée des pertes (les pertes totales mais aussi la moyenne journalière), des différentes modalités des atteintes corporelles infligées et subies (en tenant compte de l'intensité de feu, du type d'atteintes et de la proportion entre le nombre de blessés et le nombre de tués et de disparus) ainsi que des violences interpersonnelles engendrées. Audoin-Rouzeau en arrive à conclure que la violence des champs de bataille représente un élément central de la continuité entre ces deux conflits. Il ajoute que même si la guerre 1914-18 apparaît parfois comme une « matrice de comportements, d'attitudes, de représentations et de pratiques destinés à prendre une plus grande extension lors du conflit suivant<sup>22</sup> », certains angles d'étude nous poussent à défendre l'idée que le premier conflit reste encore le plus violent par rapport au second. Cet auteur profite aussi de l'occasion pour tenter une prise de position par rapport à la théorie que Bartov soutient dans *l'Armée d'Hitler* :

Ainsi, ne surestime-t-on pas le rôle joué par la nazification et l'armée allemande sur les pratiques des combattants mises en œuvre sur le front de l'Est? Il ne s'agit évidemment pas de nier cette nazification, mais de mettre en doute son impact sur les pratiques combattantes: n'est-ce pas l'intériorisation par les combattants du système de représentation nazi qui a servi *a posteriori* de justification aux actes commis à l'encontre de l'adversaire, actes dont on ne peut exclure qu'ils se seraient produits de toute façon?<sup>23</sup>

Cette critique, du bout des lèvres, ne semble pas positionner Audoin-Rouzeau contre Bartov, mais elle reflète une nouvelle perspective légèrement plus modérée qui permet d'entrevoir une certaine autocritique présente dans cette même école de pensée.

De son côté, Ben Shepherd, dans son livre *War in the Wild East : The German Army and Soviet Partisans*, publié en 2004, propose des origines encore plus lointaines du phénomène de la « barbarisation » sur le front Est. En nous faisant visiter une unité (la 221<sup>e</sup> division de sécurité de la Wehrmacht) qui s'occupe du maintien de l'ordre dans une région très rapprochée du front, ses travaux nous apprennent beaucoup sur la lutte contre les partisans pendant l'occupation durant la Seconde Guerre mondiale. Shepherd débute son ouvrage en nous présentant les origines de la guérilla depuis le début du dix-neuvième siècle en ciblant

<sup>21</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre », in *La violence de guerre, 1914-1945*, Bruxelles et Paris : Éditions Complexe et IHTP, 2002, p. 77

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 95

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 87

surtout les exemples qui ont touché l'Allemagne. Puis, il propose des liens pertinents entre ces événements antérieurs à la Seconde Guerre mondiale et les actions nazies (comme l'adoption des ordres criminels) en présentant l'ensemble comme une tradition pouvant expliquer la gradation de la violence:

« The criminal orders, then, were the culmination of a process that had begun with the raising of the Prussian Landssturm in 1813. This process, founded on the brutalizing potential of antiguerrilla warfare as a whole, acquired particularly ferocious potential in its German incarnation. By the early twentieth century no other military establishment in the world stood so ready, and with such moral certitude, to terrorize civilian populations in the name of antiguerrilla doctrine. »<sup>24</sup>

L'auteur se questionne aussi sur l'homogénéité des comportements des soldats de la Wehrmacht sur le front de l'Est d'une division à l'autre et son étude lui permet de conclure que de nombreuses variantes étaient observables.<sup>25</sup> Il est à noter que l'argumentation de Shepherd, présentée dans les deux derniers chapitres, souligne le lien réel entre l'attaque de civils par les unités d'une division et les pertes subies par ces mêmes unités, corroborant ainsi les conclusions des travaux de Bartov sur la « brutalisation » des Allemands sur le front Est.

Il ne faut toutefois pas se leurrer: la théorie de la « barbarisation » de Bartov ne compte pas que des adeptes. Des historiens tels que Prost, Rousseau et Cazals<sup>26</sup> s'opposent radicalement aux théories de Bartov et celles de Mosse<sup>27</sup> sur la « brutalisation » des sociétés. Dans le cas le plus parlant, celui de Prost, le concept de « brutalisation » existe, mais n'a pas une importance décisive dans le déroulement des événements qui auront lieu en Europe au cours du vingtième siècle. Son argumentation repose d'abord sur le fait qu'on retrouve très peu de témoignages sur l'acte de tuer. En s'appuyant sur des sondages de l'époque, cet auteur affirme que cela s'explique non pas par la tendance à l'autocensure mais par le fait qu'en réalité un nombre restreint de soldats a expérimenté le combat rapproché, vu la nature même de la guerre industrielle qui éloigne les soldats les uns des autres, les confinant la plupart du

<sup>24</sup> Ben Shepherd, *War in the Wild East*, London, Harvard University Press, 2004, p. 57

<sup>25</sup> *Ibid*, p. 233

<sup>26</sup> Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental 1914-1918 » In *Vingtième siècle, revue d'histoire*, no 81 (janvier/mars), 2004, p.5-20. et Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Ed. Privat, 2001, 160 p.

<sup>27</sup> George Mosse, *De la Grande Guerre aux totalitarismes, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999, 291 p.

temps dans leurs tranchées respectives.<sup>28</sup> Également, Prost mène la charge contre Bartov en argumentant que le soldat moyen des deux Grandes Guerres continuait à s'incliner devant l'interdit social de tuer et qu'en remettant la responsabilité de ses gestes sur ses supérieurs et en déshumanisant son ennemi, il déployait des stratégies mentales lui permettant de se déculpabiliser.<sup>29</sup> Les conclusions de Prost sur le phénomène de la « brutalisation » du soldat sont donc une position complètement opposée à celle de Bartov et de ses héritiers intellectuels.

Publié en 2006 et édité par George Kassimeris, *The Barbarisation of Warfare* constitue une contribution centrale au débat entamé par Bartov dans les années 1980. D'abord, dans son article, Amir Weiner argumente l'idée que l'URSS, ayant réussi à politiser toutes les sphères de la vie publique et privée et à institutionnaliser la violence, a offert à ses citoyens les motivations à livrer une guerre terrible à l'Allemagne. Sa démarche, qui rappelle celle de Bartov, particulièrement lorsque ce dernier se penche sur l'endoctrinement nazi d'avant-guerre, est en fait l'application de la même grille d'analyse que son prédécesseur, mais appliquée aux Soviétiques au moment où ils entrent victorieux en territoire allemand à la fin de la guerre. Amir Weiner n'est d'ailleurs pas le seul historien à se positionner par rapport à Bartov dans ce recueil d'articles. Dans son introduction, l'éditeur reprend les propos de l'auteur de *The Eastern Front 1941-45* en élargissant toutefois la portée de ce processus :

« Barbarisation of warfare » was the phrase originally used in Omer Bartov's classic study to describe the murderous behaviour of German forces on the Eastern Front between 1941 and 1945, although it might easily have been used the other way around had the focus instead been on the mass rape, destruction and looting meted out by the Red Army first on the countries seen as having collaborated with Hitler's Reich and then on Germany itself in the closing months of the Second World War. »<sup>30</sup>

Quant à Richard Overy, il énonce, dans son article, les limites qu'il perçoit dans l'argumentation de Bartov :

---

<sup>28</sup> Prost, *loc. cit.*, p. 6-8

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>30</sup> Georges Kassimeris, « The Barbarisation of Warfare: A User's Manual », In *The Barbarisation of Warfare*, Washington Square, N.Y., New York University Press, 2006, p. 2

« The most problematic aspect of the thesis that barbarisation was a consequence of the special terms in which the German-Soviet war was conducted lies in the evident reality that the forms of violence defined as « barbarous » – excessive, gratuitous violence largely directed at civilians – occurred in many other contexts during the Second World War. »<sup>31</sup>

Il présente bien évidemment quelques contre-exemples comme le cas du Japon et de la Chine ou encore la résistance à la guérilla un peu partout en Europe et en Asie pendant la Seconde Guerre mondiale et ce qu'il avance nous pousse à réviser le caractère catégorique de l'impact du milieu physique dans la théorie de Bartov. Overy rejette aussi l'idée d'une démodernisation de l'armée comme cause de la « barbarisation » en argumentant que c'est la modernisation et les nouvelles techniques d'armement qui ont renforcé la violence des combats et la capacité de tuer massivement. Finalement, Mary R. Habeck consacre son article à compléter la thèse de Bartov et argumente une dégénération de la Wehrmacht:

« The Nazi regime planned and ordered this regression of warfare, and the Wehrmacht assented, using modern techniques and technologies to commit the most primitive of crimes. The demodernisation of the army may have been unintentional, but, as Stephen Fritz and Omer Bartov have suggested, the regression of the Wehrmacht was the result of deliberated policy. »<sup>32</sup>

Le fait que ce processus fut délibéré et bien planifié est central dans son texte. Elle reprend ainsi chacun des aspects de la théorie de Bartov (la déshumanisation de l'ennemi dans la propagande, l'ordre de « live off the land », la limitation de la loi militaire, etc.) dans le but d'en faire ressortir autant le facteur primitif que la planification. Par contre, il est essentiel de mentionner que, dans l'ensemble, ce recueil d'articles manque de constance par rapport à son concept central, puisqu'aucune définition commune du terme « barbarisation » n'est proposée. Cette faille, qui obligea chacun des auteurs à se façonner leur propre définition de ce concept, enlève bien évidemment la possibilité d'une vue d'ensemble cohérente en ce qui a trait à la référence à la « barbarisation » tout au long de l'ouvrage.

À ce stade du débat, d'autres auteurs ont choisi de reprendre les idées des travaux de Bartov, sans toutefois sensiblement les renouveler. Les travaux de Wolfram Wette et de

<sup>31</sup> Richard Overy, « The Second World War : A Barbarous Conflict? », In *ibid.*, p. 43

<sup>32</sup> Mary R. Habeck, « The Modern and the Primitive : Barbarity and Warfare on the Eastern Front », In *The Barbarisation of Warfare*, Washington Square, N.Y., New York University Press, 2006, p. 84



Geoffrey P. Megargee<sup>33</sup>, publiés respectivement en 2006 et 2007, proposent tout deux des thèses très semblables à celle de Bartov dans *L'Armée d'Hitler*. De son côté, Nicolas Werth s'est aussi penché sur le thème de la Seconde Guerre mondiale du point de vue soviétique. Dans *La terreur et le désarroi*, un recueil de ses articles publié en 2007, il analyse en profondeur la première moitié du siècle soviétique. Cet historien de l'histoire politique et sociale de l'URSS y consacre un article à l'étude de cette société pour la période 1941-1945. Lorsqu'il aborde les conditions de vie des soldats au front, il met à l'avant-plan l'existence de caractéristiques spécifiques de la guerre à l'Est et se range derrière les théories de Bartov en résumant simplement ses propos:

Selon Omer Bartov, trois facteurs furent à l'origine de l'extraordinaire brutalisation des troupes allemandes sur le « front de l'Est »: l'ampleur même des combats, qui « donnèrent aux hommes le sentiment de participer à un événement apocalyptique dont la nature même rendait caducs tous les codes de comportement et les valeurs morales en vigueur jusqu'alors »; les conditions géographiques et climatiques de la Russie, qui « renforcèrent également l'impression que cette guerre constituait un retour à quelque confrontation primitive où les traditions légales et morales de la civilisation humaine n'avaient plus cours »; enfin et surtout, la conviction qu'avaient les soldats, dûment préparés, psychologiquement et idéologiquement, d'affronter un peuple de sous-hommes (*Untermenschen*) bestiaux, vicieux, dégénérés.<sup>34</sup>

Mais, comme nous l'avons vu Werth ne fut pas le seul historien des années 2000 à considérer les conclusions de Bartov comme un consensus.

Il convient également de mentionner les travaux de Mark Edele et Michael Geyer publiés en 2009 dans un chapitre de l'ouvrage collectif *Beyond Totalitarianism*. Dans *States of Exception: The Nazi-Soviet War as a System of Violence, 1939-1945*, les auteurs tentent une comparaison des deux régimes qui se sont opposés à l'Est par rapport à la violence engendrée par le conflit. Dans leur texte, ils soulignent la violence destructrice des deux régimes et développent, entre autres, l'idée que cette violence prend son origine des totalitarismes instaurés. Edele et Geyer considèrent que la nature dévastatrice de cet affrontement est une conséquence de la relation hostile entre le nazisme de l'Allemagne et le

<sup>33</sup> Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006, 372 p. et Geoffrey P. Megargee, *War of Annihilation: Combat and Genocide on the Eastern Front, 1941*, Lanham (Md.), Rowman & Littlefield, 2007, 177 p.

<sup>34</sup> Werth, « La société soviétique dans la Grande Guerre patriotique », In *La terreur et le désarroi* Paris, Perrin, 2007, p.353-354

socialisme de l'URSS. Selon eux, cette guerre était, dès le départ, un combat entre sociétés. Les auteurs prennent évidemment la peine de positionner leur théorie de la violence par rapport à la théorie de Bartov sur le phénomène de la « barbarisation » en insistant sur le fait qu'une contradiction liée au déroulement chronologique des événements discrédite les arguments de ce dernier:

« There is a general agreement that Omer Bartov's once dominant interpretation does not hold, because the « barbarization » of the conduct of the war he describes takes hold before the preconditions he sets for this turn (destruction of small groups, depletion of materiel) become apparent. We rather see a wilful destructiveness at work that escalates relentlessly. [...] In our view, this escalation across the board during the first months of Barbarossa was conditioned first and foremost by the imperative of decisive victory and the unrestraint that was meant to achieve this end. »<sup>35</sup>

Ainsi, en mettant à l'avant-plan ce cycle de violence très précoce dans le conflit (au début de la campagne Barbarossa en 1941), ils appuient l'idée d'un pré-conditionnement engagé par le régime nazi et visant une victoire décisive et rapide.

Également paru en 2009, l'ouvrage d'Alastair Noble, *Nazi Rule and the Soviet Offensive in Eastern Germany*<sup>36</sup>, se doit d'être présenté ici puisqu'il propose une approche sociale intéressante des années 1944 et 1945, en explorant la défaite des Nazis en Allemagne de l'Est du point de vue de la population locale. Bien que son auteur consacre la majeure partie de son travail à l'analyse de sources allemandes, en négligeant parfois les sources russes, cet ouvrage nous éclaire sur les conséquences de l'entrée de l'Armée rouge en territoire ennemi et nous renseigne sur le discours tenu par la propagande nazie, qui rappelle celui du régime soviétique en début de conflit, lorsque les défaites militaires se succédaient. La violence est un thème central de cette publication, exposant tant les désordres provoqués par la chute de l'autorité d'Hitler et ses subordonnés que les conséquences des violences perpétrées par l'armée soviétique durant cette période. Les travaux de Noble s'imposent donc comme un cadre adéquat pour nous guider au moment d'évaluer l'impact de la propagande soviétique et le moral des troupes qui ont combattu sur le front de l'Est à la fin de la guerre.

<sup>35</sup> Mark Edele et Michael Geyer, « States of Exception », in *Beyond Totalitarianism: Stalinism and Nazism compared*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2009, p.357

<sup>36</sup> Alastair Noble, *Nazi Rule and the Soviet Offensive in Eastern Germany, 1944-1945: The Darkest Hour*, Brighton (R.-U.) et Portland (Or.), Sussex Academic Press, 2009, 382 p.

Pour terminer, nous considérons qu'il est essentiel de présenter une dernière publication très récente, parue l'an passé: *Ostkrieg: Hitler's War of Extermination in the East*<sup>37</sup> de Stephen G. Fritz. Ce spécialiste de la guerre à l'Est y relève avec brio le défi de synthétiser l'imposante masse de littérature spécialisée traitant de ce conflit qui a été publié durant les quelques dernières décennies. Il y expose les aspects militaire, stratégique, économique et idéologique qui expliquent l'attitude de l'Allemagne tant dans l'avant-guerre qu'au cours du conflit. Bien que son argumentation soit légèrement simpliste (il démontre comment l'invasion initiale de l'URSS a échoué à cause du manque d'effectifs de la Wehrmacht, comment la guerre à l'Est a eu une influence marquante sur l'ensemble des autres fronts et comment 1942 fut une année charnière), l'ensemble est pertinent, cohérent et s'inscrit comme un incontournable du champ historiographique.

En conclusion, la présentation, dans cette première section, des travaux d'Omer Bartov et des ouvrages qui ont repris à sa suite le thème de la « barbarisation », nous permet de mieux cerner les causes de ce phénomène qui a eu lieu sur le front germano-soviétique et illustre, avant tout, comment ce champ historiographique fut florissant dès la naissance du débat sur l'innocence de la Wehrmacht. Il faut noter que de nombreux éléments ont permis une évolution des perceptions des événements du front de l'Est entre 1941-1945. D'abord, dans les années 1980, l'intérêt pour la Shoah et les opinions divergentes des historiens à ce sujet fit aussi monter d'un cran les tensions en menant à une importante controverse historiographique. La querelle des historiens (*Historikerstreit*), en s'intéressant précisément à la place de la Shoah dans l'histoire allemande et la possibilité d'un patriotisme allemand s'appuyant sur une certaine empathie envers les acteurs tragiques de l'histoire de ce pays au vingtième siècle, renforça aussi les positions adoptées au sujet des crimes commis sur le front de l'Est.

L'ouverture des archives, après la chute du mur de Berlin, permit à son tour de lever le voile sur plusieurs mystères entourant la campagne allemande à l'Est. L'accès à de nouveaux chiffres a d'ailleurs apporté la preuve de l'impossibilité de l'innocence complète de la Wehrmacht dans les crimes de guerre sur ce front. Les nouvelles archives dénombraient les

<sup>37</sup> Stephen G. Fritz, *Ostkrieg: Hitler's War of Extermination in the East*, Lexington, University Press of Kentucky, 2011. 640 p.



victimes et les résultats chiffrés modifièrent les perspectives. Avec ces nouvelles données, il était devenu clair que les groupes SS, aussi efficaces qu'ils aient pu être, n'auraient jamais pu accomplir seuls le meurtre d'autant de personnes sur une période de temps aussi courte. Toutefois, même si les historiens étaient de plus en plus enclins à se ranger vers les théories de Bartov au cours des années 1990, le refus d'associer le soldat allemand moyen au régime et aux crimes commis en Union soviétique perdura dans la population. Les vives réactions à l'exposition *Guerre d'anéantissement. Les crimes de la Wehrmacht 1941-1944* l'illustrent très bien. Cette exposition organisée par l'Institut d'Hambourg avait rassemblé une collection de photographies, de lettres et de journaux de soldats qui avait fait le tour de l'Allemagne et de l'Autriche au milieu des années 1990. La controverse était alimentée par le fait que cette exposition s'appuyait sur le livre de l'Américain Daniel Jonah Goldhagen *Hitler's Willing Executioners*<sup>38</sup> dans lequel il affirme que l'Allemand moyen fut, dans le cadre de la Shoah, un participant volontaire. Il y soutient que l'adoption de cette attitude était justifiée par un antisémitisme éliminationniste établi depuis des générations et qui fut, selon lui, propre à l'identité allemande.<sup>39</sup> Cette argumentation était loin de correspondre à la raison que les Allemands mettaient de l'avant pour expliquer l'Holocauste, vu plutôt comme conséquence des actions posées par un groupe anonyme de bureaucrates motivés par des buts logistiques au lieu d'intentions purement idéologiques.

Cette exposition et le livre qui l'a inspiré apportèrent une illustration concrète des actions de l'armée allemande à l'Est. Toutefois, ils ne furent pas reçus en Allemagne comme un argument en faveur de la culpabilité collective du peuple allemand, mais comme une description des horreurs perpétrées par des acteurs qui n'apparaissaient pas comme des hommes ordinaires, mais comme des exceptions lointaines, bien que la majorité des citoyens aient servi dans la Wehrmacht pendant le conflit.<sup>40</sup> De nos jours, comme cela est facilement observable dans les ouvrages plus récents que nous avons examinés, les historiens tendent à critiquer différents aspects de la théorie de Bartov. Le meilleur exemple est la datation pour le début de la barbarie critiquée par Edele et Geyer. Par contre, on nie de moins en moins

<sup>38</sup> Daniel J. Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners: Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, Vintage Books, 1997, 634 p.

<sup>39</sup> Bartov, *The Eastern Front 1941-45*, New York, St. Martin's Press, 2001, p. xvi

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. xx

l'ensemble des conclusions des travaux de Bartov et un consensus au sujet des événements sur le front germano-soviétique semble être en marche. Les travaux de Bartov et de ses successeurs sur le phénomène de la « barbarisation » de la guerre à l'Est ont ravivé d'un point de vue plus vaste l'intérêt des historiens pour ce front ainsi que pour l'ensemble de la période stalinienne. Dans la prochaine section, nous présenterons donc différentes études qui ont ambitionné de faire la lumière sur le Soviétique moyen pendant la Grande Guerre patriotique ou, plus largement, ayant vécu sous le régime de Staline.

#### 0.1.2 La société stalinienne et Ivan, son « énigmatique » combattant soviétique

Le champ d'étude lié à la spécificité du front de l'Est nous apparaît intrinséquement lié à celui du quotidien du soldat soviétique pendant le dernier conflit mondial, puisqu'en étudiant le soldat allemand ordinaire, ces historiens ont ouvert la porte à des études similaires consacrées à Ivan. Dès les années 1990, stimulés par un accès de plus en plus libre à des sources d'archives inédites, plusieurs chercheurs se sont penchés sur la période stalinienne pour étudier la société soviétique, démontrant un intérêt notable pour les années du déroulement de la guerre. Nous démontrerons donc ici les forces et faiblesses de quelques-uns des travaux publiés à cette période qui ont pour objectif de nous renseigner sur le quotidien du soldat soviétique, l'« énigmatique » Ivan, duquel peu avait encore été dit antérieurement. L'ouvrage d'Amnon Sella *The Value of Human Life in Soviet Warfare*<sup>41</sup>, paru en 1992, en est un bon exemple. Dans ce livre, l'auteur propose un questionnement moral lié aux morts de masse soviétiques entre 1941 et 1945. Sella s'est demandé si l'Union soviétique était plus encline que les autres nations à sacrifier des vies humaines dans un contexte de guerre et si c'est le cas, comment ce facteur pouvait être perçu comme un important avantage militaire. Selon l'auteur, il y a une certaine dynamique dans les nombreux changements se sont opérés dans la mentalité russe de la période tsariste à nos jours qui est influencée par trois différents champs (la stratégie, l'observation des comportements et la philosophie) auxquels correspondent trois concepts-clés: la corrélation entre le temps, l'espace, la puissance de feu par rapport aux manœuvres réalisées et les dommages corporels, la logique des armées combattantes ainsi que l'équilibre entre une approche utilitaire et une approche compatissante envers le soldat. Ces idées, qui sont présentes tout au long de son

<sup>41</sup> Amnon Sella, *The Value of Human Life in Soviet Warfare*, London et New York, Routledge, 1992, 237 p.

argumentation, s'inscrivent dans une démarche qui permet à l'auteur de conclure que les Soviétiques étaient beaucoup moins prêts à tolérer d'énormes pertes que cela avait été supposé par le passé. Ainsi, en reprenant les idées de Bartov mais du point de vue des victimes, Amnon Sella a donc fait avancer les connaissances du front germano-soviétique en offrant une nouvelle perspective intéressante qui a alimenté l'intérêt pour ce front de la Seconde Guerre mondiale.

Puisqu'ils posent également un regard critique sur la culture des Soviétiques pendant le stalinisme, les travaux de l'historienne Sarah R. Davies dans *Popular Opinion in Stalin's Russia* ainsi que ceux de Sheila Fitzpatrick dans *Everyday Stalinism*<sup>42</sup> nous apparaissent dignes de mention dans cet essai historiographique, et ce, malgré le fait qu'ils se consacrent uniquement à la période d'avant-guerre. Parue en 1997, la monographie de Davies ambitionne de prendre le pouls de la population soviétique à travers une étude des rapports du NKVD et des départements d'information du Parti et du Komsomol au sujet des attitudes de la population face à certaines décisions du gouvernement en place entre 1934 et 1941. Malgré le fait que Davies étudie avant tout les archives des oblasts de Léninegrad et de Novosibirsk, ses conclusions sont parlantes et novatrices: « The new sources indicate that the Stalinist propaganda machine failed to extinguish an autonomous current of popular opinion. The machine itself was far from omnipotent, lacking sufficient resources and personnel to make it fully effective ».<sup>43</sup> De notre point de vue, l'aspect le plus intéressant du livre est évidemment le fait que son auteur accorde une grande importance au rôle de la propagande, puisqu'il nous permet de mieux comprendre les origines de l'endoctrinement idéologique qui sera observable au cours des années qui suivront, c'est-à-dire, celles de la Grande Guerre patriotique. Quant à l'ouvrage de Fitzpatrick, qui fut publié deux années plus tard, il offre également un bon cadre d'analyse pour notre recherche. En se limitant à une période charnière de la société stalinienne, les années 1930, Fitzpatrick explique en huit différents chapitres thématiques comment les citoyens de l'URSS vivaient au quotidien et démontre que leur vie était avant tout organisée en fonction des pénuries, qui sont devenus endémiques à

---

<sup>42</sup> Sarah R. Davies, *Popular Opinion in Stalin's Russia: Terror, Propaganda and Dissent, 1934-1941*. Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1997, 236 p. et Sheila Fitzpatrick, *Everyday Stalinism. Ordinary Life in Extraordinary Times: Soviet Russia in the 1930s*. New York et Oxford: Oxford University Press, 1999, 288 p.

<sup>43</sup> Davies, *op. cit.*, p.183

cause de l'instauration du système économique stalinien et par l'omniprésence de l'État. Bien que l'auteur fasse elle-même une mise en garde quant au risque d'extrapoler ses conclusions aux décennies suivantes<sup>44</sup>, il nous apparaît clair que les travaux de Fitzpatrick peuvent servir de point de départ pour explorer différents aspects de la vie de tous les jours du Soviétique ordinaire durant le dernier conflit mondial.

Le soldat moyen de l'Armée rouge est d'ailleurs l'objet central de l'article *Saving Private Ivan : From What, Why, and How?*<sup>45</sup> d'Amir Weiner, paru en 2000. Dans ce texte, cet historien-pilier de l'Union soviétique s'est intéressé aux récentes publications abordant le rôle et l'impact de la Deuxième Guerre mondiale sur la société, la politique et le Soviétique moyen afin de nous servir un court essai historiographique qui montre les nouvelles avenues possibles de cette tranche de l'histoire soviétique. Son article traite de différents thèmes qui touchent Ivan comme l'impact de la dernière guerre sur les institutions politiques et sociales, la littérature et le rôle de la guerre dans les récits héroïques, la nouvelle image culturelle, le choc de l'occupation allemande, la propagande, les motivations des soldats à participer à la Grande Guerre patriotique, l'effort de guerre, la relation avec la religion, etc. Weiner tente finalement une définition du citoyen soviétique moyen et s'interroge sur l'effet à long terme de son exposition à la guerre :

« It certainly proved to be larger, deeper and more transformative than anything they had previously experienced or would go through the rest of their lives. [...] The prolonged experience of warfare created a unique mode of association and a sense of the self that did not run through the socialization channels provided by the regime. »<sup>46</sup>

La même année, Weiner a également publié son premier livre *Making Sense of War*<sup>47</sup>, qui propose une réflexion plus étendue au sujet de l'impact de la Seconde Guerre mondiale sur la société stalinienne dans son ensemble. Dans son ouvrage, il traite pertinemment de questions comme l'identité, les attitudes populaires face au régime soviétique et le nationalisme. La

---

<sup>44</sup> Fitzpatrick, *op. cit.*, p.13

<sup>45</sup> Amir Weiner, « Saving Private Ivan », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 1, no 2 (printemps 2000), p. 305-336.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 317

<sup>47</sup> Amir Weiner, *Making Sense of War: The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 2000, 416 p.



thèse qu'il y développe est que le choc de la Deuxième Guerre mondiale a changé de manière décisive le mythe fondamental du régime: le mythe de la Révolution bolchévique a rapidement cédé le pas à un mythe plus général d'héroïsme soviétique en réaction au conflit de 1941-1945. Le fait que sa recherche s'appuie sur des archives inédites et des entrevues pertinentes enrichit notamment son ouvrage. Par contre, nous pouvons lui reprocher sa tendance à étendre la portée de ses conclusions à l'ensemble du pays. En bref, les recherches de Weiner sont une importante contribution au champ, puisqu'en plus d'offrir une intéressante étude du facteur idéologique dans la société stalinienne, cet auteur démontre comment l'expérience de guerre a accéléré le processus de « brutalisation » de la culture soviétique. Les travaux d'Amir Weiner tombait donc à point pour alimenter le champ historique du front de l'Est dans une perspective plus sociale qui nous éclaire tant sur les conditions de vie des combattants soviétiques que sur leur bagage idéologique acquis au moment du déclenchement de la guerre à l'Est.

Bien que *La guerre n'a pas un visage de femme*, *Vaincre à tout prix* et *Grandeur et misère de l'Armée rouge*<sup>48</sup> ne soient pas des ouvrages écrits par des historiens, mais bien par des journalistes, ils se doivent d'être présentés ici. D'abord, ces livres s'appuient tous sur un important nombre d'entrevues réalisées avec des vétérans qui nous éclairent sur le quotidien des combattants sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Alors que l'ouvrage de Svetlana Alexievitch arrive à bien démontrer comment « la guerre « féminine » possède ses propres couleurs, ses propres odeurs, son propre éclairage et son propre espace de sentiments »<sup>49</sup>, le point fort des travaux d'Elena Joly et de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri est que le format d'écriture se rapproche vraiment du canevas des entrevues: les auteurs y présentent souvent les questions qui ont été posées à l'interrogé. D'un point de vue plus large, la méthode et le sérieux du propos de ces ouvrages les rapprochent de l'analyse historique. Par contre, l'ensemble reste assez descriptif et tend à mettre à l'avant-plan les faits sensationnalistes puisque ces publications visent avant tout le grand public.

---

<sup>48</sup> Svetlana Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004, 398 p.; Elena Joly, *Vaincre à tout prix : des combattants soviétiques témoignent, 1941-1945*, Paris, Le Cherche midi, 2005, 312 p. et Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge: témoignages inédits 1941-1945*, Paris, Editions du Seuil, 2011, 338 p.

<sup>49</sup> Alexievitch, *op. cit.*, p. 9



Adoptant un format beaucoup plus académique, les publications *Soviet Women in Combat* de l'historienne Anna Krylova et *Little soldiers*<sup>50</sup> d'Olga Kucherenko proposent, comme l'ouvrage d'Alexievitch, des études qui explorent deux catégories spécifiques de soldats de l'Armée rouge: les femmes et les enfants. Le récent ouvrage de Krylova, publié en 2010, qui vise à faire la lumière sur le rôle des femmes soviétiques durant le dernier conflit mondial, analyse un corpus de sources variées telles des documents d'archives, des journaux, des livres de littérature, des films, des mémoires et des entrevues. De son côté, Kucherenko argumente plutôt, dans son ouvrage paru l'an passé, pourquoi autant d'enfants et d'adolescents étaient désireux de partir combattre dans les rangs de l'armée de l'URSS durant la Grande Guerre patriotique. Ces deux ouvrages sont de sérieuses contributions à l'historiographie, d'abord, parce qu'ils développent tout deux une argumentation solide, en trois temps, faisant la lumière sur des aspects de la société stalinienne peu explorés par le passé, mais surtout parce qu'ils nous permettent de mieux comprendre, d'un point de vue plus large, l'ensemble de l'expérience des soldats ordinaires et des partisans qui ont combattu sur le front de l'Est entre 1941 et 1945.

Quant aux travaux de Catherine Merridale, rassemblés en 2006 dans *Ivan's War*<sup>51</sup>, ils ont aussi grandement participé à relancer l'intérêt pour le front germano-soviétique. En consultant un large corpus d'archives, de mémoires, de lettres du front ainsi qu'en réalisant environ 200 entrevues de vétérans, cette historienne anglaise a su dresser un portrait intégral de la vie d'Ivan. Dans son livre, l'auteure nous décrit les motivations et les états d'âme du soldat soviétique moyen en fonction des différentes phases de la guerre, des débuts catastrophiques au revirement jusqu'à la victoire, en faisant parler ses nombreuses sources qui nous éclairent sur la vie quotidienne de ces combattants. En plus de nous illustrer les dures conditions de vie du front de l'Est, Merridale entame une réflexion sur le phénomène de la barbarisation, mais vu à partir du camp des Soviétiques. Dans les violents incidents de la marche vers Berlin, l'auteure voit plusieurs éléments rappelant les dérapages de l'armée allemande envers les civils soviétiques au début de la guerre. Elle soutient d'ailleurs que,

---

<sup>50</sup> Anna Krylova, *Soviet Women in Combat: A History of Violence on the Eastern Front*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2010, 320 p. et Olga Kucherenko, *Little Soldiers: How Soviet Children Went to War, 1941-1945*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2011, 266 p.

<sup>51</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, 462 p.

comme dans le cas allemand étudié par Bartov, le régime et l'endoctrinement seraient à la base du problème de comportements de ces soldats:

« Historians have called them bestial and crude, as if they acted from some instinct, like animals. But, their preparation for it all, the party's careful work, included a good deal of talking and persuasion, deliberate and sophisticated flooding of their minds. As if in reaction to that, too, the men who rampaged through Prussia were giving vent to the frustrations that had built up over years of suffering, not only in the war but through decades of humiliation, of disempowerment and fear. »<sup>52</sup>

Merridale ne fut toutefois pas la seule à tenter ce type de parallèle, la tentative la plus rapprochée constituant l'article d'Amir Weiner dans *The Barbarisation of Warfare* que nous avons présenté un peu plus tôt.

Les travaux de Roger R. Reese, publiés en 2007 dans l'article *Motivations to Serve* puis élaborés dans le récent ouvrage *Why Stalin's Soldiers Fought*<sup>53</sup> sont également une sérieuse contribution à l'étude des conditions des soldats soviétiques du front de l'Est. L'auteur y répertorie les différentes motivations des Soviétiques à s'impliquer personnellement dans le conflit en s'engageant dans l'armée afin de mesurer l'impact de la propagande et l'influence du régime sur le peuple de l'URSS. Selon Reese, le stalinisme fut loin d'être le premier facteur motivateur: « Rather than a straight-forward political acceptance of Stalinism, my research indicates five basic reasons people served in the Red Army: love of country, hate, social pressure, fear of the consequences of evading conscription if caught, and self-interest »<sup>54</sup>. Son argumentation sur les motivations l'amène à conclure:

« Soviet patriotism was real, but for many it did not equate with support for the Stalinist system as it became to be understood after Stalin's death, but instead was an elemental urge to defend some aspect of what they understood as their homeland and the socialist ideals inherent in the Revolution, and professed by the party and Stalin. »<sup>55</sup>

Dans sa monographie parue en 2011, parallèlement à son questionnement sur les motivations des soldats, Reese évalue également l'efficacité de l'Armée rouge tout au long du conflit et

---

<sup>52</sup> Merridale, *op. cit.*, p. 303-304

<sup>53</sup> Roger R. Reese, « Motivations to Serve », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 20, no 2 (avril 2007), p. 263-282 et *Id.*, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence (Kan.), University of Kansas, 2011, 386 p.

<sup>54</sup> Reese, *loc. cit.*, p. 264

<sup>55</sup> *Ibid.*

conclut que, bien qu'elle ait souvent performé de manière médiocre, elle n'a jamais complètement perdu sa capacité à combattre.<sup>56</sup> Le contenu de l'article et de l'ouvrage de Reese permet de mieux comprendre la condition psychologique des Soviétiques sur le front de l'Est et ouvre la porte à une comparaison de l'impact des idéologies nazie et socialiste dans le cadre imposé par la Seconde Guerre mondiale. Aussi, d'un point de vue plus large, d'autres publications des travaux de Reese au sujet de l'histoire militaire soviétique<sup>57</sup> nous serviront de base pour notre analyse de sources, puisqu'ils proposent un cadre d'interprétation solide qui tient compte de l'impact de la propagande sur l'univers mental d'Ivan au front.

En plus de l'ouvrage de Reese, il est essentiel de mentionner d'autres publications récentes qui traitent également le thème de la société stalinienne. D'abord, il convient de souligner les travaux d'Orlando Figes parus en 2007 dans *The Whisperers*<sup>58</sup>, un ouvrage qui explore différents aspects de la vie privée (dont la dénonciation) des citoyens de l'URSS pendant cette période à travers une analyse de fonds d'archives publics et privés ainsi que du contenu d'un important nombre d'entrevues. Aussi, *Stalinist Society, 1928-1953* de Mark Edele et *Being Soviet: Identity, Rumour, and Everyday Life under Stalin, 1939-1953*<sup>59</sup> de Timothy Johnston, toutes deux parues en 2011, sont deux études qui ont permis l'approfondissement des connaissances liées au champ historique étudié, car elles font le point sur le fonctionnement de la société stalinienne au cours de ces années tumultueuses. Bien que la période qu'ils couvrent varie, l'essentiel des conclusions de leurs auteurs s'entrecoupent. Ces deux historiens démontrent bien dans leurs ouvrages la particularité des relations entre l'État et sa population et des relations inter-citoyens, l'importance de la construction d'une identité soviétique au cours de ces années charnières et comment, dans la vie de tous les jours, le discours officiel était adapté par les gens ordinaires en fonction de

---

<sup>56</sup> Reese, *op. cit.*, p.306

<sup>57</sup> Roger R. Reese, « The Red Army and the Second World War, 1939-45 », In *The Soviet Experience: A History of the Soviet Army, 1917-1991*, Londres et New York, Routledge, 1999, p. 93-137 et *Id.*, *Stalin's Reluctant Soldiers: A Social History of the Red Army and the Soviet State, 1917-1941*, Lawrence (Kan.), University Press of Kansas, 1996, 267 p.

<sup>58</sup> Orlando Figes, *The Whisperers: Private Life in Stalin's Russia*, Londres, Allen Lane, 2007, 739 p.

<sup>59</sup> Mark Edele, *Stalinist Society, 1928-1953*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 367 p. et Timothy Johnston, *Being Soviet: Identity, Rumour, and Everyday Life under Stalin, 1939-1953*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2011, 240 p.

leurs besoins de survie. Finalement, également publié il y a deux ans, *Propaganda State in Crisis*<sup>60</sup> de David Brandenberger se doit d'être mentionné puisqu'il consiste en une analyse complète du programme de propagande soviétique de 1927 à l'entrée en guerre de l'URSS en 1941. Reprenant partiellement les conclusions d'Edele et de Johnston, Brandenberger argumente l'échec de la machine de propagande à mobiliser la société soviétique durant ces années, en explorant, plus largement, les échos de la ligne du Parti de Staline auprès des masses. Dans le cadre de notre recherche, ces quatre ouvrages sont donc considérés comme des modèles pertinents, particulièrement au moment d'évaluer le niveau d'endoctrinement d'Ivan et l'impact de la propagande soviétique sur sa vie quotidienne au front.

Ainsi, dans cette deuxième section, les différents ouvrages présentés démontrent bien que les historiens des années 1990 à nos jours furent de plus en plus nombreux à s'intéresser à la société stalinienne en guerre. À l'époque, alors que Tommy le soldat britannique ou même Fritz le soldat allemand avaient été au cœur de plusieurs études sérieuses, tout restait à découvrir au sujet la réalité quotidienne d'Ivan le combattant soviétique ordinaire. Bien sûr, la chute de l'URSS a joué un rôle fondamental dans l'évolution de ce champ en fournissant un nouvel élan à l'historiographie soviétique. L'ouverture des archives a permis aux historiens de mettre la main sur une immensité de sources, rendant possible la réalisation de travaux originaux et beaucoup mieux documentés. Aussi, comme le régime soviétique n'existait plus, les historiens de la nouvelle génération ne ressentaient plus vraiment le besoin de se positionner face à celui-ci, permettant ainsi un détachement notable de l'ancien débat des années 1970 qui opposa les totalitaristes aux révisionnistes et proposant des perspectives nouvelles en ce qui a trait à l'idéologie soviétique vue comme une culture. Par contre, il convient de mentionner plusieurs de ces ouvrages, malgré le fait qu'ils s'intéressent aux masses, déploient une analyse de sources qui font difficilement parler, de manière directe, les citoyens ordinaires. Les matériaux historiques préconisés sont souvent produits par des instances gouvernementales et non pas par l'objet immédiat de l'intérêt du chercheur, soit le Soviétique moyen. Dans la prochaine section, nous ferons plutôt la présentation de monographies qui étudient des documents historiques privés, des correspondances et des

---

<sup>60</sup> David Brandenberger, *Propaganda State in Crisis: Soviet Ideology, Indoctrination, and Terror under Stalin, 1927-1941*, Stanford, (Calif.) et New Haven: Hoover Institution, Stanford University et Yale University Press, 2011, 357 p.

récits personnels, écrits par des combattants ou encore par des hommes et femmes ayant vécu sous le régime stalinien dans le but de dégager les forces et faiblesses de ce type de sources.

### 0.1.3 Le traitement des correspondances de guerre et récits personnels

La montée de l'histoire sociale dès les années 1970 a largement influencé le travail des historiens qui se sont intéressés au thème de la guerre. Précédemment, les conflits armés étaient étudiés « par le haut », de manière à mettre à l'avant-plan les tactiques, les grandes manœuvres, les victoires et les défaites des différentes campagnes militaires. Les décisions des généraux étaient au centre de l'intérêt alors que la réalité des combattants restait dans l'ombre. À la suite de la publication de *The Face of Battle* de John Keegan, nombre d'historiens ont choisi de se pencher sur les écrits des soldats ordinaires afin d'en apprendre davantage sur les conditions physiques et psychologiques dans lesquelles ils évoluaient au front. Dans cette partie de notre bilan historiographique, en plus de présenter des études qui analysent des correspondances et des récits personnels de soldats dans différents conflits armés, nous exposerons également des travaux qui évaluent l'impact du discours soviétique sur les écrits de la population dans la société stalinienne et même deux ouvrages d'un caractère plus théorique qui élaborent des méthodes précises pour analyser ce type de sources. Nous verrons comment l'ensemble de ces travaux est des plus éclairants en ce qui a trait à la méthodologie à déployer pour manipuler ces sources.

Pour écrire *The Sharp End*<sup>61</sup>, John Ellis a consulté à la fois des journaux de guerre, des récits de vétérans, des ouvrages d'histoire officielle et des statistiques produites par des organisations militaires et sociales. L'ensemble de ces sources lui a fourni un témoignage de l'expérience de soldats des armées anglaise, américaine et du Commonwealth lors de la Deuxième Guerre mondiale. Cet ouvrage, paru en 1982, vise à montrer comment ces soldats ont évolué dans les pires conditions de combat en tenant compte de leur préparation ainsi que des conditions physiques et psychologiques auxquelles ils étaient confrontés sur le terrain. Puisque les soldats de ces différentes armées étaient dispersés sur presque tous les fronts du conflit, les citations recueillies illustrent la réalité quotidienne des hommes qui ont combattu aussi bien en Europe de l'Ouest, en Afrique du Nord qu'en Asie. La méthode d'Ellis fait très

<sup>61</sup> John Ellis, *The Sharp End: The Fighting Man in World War II*, New-York, Charles-Scribner's sons, 1982, 396 p.



bien parler ses sources et fait ressortir plusieurs thèmes pertinents pour décrire le quotidien du soldat, dont la peur, les motivations des soldats, l'importance de la camaraderie au front, etc. Dans son ouvrage, Ellis explique aussi les causes du « shell shock », maintenant appelé « trouble de stress post-traumatique », en s'attardant avant tout sur l'idée que ce mal peut toucher inévitablement tous les combattants. Selon lui, les soldats qui ont été épargnés n'ont tout simplement pas été aussi longtemps exposés aux conditions difficiles de la ligne de feu que ceux qui ont été diagnostiqués comme souffrants de ce type de trouble. Il faut toutefois noter que *The Sharp End* semble poursuivre un but plus descriptif qu'argumentatif.

Bien qu'il ne traite pas du même conflit, beaucoup de thèmes évoqués par John Ellis se retrouvent également dans *For Cause and Comrades*<sup>62</sup>. Cet ouvrage, paru en 1997, rapporte les recherches de James M. McPherson, basées sur la lecture de correspondances, de journaux de guerre et d'articles publiés dans des quotidiens locaux par des Américains ayant participé à la Guerre de Sécession, autant au sein de l'armée sudiste que nordiste. L'objectif principal de l'historien dans ce livre est de mettre en lumière quelles étaient les motivations de ces soldats à se battre: il cherche à savoir pour quelles raisons les volontaires s'enrôlaient, et surtout, ce qui poussait les soldats à continuer le combat au moment où ils étaient exposés aux terribles conditions du front. Comme Ellis, l'auteur présente les motivations des volontaires qui s'engagèrent dans la guerre à la fois par patriotisme, pour l'aventure, pour la gloire, etc. Aussi, le thème de la vengeance et de la haine de l'ennemi est largement développé par McPherson. Dans l'ensemble, le travail de McPherson démontre une grande rigueur méthodologique. En fait, *For Cause and Comrades* est un modèle des plus pertinents en ce qui a trait à la sélection de l'échantillon. L'auteur détaille dès le départ son corpus de sources: il le présente clairement (avec des statistiques par catégories comme l'âge, l'état civil, l'état d'origine, etc.) et met à l'avant-plan de manière honnête les limites de la représentativité de celui-ci.

---

<sup>62</sup> James M. McPherson, *For Cause and Comrades: Why Men Fought in The Civil War*, New York, Oxford University Press, 1997, 237 p.

Dans *An Intimate History of Killing*<sup>63</sup>, Bourke se penche sur l'expérience des soldats anglais, américains et australiens pendant les deux conflits mondiaux ainsi que pendant la guerre au Vietnam. Dans son ouvrage, elle argumente qu'en devenant un soldat, l'homme ordinaire découvre en lui le plaisir de tuer. Elle appuie sa thèse en présentant des extraits de mémoires de vétérans, de correspondances de guerre, de rapports de psychiatrie officiels produits par ces armées, etc. Elle va même jusqu'à intégrer à son corpus des œuvres de fiction comme des films de guerre hollywoodiens qu'elle traite comme des sources conventionnelles, ce qui réduit sensiblement la crédibilité de son travail. Plusieurs thèmes étudiés par Ellis et McPherson sont également abordés dans l'ouvrage de Bourke comme les motivations personnelles des soldats, la camaraderie, la place de la religion au front, etc. La culpabilité engendrée par l'action de tuer est aussi développée par Bourke dont les citations de soldats exposent comment ceux-ci géraient leurs regrets et leur difficulté à continuer à se battre après la mort de camarades proches. Finalement, la thèse même de l'auteur l'oblige à mettre à l'avant-plan, comme Ellis et McPherson, le sujet de la haine de l'ennemi. Du point de vue méthodologique, l'ouvrage de Bourke est très défaillant puisqu'elle traite ses sources avec un biais évident. Le fait qu'elle ambitionne une thèse qui se veut très percutante semble l'avoir poussée à omettre les faits ordinaires, sommant plutôt dans la mise en valeur de révélations sensationnalistes.

Un autre exemple de l'exploitation de correspondances écrites au front est l'article *Tourisme et violence: La perception de la guerre dans les lettres de la Poste aux armées* de Klaus Latzel. Son utilisation de lettres de soldats de la Wehrmacht permet à l'auteur d'explorer, à travers les yeux de ces « touristes » allemands, les crimes de guerre commis sur le front de l'Est et de « contredire les thèses apologétiques selon lesquelles on ne pouvait rien savoir de ces agissements »<sup>64</sup>. Le thème de la représentation de l'ennemi est central dans le texte, soulignant les conséquences déshumanisantes du développement de la violence circulaire sur ce front. C'est le fait que Latzel exploite ses sources en tenant toujours compte des limites de celles-ci (leur plus grande faille étant le manque de représentativité au plan

<sup>63</sup> Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing: Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*, New York, Basic Books, 1999, 509 p.

<sup>64</sup> Klaus Latzel, « Tourisme et violence. La perception de la guerre dans les lettres de la Poste aux armées », In *1914-1945, l'ère de la guerre*, vol. 2 de 1939-1945 : nazisme, occupations, pratiques génocides, dir. Anne Duménil et al., Paris, Agnès Viénot, 2004, p. 202

statistique) qui place l'article de cet historien dans la catégorie des études sérieuses qui basent leurs recherches sur des correspondances de soldats de la Seconde Guerre mondiale.

Bien qu'ils n'abordent pas précisément notre période étudiée, nous nous devons également de présenter les différents travaux rassemblés par Anne-Marie Sohn dans le court ouvrage *La correspondance, un document pour l'Histoire*, paru en 2002, puisque cette publication propose un contenu des plus pertinents pour délimiter un cadre d'analyse pour l'étude de notre propre corpus. Les cas qui y sont présentés sont des plus variés, de l'Antiquité à notre ère, et détaillent bien tant les caractéristiques, les forces et les faiblesses de leur corpus respectif que l'approche d'analyse préconisée et leurs conclusions. Les travaux personnels de Sohn sont particulièrement stimulants puisque cette historienne s'est penchée sur quatre corpus originaux et hétérogènes. Sohn conclut :

Quels que soit les corpus, leur taille et les conditions de leur production, les correspondances m'ont toujours conduite à préciser et nuancer les apports des sources plus classiques, archives ou imprimés. Elles sont même parfois irremplaçables pour accéder au plus intime [...]. Leur maniement est, toutefois, délicat. Ces cris de la vie [...] sont si riches et multiformes que le lecteur peut s'y perdre. Il faut donc les situer dans leur contexte puis tenter de dégager des attitudes et des comportements communs. Une critique rigoureuse, l'élaboration de typologies souples, la quantification parfois sont le prix épistémologique à payer pour passer de l'individuel au social mais sans perdre la saveur du vécu, voire du cas exemplaire.<sup>65</sup>

Ainsi, ce livre vise avant tout à valoriser l'usage de ce type de sources, mais il nous outille également pour dégager les limites de ces écrits.

Enfin, il convient de présenter le récent ouvrage de Sébastien Vincent *Ils ont écrit la guerre*, paru en 2010. Favorisant la perspective socio-militaire et culturelle, cet historien étudie les correspondances ainsi que les carnets et journaux de guerre de plusieurs vétérans Canadiens-français ayant participé à la Seconde Guerre mondiale. Dans cette monographie, Vincent fait une claire démonstration des avantages de ces sources écrites pour bien comprendre l'expérience de ces hommes au front :

---

<sup>65</sup> Anne-Marie Sohn (dir.), *La correspondance, un document pour l'histoire*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002, p. 102-103



Ceux qui ont connu les combats « au ras du sol » offrent une lecture de la guerre complémentaire à celle transmise par l'histoire militaire officielle. Ils abordent, à des degrés de précision et d'évocation variables, l'essence brutale de la guerre : la violence subie et infligée sur le champ de bataille, l'inévitable et souvent terrifiant contact avec l'ennemi, la vie quotidienne au front, les moyens pour tenir, et parfois, les séquelles physiques et psychologiques engendrées par l'exposition prolongée au feu. [...] Les écrits de combattants portent sur l'expérience de la guerre un éclairage incomparable, voire irremplaçable. Ils font de la guerre une réalité vécue à hauteur d'homme.<sup>66</sup>

Aussi, son ouvrage déploie une méthodologie pertinente et rigoureuse, en particulier pour la sélection des vingt-six témoignages du corpus, et inclut une historiographie courte mais récente qui éclaire le lecteur sur les précurseurs de l'analyse historique qu'il préconise : l'approche « au ras du sol ».

Nous avons vu que plusieurs auteurs ont, par le passé, favorisé l'exploitation de lettres du front comme source centrale de leurs études. Leurs travaux leur ont évidemment permis de relever les forces et faiblesses de ce type de source. Il convient toutefois maintenant d'élargir nos horizons et d'observer également des ouvrages dont les auteurs ont consacré leurs études à des écrits personnels et à d'autres types de correspondances (par exemple: des lettres adressées au gouvernement). Cet exercice a pour but de mieux cerner certaines limites de ce matériel historique, même s'il nous apparaît évident que, sur le plan de l'analyse, ces sources particulières diffèrent largement des lettres personnelles que nous avons étudiées dans le cadre de notre recherche. Par exemple, ce sont des lettres de dénonciation écrites par des Soviétiques, adressées à différentes instances du pouvoir qui sont étudiées dans l'ouvrage *Cinq pour cent de vérité*<sup>67</sup> de François-Xavier Nérard. Le but de l'auteur est d'analyser le rôle qu'elles ont joué dans la société en évaluant la popularité de cette pratique et l'impact que ces textes avaient sur le quotidien des citoyens dans l'URSS des années 1930. En plus de s'être penché, dans des archives nouvellement ouvertes, sur des centaines de lettres préservées dans des fonds moscovites, cet historien a épluché de nombreux articles de presse, discours, compte-rendus de réunions, etc. afin de pénétrer au cœur des relations qui existaient à l'époque entre l'État et la population. Pour la réalisation de son livre, Nérard a prudemment

<sup>66</sup> Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre: La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeur, 2010, p.16

<sup>67</sup> François-Xavier Nérard, *Cinq pour cent de vérité : La dénonciation dans l'URSS de Staline, (1928-1941)*, Paris, Tallandier, 2004, 533 p.

exploité les sources disponibles. Ses travaux fournissent un aperçu inédit de la société soviétique et démonte le préjugé du méchant délateur anonyme déposant à la police politique un petit mot qui pouvait avoir des conséquences terribles pour un proche. La méthode qu'il déploie pour l'analyse de ses sources est très intéressante puisqu'elle offre la possibilité d'estimer à quel point ces dénonciateurs étaient influencés par les idées du régime socialiste. Selon l'auteur, ces lettres de dénonciation permettent d'établir que les valeurs bolchéviques puis staliniennes touchèrent les citoyens soviétiques de manière à influencer notablement leur pensée individuelle et que ces derniers accordaient du crédit à la propagande. L'usage prudent de Nérard de ces lettres en fait un exemple à suivre bien inspirant pour orienter notre analyse de lettres de soldats soviétiques, malgré le fait qu'elles consistent en un tout autre type de correspondances, ne relevant pas des affaires personnelles. Il ne va pas sans souligner qu'il est évident que ces lettres furent écrites dans le but d'être lues par des instances officielles et d'être considérées par son lecteur: la stylistique de l'écrit affectait d'ailleurs le fond dans certains cas et les exagérations étaient utilisées pour capter davantage l'attention c'est pourquoi, selon l'auteur, l'analyse de ce type d'écrit reste aussi malaisée.

Finalement, il convient de souligner la pertinence des recherches de Jochen Hellbeck, publiées dans *Revolution on My Mind*<sup>68</sup>, puisque cet historien déploie une méthode rigoureuse, employant les récits personnels comme sources à la base de son étude. Ce livre s'appuie sur l'étude de journaux personnels écrits par des Soviétiques de toutes origines sociales et de tous âges qui ont vécu pendant l'ère stalinienne qui révèle beaucoup sur l'état d'esprit du peuple soviétique sous Staline. En fait, il démontre que, malgré la conception populaire que peu de journaux furent tenus pendant la période de répression stalinienne vu le risque encouru, l'écriture de journaux personnels était un phénomène assez commun à cette époque et semble avoir touché presque toutes les strates sociales. Tout au long de son livre, l'historien argumente qu'au lieu de véhiculer des valeurs d'individualisme (on conviendra qu'habituellement, le journal intime est privé et vise la croissance personnelle de l'individu qu'il le possède), les Soviétiques développaient dans leurs journaux personnels leur propre subjectivation socialiste qui les unissait à l'ensemble social et les impliquait dans le grand projet révolutionnaire. Selon lui, ces gens utilisaient leurs journaux comme un instrument

<sup>68</sup> Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind: Writing a Diary under Stalin*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006, 436 p.

d'évolution personnelle afin de devenir un « homme nouveau », né de la révolution. Ainsi, les écrits des diaristes de Hellbeck abondent donc dans le même sens que ceux des dénonciateurs de Nérard, même s'ils ne constituent pas le même genre de document, puisqu'ils nous poussent tout deux à conclure que le régime a, dans les années 1930, bien réussi à inculquer au peuple les valeurs socialistes. Même lorsqu'ils critiquaient le régime ou la situation actuelle, ils gardaient un discours qui laissait transparaître une conviction d'un futur meilleur correspondant aux idéaux utopiques du communisme. Ainsi, l'ouvrage de Hellbeck tout comme l'ensemble des différentes publications dévoilées dans cette dernière section montrent bien comment les correspondances et les récits personnels ont été la base de plusieurs études sérieuses. Ces divers travaux, largement inspirés de l'approche sociale « par le bas », proposent des méthodes des plus stimulantes qui nous apparaissent utiles pour faire avancer la connaissance historique au sujet du quotidien des Soviétiques pendant la période stalinienne. Leurs auteurs réussissent dans l'ensemble à démontrer la pertinence de l'analyse de ce type de sources pour le développement des recherches futures sur le front de l'Est entre 1941 et 1945.

Pour conclure, le quotidien des soldats soviétiques pendant la Deuxième Guerre mondiale est un sujet qui recoupe un ensemble de questions. Les nombreuses études que nous avons analysées dans ce bilan historiographique nous ont permis de dresser un portrait assez complet de ces thématiques et ainsi de mettre à l'avant-plan des éléments pertinents par rapport à notre objet. D'abord, les travaux d'Omer Bartov et des historiens qui ont, à sa suite, entretenu la discussion sur le phénomène de la « barbarisation » nous ont offert la possibilité de relever certains marqueurs de la spécificité de la guerre à l'Est. L'omniprésence d'une violence « brutalisante » pour le soldat, élément abordé par tous les auteurs qui ont participé à ce débat, est une caractéristique fondamentale à considérer pour bien saisir dans quelles conditions ces combattants ont évolué. Aussi, la notion de « groupes primaires » reste un concept-clé, même si d'un côté Bartov s'affaire à en prouver l'absence alors que Fritz considère que ces groupes étaient non seulement existants mais qu'ils ont eu un impact positif sur l'organisation de l'armée allemande à l'Est. Aussi, les écrits de Fritz, de Weiner ainsi que ceux d'Edele et Geyer démontrent l'importance d'examiner l'endoctrinement idéologique des soldats. Ces auteurs ont montré que, sur le front de l'Est, il y a eu de graves

conséquences liées au choc de la rencontre entre les idéologies soviétique et nazie, entraînant une « brutalisation » de leur société d'appartenance.

Les études de Weiner, de Merridale et de Reese, qui se sont penchés sur le quotidien du soldat moyen sur le front germano-soviétique, permettent de mettre en relief les motivations personnelles à combattre. La représentation de l'ennemi est aussi un thème parlant, traité plus en profondeur par Werth, Joly et Merridale, puisqu'il constitue un bon point de départ pour l'évaluation de l'efficacité de la propagande dirigée vers ces soldats. Aussi, les éléments qui formaient la réalité quotidienne des soldats sur le front de l'Est, comme l'engagement, l'entraînement, le baptême de feu, la peur, la captivité, etc., sont décrits dans les ouvrages d'Alexievitch, de Joly, de Krylova, de Krucherenko, de Lopez et Otkhmezuri ainsi que de Merridale. En exposant la dureté des conditions physiques et psychologiques du front, ces livres complètent notre tableau et nous permettent de mieux cerner les préoccupations journalières de ces combattants. En déployant une approche sociale, dite « par le bas », et en s'appuyant sur des sources comme des correspondances et des récits personnels, les travaux d'Ellis, de McPherson et de Vincent constituent, à notre avis, des modèles méthodologiques inspirants pour guider notre recherche. En se consacrant à la routine de soldats au front, Ellis, McPherson, Bourke et Latzel soulignent l'importance de thèmes comme les motivations des combattants, le patriotisme, la camaraderie, la religion, la peur, la représentation de l'ennemi, la haine, la vengeance, le « shell shock », etc. Aussi, l'exploration de différents types de sources par Davies, Nérard, Edele, Figes, Fitzpatrick et Hellbeck, qui ont tous questionné la perméabilité des valeurs socialistes dans la société stalinienne, nous présente une manière stimulante de procéder pour évaluer cette même variable dans le cas des combattants soviétiques au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Quant à l'ouvrage plus théorique de Sohn, il propose des méthodes de travail concrètes pour la manipulation des correspondances et pour l'analyse du contenu de ces sources particulières.

L'historiographie permet donc de poser un cadre d'analyse intéressant en ce qui concerne le quotidien des soldats soviétiques sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Notre apport vis-à-vis ce qui a déjà été réalisé au sein de ce champ historiographique réside principalement dans l'utilisation de correspondances comme source de base pour explorer des



thèmes soulignant la spécificité de la guerre à l'Est. L'historiographie justifie l'emploi de ce type de sources puisque nous avons vu que nombre d'historiens ont par le passé utilisé à profit la correspondance des militaires, mais très peu d'études systématiques ont cherché à analyser les avantages et les biais de ce type de source. Mon projet de recherche constituera donc une contribution à l'ensemble des connaissances en s'inscrivant dans un des débats fondamentaux du champ d'étude, sur le plan de la critique d'une source importante mais mal exploitée. Il est à noter que les lettres de correspondance qui seront à la base de ma recherche ont été très peu traitées par le passé. Le thème de la « barbarisation », largement exploité par Bartov et d'autres historiens à sa suite, gagnera à être étudié du point de vue des Soviétiques, au lieu des Nazis, et à travers leurs correspondances personnelles. Finalement, en déployant une approche sociale « par le bas » pour décrire les conditions physiques et psychologiques dans lesquelles ont évolué ces soldats, leurs motivations et leurs perceptions de l'ennemi, notre travail nous permettra de faire avancer la compréhension de ce sujet en évaluant plus précisément l'impact de l'idéologie par le biais de l'analyse des lettres de combattants, un type d'écrit qui propose un meilleur accès à la mentalité des soldats.

## 0.2 Problématique, méthodologie et sources

Ce bilan de l'historiographie nous amène à nous poser différentes questions: Comment le cours de la guerre a fait évoluer les conditions physiques et l'univers mental des combattants soviétiques durant le conflit? Quels étaient les sujets abordés par ces soldats dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs proches? Quelles étaient leurs motivations à combattre? Comment percevaient-ils l'ennemi nazi? À quel point ces soldats étaient-ils endoctrinés par la propagande? Dans quelle mesure des traces de « brutalisation » du soldat, conséquence du phénomène de « barbarisation » du front de l'Est, transparaisaient-elles dans leur discours? La problématique centrale de notre recherche interrogera les sources afin de valider si les trois facteurs de « barbarisation » des soldats d'Hitler avancés par Omer Bartov, soit les conditions physiques particulières du front de l'Est, l'éducation et l'origine sociale des jeunes

officiers et l'endocinement des troupes, peuvent également expliquer la « brutalisation »<sup>69</sup> des soldats de Staline sur ce front entre 1941 et 1945.

À ces nombreuses questions, nous pouvons déjà envisager de répondre en formulant certaines hypothèses. D'abord, en ce qui a trait à l'évolution du cours de la guerre et de son impact sur les conditions physiques et psychologiques des soldats soviétiques au front, notre connaissance du déroulement des événements peut orienter notre réflexion. Nous pouvons supposer que la débandade des premiers mois imposa à Ivan des conditions difficiles et qu'elle a dû largement ébranler ses convictions, vu l'important contraste entre la dure réalité du front et le discours idéaliste établi par la propagande. La volonté de vengeance des soldats fut sûrement encore plus vive à la fin de la période, au moment où les Soviétiques victorieux ont atteint l'Allemagne. Quant aux sujets abordés par les auteurs, les travaux comme ceux d'Ellis, de McPherson et de Bourke dégagent de nombreuses préoccupations centrales dans la vie des combattants qui se retrouveront sûrement dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs familles. Ainsi, nous pouvons nous attendre à être confrontés dans ces écrits à des faits constituant la routine de ces soldats mais aussi à leurs impressions personnelles au sujet de leurs motivations et de leurs représentations de l'ennemi. Finalement, nous avançons l'hypothèse d'une forte présence de traces d'endocinement au régime socialiste et de « brutalisation » de ces soldats vu leur bagage social et leur contact avec la violence du front de l'Est. Nous croyons que l'application du modèle d'analyse de Bartov à nos sources, nous permettra de démontrer que le facteur de l'idéologie fut la principale cause de la « brutalisation » des soldats soviétiques sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Par idéologie<sup>70</sup>, nous entendons ici l'ensemble des idées sur la structure de la société, sur les

<sup>69</sup> Bartov et ses successeurs ont parfois utilisé en alternance les termes « barbarisation » et « brutalisation » dans leurs écrits, et ce, sans prendre la peine de les définir avec précision. Par « barbarisation », nous entendons l'ensemble du phénomène expliquant les comportements extrêmement violents adoptés par les troupes de deux camps qui s'affrontent jusqu'à l'annihilation complète d'un des belligérants. Alors que notre définition du terme « brutalisation » se rapproche du sens que lui donne George L. Mosse dans *De La Grande Guerre au totalitarisme*. Il désigne le résultat de l'exposition d'un ou des individus à la violence de la guerre, ayant pour conséquence de modifier son état psychologique. Un individu « brutalisé » a été en contact avec la brutalité mais n'adopte pas nécessairement un comportement violent. Un bon exemple est la victime du « shell shock » : cette personne est « brutalisée » par la guerre, mais reste parfois passive face à sa violence. À notre avis, sur le front de l'Est, c'est la « brutalisation » du soldat moyen qui a entraîné le phénomène de la « barbarisation ».

<sup>70</sup> Par le passé, on a attribué au terme « idéologie » une multitude de définitions au sein même du champ historiographique étudié ici. Il fut d'abord largement utilisé par l'école totalitariste pour appuyer leurs thèses dénonçant le régime socialiste, puis dénigré ou carrément éliminé du discours par les révisionnistes. Depuis les années 1990 et 2000, les post-révisionnistes comme Stephen Kotkin dans *Magnetic Mountain : Stalinism as a Civilization* (1995) ont réintégré le thème de l'idéologie dans leurs analyses de la société stalinienne. Élaborant leurs recherches après la chute de l'URSS, les historiens de la nouvelle génération

forces qui agissent dans celle-ci, sur les sources de conflit qui y sont présentes et aussi sur les modalités qui permettent de résoudre ces conflits.

La méthodologie que nous préconiserons dans ce travail est l'approche sociale de la guerre, aussi appelée, l'analyse « par le bas ». Nous calquerons la façon de faire des historiens précurseurs de cette discipline comme par exemple, Keegan et Bartov, en adaptant toutefois nos choix méthodologiques à notre corpus de sources, c'est-à-dire en tenant compte des caractéristiques spécifiques de l'exploitation des correspondances de militaires. Cette méthode nous apparaît toute appropriée pour notre objet d'étude puisque nous nous intéressons d'abord et avant tout au soldat ordinaire et non aux hauts faits militaires. Le cadre d'analyse qu'Omer Bartov déploie dans ses travaux sera donc appliqué à l'ensemble des correspondances personnelles étudiées ici, nous offrant ainsi la possibilité de valider si sa théorie expliquant le comportement des soldats de la Wehrmacht peut s'étendre aux auteurs de notre corpus, soit à un échantillon de Soviétiques qui ont combattu les Allemands entre 1941 et 1945.

Le corpus de sources que nous analyserons dans le cadre de ce travail est constitué de 175 lettres de correspondances écrites par les combattants soviétiques au front. De cet ensemble, 125 lettres proviennent de vingt différents recueils de correspondances publiés, disponibles dans certaines bibliothèques universitaires en Amérique du Nord et en Russie. Les cinquante autres, qui n'ont jamais été publiées, se retrouvent dans les archives russes. Certaines sont accessibles à travers les Archives militaires de l'État de Russie (RGVA) et d'autres sont conservées dans différents fonds privés des Archives centrales de la ville de Moscou (CAGM). Une composition de 175 lettres nous apparaît comme suffisante pour appuyer notre recherche. Il est à noter que ce nombre est évidemment limité par la question de l'accessibilité des sources puisque de nombreux fonds d'archives personnels ne sont toujours pas entièrement organisés, ce qui rend presque impossible leur consultation. Aussi, encore aujourd'hui, certains établissements d'archives russes proposent uniquement un accès

---

ne ressentait plus le besoin de se positionner face au régime, permettant ainsi un détachement notable de l'ancien débat des années 1970 qui opposa les totalitaristes aux révisionnistes. Notre emploi du terme « idéologie » s'inscrit donc dans ce dernier courant historiographique puisque notre étude vise à approfondir la connaissance de l'« idéologie du soldat », soit ses attitudes ou références politiques.

restreint aux chercheurs étrangers, ce qui a réduit encore plus notre possibilité de rassembler un grand nombre de lettres dans le cadre de cette recherche.

Les 175 lettres couvrent toutefois l'ensemble de la période dans une proportion relative: 23,4% des lettres sont datées de l'année 1942, 18,9% de l'année 1943 et 20% de 1944. Alors que l'année 1941 (fin-juin à décembre) est surreprésentée (24,6%) et que l'année 1945, encore plus courte (janvier à mai), est sous-représentée (8%). Il est à noter que la longueur de ces lettres est très variable: la longueur moyenne est de 231 mots (la plus courte lettre compte un peu moins de soixante-dix mots et la plus longue, 1067) alors que la médiane est d'environ 200 mots. La majorité de ces lettres sont donc assez courtes puisque l'Armée rouge fournissait à ses hommes un format précis pour le courrier, les fameux papiers triangulaires qui se rapprochent plus de la carte postale que la lettre régulière.<sup>71</sup> Par contre, certains soldats arrivaient à se procurer du papier conventionnel et pouvaient ainsi se permettre des textes plus longs. Aussi, la présence de lettres en provenance d'archives (le 2/7 du corpus) est justifiée. Elle permet d'éviter de fausser les interprétations en appuyant l'étude uniquement sur des lettres qui peuvent avoir un biais vu qu'elles ont été sélectionnées par un intermédiaire. Il nous apparaît évident que les lettres qui apparaissent dans des recueils publiés ont inévitablement été filtrées. Nous examinerons donc le contenu d'autres correspondances non éditées dans un but de complémentarité, afin de croiser les informations contenues dans l'ensemble des sources pour en évaluer la fréquence et offrir une seconde perspective. Nous croyons d'ailleurs que l'analyse de sources publiées et non publiées nous éclairera également sur le processus de publication de ces différents recueils en nous offrant la possibilité d'observer le contenu des lettres sélectionnées par rapport à celui des lettres exclues. Finalement, il est à mentionner que dans le cas des lettres non publiées, le caractère aléatoire de l'échantillonnage a été préservé.

Il nous a été nécessaire de faire une sélection des recueils de correspondances militaires soviétiques. D'abord, l'abondance de ce type de documents rend impossible la tâche d'inclure dans une seule analyse l'ensemble des publications. Tout au long de la guerre, une quasi-infinité de lettres a été écrite par ces soldats et la volonté du pouvoir socialiste de

<sup>71</sup> Nina Tumarkin, *The Living and the Dead, The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New-York, Basic Books, 1994, p. 46



valoriser le sacrifice de ceux qui ont participé activement à la Grande Guerre patriotique a poussé le gouvernement à largement encourager les projets de publications de correspondances de guerre. La création et la diffusion du « mythe de la guerre »<sup>72</sup> est un élément commun à tous les pays qui y ont participé, mais, selon Catherine Merridale, le cas de l'URSS reste particulier:

« The development of post-war myths was universal among the former combatant states of Western Europe after 1918, for instance. But in Stalin's Soviet Union, the processes of commemoration and forgetting were not more than usually distorting. It was an isolated world, where news and even talking were controlled, and so there were specific pressures to accept a single, public line. The distortions began during the war itself – although all nations waging total war use censorship – and they continued after it for nearly sixty years. The former history was challenged briefly during Khrushchev's thaw in the 1960s, but very little happened to fragment it until the years of glasnost. »<sup>73</sup>

De ce fait, entre 1945 et 1989, l'objectif de glorifier le régime transparaient des textes qui ont été regroupés dans les différentes parutions. Le principal critère considéré pour la sélection de ces recueils fut la date de parution puisque les lettres publiées après la fin des années 1980 présentent un diapason idéologique plus hétérogène. Ainsi, vu l'importance de la censure pendant la période d'après-guerre, seuls les documents publiés après 1989 ont été retenus. La région de publication joue aussi un rôle-clé dans ce processus puisqu'un choix de publications qui couvre plusieurs régions différentes permet une cueillette d'informations variées. Les recueils de l'échantillon à analyser ont donc été édités dans différentes villes (Petrozavodsk, Ul'ânovsk, Arhangel'sk, Râzan', etc.) pour offrir des lettres de diverses régions et pour éviter l'excès d'importance accordée à Moscou, où un important nombre de recueils de lettres a été édité.

En sélectionnant un maximum de trois lettres par militaire, l'ensemble du corpus comprend 123 auteurs (dix-neuf hommes et une femme pour les lettres non-publiées et quatre-vingt-seize hommes et sept femmes pour les lettres provenant de recueils). Ces auteurs proviennent de plus de trente différentes régions de l'URSS (nous ne connaissons pas la provenance de l'auteur dans 31,7% des cas). 46,3% des auteurs (dont l'âge est mentionné)

<sup>72</sup> À ce sujet, voir Gennadij Bordûgov et Aleksandr Afanas'ev, « Ukladennaâ pobeda », *Komsomol'skaâ pravda*, no 104 (19804), 5 mai 1990, nd.; Tumarkin, *op. cit.* et Weiner, *Making Sense of War*. Princeton, Princeton University Press, 2000, 416 p.

<sup>73</sup> Catherine Merridale, *Night of Stone: Death and Memory in Russia*, Londres, Granta, 2000, p. 271-272

sont nés entre 1917 et 1924, ce qui signifie que ceux-ci étaient âgés entre dix-sept et vingt-quatre ans au début de la guerre et entre vingt et un et vingt-huit ans à la fin. Notre échantillon semble plutôt représentatif si on le compare aux données de Merridale: « There were also wide variations in the soldier's ages. The majority of the conscripts were born between 1919 and 1925, but older men, including tens of thousands in their forties, were also called up »<sup>74</sup>. Bien que nous ne connaissions pas le poste occupé par tous les militaires du corpus (non-indiqué 35,8% des cas), il est possible d'observer qu'ils sont bien répartis dans les différentes armées et divisions: l'armée de l'air (8,9%), la marine (4,9%) et l'armée de terre (9,8% dans l'infanterie, 8,1% dans les divisions blindées, 18,7% dans l'artillerie et moins d'un pourcent dans la cavalerie). Également, certains auteurs précisent qu'ils sont membres de la résistance (4,1%), de la brigade médicale (3,2%, dont une majorité de femmes) ou occupent un poste de commissaire politique (5,7%). Pour finir, quand nous nous intéressons à ceux dont le sort est connu (82,1%), il est étonnant de noter qu'uniquement 22% des auteurs de notre corpus ont survécu à la guerre, alors qu'une majorité (52,8% sont morts et 7,3% ont été portés disparus) n'en est pas revenue. La surreprésentation des militaires décédés au front dans notre corpus peut d'ailleurs s'expliquer par la tendance des proches à conserver avec plus de soin les lettres du soldat disparu au combat puisqu'elles constituent un souvenir de l'être cher.

La pertinence de l'usage de correspondances dans le cadre de notre problématique nous semble indéniable dans la mesure où ce type d'écrit propose un bon accès au ressenti de l'expérience du front de ces soldats. Elles entretiennent un caractère d'instantanéité car elles ont été écrites au front et non pas des années après l'événement comme les mémoires de guerre. Finalement, en tant que sources non-officielles, les lettres de militaires étudiées dans notre recherche sont toutes indiquées puisqu'elles donnent la parole aux « sans-voix », aux hommes ordinaires qui ont combattu sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Par contre, l'emploi de lettres comme sources n'est pas sans soulever certaines interrogations et présente plusieurs limites que nous devons prendre en considération. D'abord, la censure stalinienne, resserrée par la surveillance en temps de guerre, a eu un impact certain sur le contenu des lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. La censure de l'époque poussait les soldats à

<sup>74</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.12

surveiller ce qu'ils disaient, quand ce n'est pas un censeur qui rayait tout simplement les propos non conformes. Aussi, tant l'accès au ressenti est une caractéristique intéressante de la correspondance, tant cet aspect peut compliquer l'étude de ce type de sources. Les lettres de guerre comportent une charge émotionnelle importante et se doivent donc d'être analysées avec précaution. Dans son ouvrage, Roger R. Reese cite d'ailleurs Vladen S. Izmozik au sujet des forces et des faiblesses des lettres du front comme sources historiques, extrait qui résume très bien notre propos:

« Daily correspondence is especially interesting since it reflects the concerns and meditations of ordinary people. Of course, even such letters – these 'snapshots of time' – are extremely subjective. Indeed, popular moods at any given moment depend on many factors, including the relationship with and personalities of the person to whom these letters are addressed. But collectively they give a glimpse of the concerns, thoughts and moods of the most diverse groups. »<sup>75</sup>

Finalement, il est clair que les sources écrites ne peuvent en aucun cas communiquer les pensées des illettrés. C'est également un élément à souligner puisque le taux d'alphabétisation des paysans soviétiques, groupe majoritaire dans l'Armée rouge, était loin d'être aussi élevé que pour des groupes occupant d'autres professions: « Peasants, though they were the most numerous of the rank and file, are vastly underrepresented due to literacy problems »<sup>76</sup>. Bien que l'on ne détienne pas de données précises concernant le taux d'alphabétisation au début de la guerre, les chiffres fournis par Mark Edele dans son ouvrage paru il y a deux ans nous renseignent sur les progrès accomplis quant à la lutte contre l'illettrisme en URSS en 1937:

« The census of 1897 had counted only 27.7 per cent literacy, a share which had risen to 50 per cent by 1937. While the data are not easily comparable, as the definition of 'literacy' changed over time, these numbers still indicate respectable growth in the educational levels of the population. »<sup>77</sup>

<sup>75</sup> Vladen S. Izmozik, « Voices from the Twenties : Private Correspondances Intercepted by the OGPU », *Russian Review*, vol. 55, no 2, (1996), p. 287 à 308, cité dans Roger R. Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p.x-xi

<sup>76</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence (Kan.), University of Kansas, 2011, p.xiii

<sup>77</sup> Edele, *Stalinist Society, 1928-1953*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 185

Ces nombres sont une illustration claire qu'il faut rester vigilant au moment de faire nos conclusions, afin d'éviter de généraliser des faits qui ne représentent toutefois pas l'ensemble des soldats qui a combattu sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale.

Nous avons divisé le présent mémoire en quatre chapitres. Dans le premier chapitre, les différents éléments du contexte historique nécessaires à la compréhension de notre sujet seront mis en place. Puisque nous cherchons à retracer l'évolution des conditions de vie des combattants sur le front de l'Est, nous y aborderons les différents événements qui ont marqué la période 1941-1945. Ensuite, nous ferons l'état de la situation au sujet des conditions physiques, psychologiques et idéologiques dans lesquelles ont évolué les auteurs des différentes correspondances étudiées. L'application du cadre d'analyse de Bartov à notre corpus sera réalisée dans le but de valider si les trois facteurs de « brutalisation » des soldats d'Hitler avancés par cet historien peuvent également expliquer la « brutalisation » des soldats de Staline pendant cette période. Ainsi, dans le second chapitre, nous étudierons les propos des soldats qui abordent leur alimentation, leur hygiène, leurs conditions de travail et la logistique au front afin d'évaluer l'importance du facteur des conditions physiques particulières du front de l'Est. Puis, dans le troisième chapitre, nous décortiquerons les écrits de ces combattants au sujet du moral au front, de leurs inquiétudes liées à leurs proches ainsi que de leur état psychologique général afin de mesurer l'impact de la forte politisation de la vie quotidienne en URSS avant même le début du conflit. Finalement, dans le dernier chapitre, en analysant les calques du discours de la propagande soviétique, les représentations de l'ennemi ainsi que les traces de « brutalisation » présentes dans les correspondances étudiées, nous tenterons de démontrer quel fut le rôle de l'endoctrinement idéologique des troupes dans le processus de « barbarisation » observable sur le front de l'Est entre 1941 et 1945.



## CHAPITRE I

### LE FRONT DE L'EST (1941-1945)

Avant d'amorcer spécifiquement l'analyse de notre corpus de correspondances personnelles de Soviétiques, il convient d'exposer certains éléments du contexte historique dans lequel elles ont été écrites. Dans ce chapitre, nous mettrons donc en relief certains événements-clé de la campagne militaire sur le front de l'Est, indispensables à la compréhension de notre sujet, puisqu'il nous apparaît évident que la conduite de la guerre a largement influencé la vie quotidienne d'Ivan au front entre 1941 et 1945. Il est à noter que l'ensemble du contenu de cette section s'appuie sur les ouvrages de référence *Absolute War* de Chris Bellamy, *Histoire générale de la Deuxième Guerre mondiale* d'Yves Durand, *Stalin's War with Germany* de John Erickson et *World War II* d'Evan Mawdsley; la monographie de Catherine Merridale, *Ivan's War* et celle de G. F. Krivosheev *Soviet Casualties and Combat Losses* ainsi que sur deux chapitres d'ouvrages de référence : « L'URSS en guerre 1941-1945 » de Nicolas Werth et « The Eastern Front » de Joanna Bourke.<sup>78</sup> Ainsi, dans le but d'alléger la lecture, les notes de bas de pages y ont été omises.

Afin de faciliter l'étude du déroulement des événements qui ont eu lieu sur le front de l'Est entre 1941 et 1945, nous diviserons notre propos en trois différentes sections qui correspondent aux trois phases de l'affrontement entre la Wehrmacht et l'Armée rouge au cours de la Seconde Guerre mondiale: La guerre-éclair (qui s'étend de juin 1941 à août 1942), le revirement (d'août 1942 à juillet 1943) et le rouleau compresseur (d'août 1943 à la fin de la guerre).

---

<sup>78</sup> Chris Bellamy, *Absolute War: Soviet Russia in the Second World War, A Modern History*, Londres, Macmillan, 2007, 813 p.; Yves Durand, *Histoire générale de la Deuxième Guerre mondiale*, Bruxelles, Complexe, 1997, 988 p.; John Erickson, *Stalin's War with Germany*. 2 v., Londres et New Haven (Conn.), Cassell Military et Yale University Press, 1999 et 2003; Evan Mawdsley, *World War II: A New History*, Cambridge (R.-U.) et New York, Cambridge University Press, 2009, 483 p.; Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, 462 p.; Nicolas Werth, « L'URSS en guerre (1941-1945) », In *Histoire de l'Union Soviétique: De l'Empire russe à la Communauté des États indépendants 1900-1991*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 331-363. et Bourke « The Eastern Front », In *The Second World War*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2001, p.119-136.

### 1.1 La guerre-éclair

Les affrontements sur le front germano-soviétique commencèrent légèrement tardivement par rapport à ceux des autres fronts de Seconde Guerre mondiale. En fait, après l'effondrement de la Pologne, conséquence d'un protocole secret du Pacte germano-soviétique signé le 23 août 1939, qui planifiait la division de ce pays en deux zones d'annexion régies respectivement par l'Allemagne et l'URSS, la frontière resta calme pendant les deux ans que l'armée allemande envahissait le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, la France et les Balkans. Puis, lorsqu'il est devenu clair pour Hitler qu'il était impossible pour son armée de réussir l'invasion de l'Angleterre, il décida plutôt de consacrer son effort de guerre à une campagne en URSS. Ainsi, le matin du 22 juin 1941, l'opération « Barbarossa » fut déclenchée, sans déclaration de guerre, par la Wehrmacht et ses trois grandes armées poursuivaient différents objectifs: au nord, la prise de la ville de Leningrad, au centre, celle de Moscou et au sud, la conquête de Stalingrad en passant par la ville de Kiev, en Ukraine. Rapidement, l'URSS connut une débâcle indescriptible causée, entre autres, par l'état d'impréparation de son armée. De son côté, l'Allemagne était prête, elle avait bien préparé le terrain, massé ses troupes à la frontière et envoyé une large équipe de parachutistes détruire les communications radio des Soviétiques avant même le début de l'opération. En déployant un bombardement stratégique dès l'ouverture des hostilités, la Luftwaffe avait rapidement clouée au sol la flotte soviétique. Elle dominait donc complètement les airs permettant, en quelques jours, aux Allemands d'avancer de plusieurs dizaines de kilomètres. Au terme de trois semaines de combat, ils avaient progressé de 300 à 600 kilomètres en territoire soviétique. En fait, ils prirent presque sans résistance toutes les villes sur leur passage jusqu'à la bataille de Moscou. Au début du mois de décembre 1941, l'ennemi arriva aux portes de la ville, mais ses communications harcelées par les partisans, il était désormais insuffisamment ravitaillé, équipé et protégé du froid et, avec des pertes lourdes, l'opération « Typhon » se solda par un échec, mettant fin au succès de la série de guerres-éclair d'Hitler. Les Soviétiques déclenchèrent une contre-attaque, qui avait pour but premier d'éliminer les pinces qui prenaient en étau Moscou tant au nord qu'au sud. Ils reprirent un peu plus d'une centaine de kilomètres de territoire mais la situation restait alarmante pour l'URSS car l'effondrement militaire des cinq premiers mois du conflit se

soldait par l'occupation ennemie de régions vitales regroupant 40% de la population soviétique et la base de l'économie du pays du point de vue de la production de charbon, d'acier, de sucre et de céréales.

Durant cette première période de la guerre, les conditions de combats étaient évidemment catastrophiques pour les soldats soviétiques. La surprise de l'invasion nazie fut presque totale puisque Staline avait refusé de prendre en considération les nombreuses informations qui faisaient état d'une imminente attaque des forces nazies. Pour plusieurs semaines, les troupes ne réalisaient que des retraites désorganisées, causées par les problèmes de transport des troupes, les communications radio étaient souvent hors d'usage, le ravitaillement était très irrégulier et la production militaire ne permettait pas d'équiper convenablement les combattants. La confusion engendrée par le « double-commandement » (liée à la présence des commissaires politiques au sein des unités), tout comme l'inexpérience d'une majorité des dirigeants de l'Armée rouge, conséquence des grandes purges de 1937-1938, rendaient impossible toute organisation d'une contre-attaque. Les pertes humaines étaient évidemment monstrueuses, tout comme celles liées au matériel, aux pièces d'équipement laissées derrière lors des retraites désordonnées. Les renforts arrivaient au compte-goutte et les tours de garde prolongés achevaient d'épuiser les survivants. Les blessés souffraient également des importantes failles dans la logistique militaire et peu d'entre eux recevaient les soins appropriés. Ils devaient, la plupart du temps, retourner au combat sans qu'on leur accorde du temps pour reprendre des forces. Les imposants travaux de Krivosheev, dont les estimations restent plutôt minimales puisqu'elles s'appuient en partie sur le matériel officiel du NKVD, rapportent d'ailleurs des pertes dramatiques au sein de l'Armée rouge durant la première année du conflit. Pour les six mois de guerre de l'année 1941, en ne considérant que l'armée de terre et la marine, les Soviétiques encaissèrent plus de 4,4 millions de pertes. De ce nombre, environ 800 000 ont perdu la vie, un peu plus de 2,3 millions d'hommes furent pris en captivité par l'ennemi ou encore portés disparus et environ 1,3 million furent blessés, malades ou ont souffert d'engelures chroniques.

D'un autre côté, la population se mobilisa très rapidement dans le but de lutter contre l'envahisseur nazi. Douze jours après le choc initial, Staline sortit de sa torpeur et s'adressa à



la nation, le 3 juillet 1941, appelant au patriotisme de la population pour défendre le territoire de l'URSS. Les bureaux de recrutement de l'armée furent aussitôt pris d'assaut par une jeunesse empreinte d'un élan patriotique, qui demandait d'être envoyée au front pour donner une leçon aux ignobles fascistes qui avaient osé s'en prendre à la Patrie. Aussi, les Soviétiques considérés comme trop jeunes ou trop vieux s'enrôlèrent dans des milices populaires ou des groupes partisans, unités qui étaient encore plus mal préparées que l'armée régulière, servant littéralement de chair à canon dans une volonté désespérée de ralentir l'avancée des troupes ennemies. À l'été 1941, l'enthousiasme était palpable, mais les piètres résultats des premiers affrontements minèrent le moral des troupes à une vitesse fulgurante. La guerre contre l'Allemagne qui devait se faire en territoire ennemi exposait maintenant les militaires, les prisonniers de guerre et les civils soviétiques vivants dans les zones occupées à de bien grands malheurs. Aussi, rapidement, les organes de propagande utilisèrent les récits des atrocités commises par les Nazis au moment de leur entrée en territoire soviétique afin d'encourager la haine de l'envahisseur et la mobilisation nationale pour la lutte contre cette abomination: le fascisme. Mais, les Allemands se faisaient eux-mêmes une bien mauvaise publicité et la propagande était presque inutile dans les territoires sous l'occupant car les habitants de ces régions connurent une situation presque pire que ce que les messages officiels clamaient. Tous subissaient les meurtres de masses et les pillages puisque les soldats allemands avaient eu pour directive de « live off the land » comme l'avancée rapide des troupes nuisait grandement au bon maintien de la ligne de ravitaillement en nourriture, en équipement et, surtout, en essence. Conscients de cette situation, les hauts dirigeants de l'Armée rouge ordonnèrent aux troupes qui reculaient de détruire toutes ressources sur leurs passages afin de couper les vivres à l'envahisseur dans le but de stopper sa progression.

Au lendemain de l'invasion nazie, le gouvernement s'empessa de mener, tant bien que mal, un plan d'évacuation de la population et un transfert des usines vers l'est, non sans embuche, car les organes chargés de l'évacuation devait s'adapter constamment à une situation militaire que l'armée soviétique ne dominait pas. Le meilleur exemple est la ville de Leningrad où l'évacuation fut rapidement interrompue par le début du blocus qui l'assiègera durant 900 jours. Par contre, le déplacement des usines permit une conversion assez rapide de la production de guerre, financée par le prêt-bail des Alliés. Le réarmement soviétique, après



le désastre de 1941, reprit donc rapidement le rythme dès 1942. Aussi, l'hiver, le meilleur allié des Soviétiques, s'installa pour de bon et cela eut pour conséquence première de compliquer notablement la vie journalière des combattants de la Wehrmacht. Au cours des mois de décembre 1941 et de janvier 1942, les soldats de Staline, étant beaucoup mieux habillés que les soldats allemands, continuèrent de dégager les abords de Moscou, menant des contre-attaques malgré les températures oscillant entre -20 et -56°C. Les Allemands réussirent toutefois à stabiliser la ligne de front au nord et organisèrent une reprise de l'offensive en Crimée pour le printemps 1942. Au cours du printemps et de l'été, l'Armée rouge subit une autre série de revers à nouveau causée par les mauvaises décisions stratégiques de Staline. Il obligea son état-major à adopter une tactique qui consistait à se défendre et à attaquer simultanément dans plusieurs directions, méthode qui épuisait rapidement les combattants ainsi que les ressources de l'armée. Aussi, les multiples défaites soviétiques entraînèrent une chute brutale du moral mais surtout de la discipline des troupes. Les cas de panique, de désertion et d'auto-mutilation pour éviter le champ de bataille prirent de telles proportions que le Commandement, sous la signature de Staline, dut faire circuler le fameux ordre no. 227 en juillet 1942 intitulé « Plus un pas en arrière! », un appel solonel à la résistance qui rappelait enfin la nécessité de rétablir une discipline de fer dans les rangs. Le tournant de la guerre vint toutefois à point et l'Armée rouge connut de jours meilleurs dès le début de 1943, au moment de la victoire à Stalingrad.

## 1.2 Le revirement

Malgré le fait que les Soviétiques continuaient de connaître d'importants échecs, l'étude de la situation militaire de 1942 permet d'observer une amélioration notable par rapport à l'année précédente. L'Armée rouge essuyait encore des pertes énormes (Krivosheev note des pertes totales d'environ 1,8 million pour le premier trimestre de 1942 et de 1,5 pour le second), mais ses troupes étaient plus décemment équipées, grâce, entre autres, à la montée en efficacité des usines qui furent déplacées au cours de l'année 1941. Aussi, l'abolition des postes d'officiers politiques, qui furent convertis en motivateurs au sein des unités, contribua à une amélioration de l'organisation de l'armée. De ce fait, les troupes cessèrent de recevoir

des ordres contradictoires de leurs différents supérieurs, situation qui se produisait assez fréquemment durant la première année de la guerre et qui provoquait chaque fois un chaos indescriptible durant les opérations. Le changement de tactique quant à l'utilisation des blindés, les tanks étant dorénavant employés en formation plus concentrée, permit également de meilleures performances au combat. Ainsi, au moment où Hitler décida de consacrer tous ses efforts à la prise de Stalingrad, il connut son premier vrai échec depuis le début de sa campagne en URSS. Le 13 septembre 1942, les troupes allemandes avec le général Paulus en tête, confiantes de prendre la ville en quelques jours, lancèrent une large offensive vers Stalingrad. Le plan de Staline engageait les Soviétiques sur place à tenir quarante-cinq jours au prix d'efforts presque surhumains jusqu'au début de l'opération « Uranus », prévue pour le 19 novembre. Cette dernière consistait en une vaste manœuvre d'encerclement impliquant plus d'un million de troupes du côté des Soviétiques qui forcèrent Paulus à se replier puis à faire capituler, à la fin du mois de janvier 1943, la sixième armée allemande, consacrant le premier grand succès militaire soviétique depuis le début de la guerre.

Le surprenant triomphe de l'Armée rouge à Stalingrad s'explique aisément. La Wehrmacht était de plus en plus affaiblie par ses rapides gains de territoire qui avaient étiré au maximum sa ligne de ravitaillement. Aussi, le front s'étendait sur de très grandes distances, au-delà de ses capacités de défense. Ainsi, par manque d'effectifs et de matériels, la défense des flancs étaient à la charge d'une majorité de Roumains et d'Italiens qui étaient moins motivés et surtout moins bien équipés, puisque les hauts dirigeants allemands doutaient sérieusement, à cette période, de la capacité de l'URSS de percer leurs lignes. Pour les Soviétiques, la victoire de Stalingrad ne fut toutefois acquise qu'en payant un prix démesuré. Si l'on considère l'ensemble de l'opération stratégique offensive pour la prise de Stalingrad, qui inclut les fronts du sud-ouest, du Don, de Stalingrad même et celui de Vronež, qui s'étend temporellement du 19 novembre 1942 au 2 février 1943, les Soviétiques enregistrèrent une moyenne de pertes journalières de 6 392 hommes alors qu'ils avaient un total d'effectifs s'élevant à plus 1,1 million de troupes. Les combats au corps-à-corps dans les rues de la ville furent des plus éprouvants autant pour les soldats d'Hitler que pour ceux de Staline. Tous, en incluant les civils qui n'eurent pas le temps de s'échapper de la ville avant le début des représailles, étaient exposés, jour et nuit, à des bombardements assourdissants, à

la poussière et au froid. Des 500 000 habitants de la ville au début de la guerre, seulement 1 500 survécurent. Les militaires défenseurs de la ville étaient dépendants d'une ligne de ravitaillement par bateaux et les nombreuses failles dans l'acheminement de la nourriture et de l'équipement, les obligeaient à voler les bottes, les fusils et les munitions sur les cadavres de soldats morts. Le manque d'eau propre empêchait les combattants de pouvoir se laver et cela qui rendait la propagation de poux bien au-delà des limites supportables. Les combattants luttant à Stalingrad étaient tous, sans exception, affamés et épuisés tant physiquement que psychologiquement. Ils souffraient de malnutrition et d'hypothermie (beaucoup en sont morts) et de maladies, les plus communes étant le typhus, la typhoïde et la dysenterie. Le bilan des pertes fut donc dramatique pour les deux camps: un peu moins d'un demi-million de troupes chez les Soviétiques et plus de 150 000 soldats allemands et roumains. Et même après la fin des combats, les taux de mortalité restèrent élevés: des 91 000 captifs allemands lors de la prise de la ville, plus de 50 000 sont morts de faim et de froid dans le mois qui suivit leur capitulation.

À une plus grande échelle, Stalingrad devint l'incarnation de la possibilité d'une victoire de l'Armée rouge contre l'envahisseur nazi et le moral des troupes sur l'ensemble du front fut largement rehaussé par l'heureuse nouvelle que représentait l'issue de cette importante bataille. Bien sûr, à ce moment-là, l'armée d'Hitler était toujours apte à organiser des offensives et restait loin d'être neutralisée, mais l'avantage soviétique acquis à Stalingrad s'amplifia rapidement en une avancée générale sur l'immense front qui allait de Léninegrad au Caucase. Pour éviter d'être encerclées à leur tour, les armées d'Hitler reculèrent à la hâte permettant aux Soviétiques de libérer les villes soviétiques une par une. Il est essentiel de mentionner que ce retournement de situation s'inscrit dans un contexte plus large, c'est-à-dire dans l'ensemble des différents fronts de la Seconde guerre mondiale de l'été 1942 au début de l'année 1943. Considérée comme le grand tournant de la guerre, cette période charnière montra l'embarras croissant des Allemands, des Italiens et des Japonais à Midway, à Guadalcanal, en Afrique du Nord, en Sicile et même sur l'Atlantique.

Toutefois, à l'Est, l'Armée rouge supportait, depuis l'ouverture de ce front, le poids principal de la guerre du côté des Alliés. Les troupes de Staline continuaient de contenir près

de soixante-dix pour cent des forces de l'Axe, c'est pourquoi le dirigeant de l'URSS ne cessait de réclamer un second front en Europe, qui aurait permis à son armée de souffler un peu. Mais, ce second front tardait à venir et, après la défaite de Stalingrad, la Wehrmacht réussit à organiser une autre offensive massive pour juillet 1943, près de la ville de Koursk. Au cours des cinquante jours, du 5 juillet au 23 août 1943, que dura la plus gigantesque bataille de chars de la guerre, l'échec des *Panzer* allemands fut consommé, particulièrement grâce à la grande mobilité nouvelle des troupes soviétiques. La production militaire y fut incontestablement pour quelque chose. Les mesures de guerre prises par le Parti avaient imposé un recrutement massif des femmes dans les usines pour compenser le nombre faramineux d'hommes qui avaient pris les armes. Aussi, les jours de travail avaient été allongés, les quotas augmentés et cet effort de guerre à l'arrière eut des conséquences plus que bénéfiques sur les résultats des affrontements militaires au front. La production massive de chars d'assaut T-34 fut d'ailleurs la clé de l'affrontement à Koursk, un pari risqué que Staline remporta haut la main.

Pour Hitler, après Stalingrad, Koursk était une occasion en or d'infliger une défaite sensationnelle à l'Armée rouge qui pourrait lui permettre de reprendre ce qui avait été perdu au cours de l'hiver. Par contre, c'était presque une mission impossible puisque les Allemands avaient connu des pertes énormes, sans réussir à les compenser malgré une « mobilisation totale » des ressources du pays. Aussi, les Soviétiques avaient, préalablement, fortifié le terrain avec des milliers de kilomètres de tranchées et d'emplacements pour l'artillerie: ils étaient plus que prêts à défendre leurs positions. Le Führer ordonna l'attaque en toute confiance, disposant d'une masse d'hommes et de matériel, mais après quatre jours de durs combats, les blindés allemands avaient subi des pertes irremplaçables. Malgré des pertes matérielles encore plus importantes que celles du Reich (l'armée de Staline perdit en moyenne quatre-vingt-cinq tanks par jour, uniquement sur ce front, entre le 5 et le 23 juillet), les Soviétiques sortirent vainqueurs de cet affrontement. Selon Krivosheev, l'URSS, au début de l'opération à Koursk, avait placé un peu plus de 1,2 million de troupes sur ce front et en date du 23 juillet, il note 70 330 pertes irrécupérables et 107 517 malades et blessés du côté soviétique. Par contre, à la suite de cette bataille, la Wehrmacht ne parvint plus jamais à reprendre l'offensive sur le front russe. L'Armée rouge ne cessa de progresser: le rouleau



compresseur soviétique prenait son élan pour reconquérir l'ensemble de son territoire et reconduire l'ennemi jusqu'à Berlin.

### 1.3 Le rouleau compresseur

Ainsi, comme nous l'avons vu, à la fin de l'année 1943, l'ensemble de la situation militaire dans le monde changea de manière radicale. La victoire, à plus ou moins brève échéance, était en vue. De son côté, l'Armée rouge était à la poursuite des Allemands qui fuyaient à la hâte, ne cessant de reculer devant ce qui devint le fameux « rouleau compresseur russe ». À l'été 1943, le commandement soviétique réussit à faire avancer ses armées sur l'un puis l'autre des secteurs du gigantesque front compris entre Leningrad et la mer d'Azov, libérant Orel, Briansk et Karkhov. À l'automne, ce fut le tour de la ville de Smolensk puis de Dniestr, de Zaporodje et de Dniepropetrovsk. L'Armée rouge entra à Kiev en novembre 1943. Sur les terres reconquises d'Ukraine, les pires horreurs de la guerre furent découvertes, traces indélébiles de l'occupation allemande. De plus, dans le but de ralentir la progression de leurs poursuivants, les troupes d'Hitler détruisaient souvent sur leur passage, les ressources des villes et des villages qu'ils avaient occupés, déployant la fameuse pratique de la terre brûlée. Loin de ralentir les Soviétiques, la cruauté de ces actes ne fut qu'amplifier la volonté de vengeance des soldats de Staline qui réclamèrent réparation pour tous les maux causés par l'invasion de l'ennemi.

D'un point de vue technique et militaire, les Soviétiques étaient, à ce moment de la guerre, en état de supériorité numérique et l'armée était de plus en plus motorisée, alors que les Allemands quittaient le territoire à la course, laissant derrière eux leur équipement, devant souvent se déplacer à pied sur de très longues distances. Alors qu'en juin 1941 et en janvier 1942, la production militaire de l'Armée rouge n'avait rendu disponibles que, respectivement, 2,7 et 3,1 millions de véhicules motorisés (toutes catégories confondues), elle disposait en date du 1<sup>er</sup> janvier de l'année 1944 et de 1945, 4,9 et 6,2 millions de ces mêmes véhicules. Il est vrai qu'Ivan était aussi confronté à de longues marches mais il était mieux nourri que l'Allemand moyen, particulièrement lorsqu'il prenait aux mains de l'ennemi des

villes et villages et qu'il était reçu chez les familles paysannes en héros libérateur. Les peuples frontaliers, qui, au début de la guerre, avaient accueilli à bras ouverts les Nazis vu leur hostilité au régime en place, adoptaient une toute autre attitude face aux Russes dès 1943. Après avoir vécu une très dure période d'occupation allemande, la population locale se réjouissait du retour des Soviétiques dans leurs contrées car de deux maux, il faut choisir le moindre. À leur arrivée en 1941, les occupants nazis avaient affamé les habitants de ces régions en saisissant toute la production agricole. Aussi, les nombreux massacres de Juifs et de partisans avaient instauré un climat de terreur qui avait perduré pendant presque deux ans, surclassant les malheurs entraînés par le régime stalinien d'avant-guerre.

Le moral des troupes et même au sein de la population en général était évidemment rehaussé par la multiplication des victoires de l'Armée rouge. Staline profita d'ailleurs des bonnes dispositions de son peuple pour s'approprier le mérite des victoires et forger le culte de sa personnalité qui prendra de plus en plus d'ampleur immédiatement après la guerre. Le Parti, qui connaissait déjà une popularité grandissante depuis le début du conflit, nota une importante hausse du nombre de ses nouveaux membres, dont un grand nombre était des combattants de l'Armée rouge. Les combats et la vie au front restaient difficiles et les taux de pertes assez élevés. Sur l'ensemble des fronts de l'armée de terre et de la marine, les Soviétiques accumulèrent des pertes (incluant les malades et blessés) de 4,9 millions pour les derniers six mois de 1943, 6,8 millions pour 1944 et un peu plus de 3 millions pour les quelques mois de 1945. D'un autre côté, les soldats jouissaient de meilleures conditions physiques en général et supportaient mieux leur sort voyant que la fin du conflit approchait. Alors que la vie à l'arrière était toujours très dure, la mobilisation de la population pour la production était totale et la survie de la moyenne des Soviétiques restait incertaine. Le « confort » des soldats de Staline était le résultat direct des privations du reste de son peuple. Autant dans les campagnes que dans les villes, la nourriture était insuffisante et tous manquaient de biens essentiels, vu la conversion de l'ensemble des usines pour la production militaire. Les plus touchés furent évidemment les habitants de Leningrad qui ne purent évacuer la ville avant le début du blocus. Leur lutte héroïque pour la défense de la ville coûta un million de morts. Par contre, les intenses combats pour sa libération finirent par porter fruit et le 27 janvier 1944, le siège de Leningrad fut levé. Novgorod fut également libéré au

cours du mois de janvier. Puis, une offensive sur le front Sud-Ouest offrit la possibilité aux troupes soviétiques de prendre, au printemps, toute l'Ukraine et la Crimée. Au sud, en date du 30 mars 1944, elles avaient atteint la ville de Tchernovtsy et la frontière de la Roumanie.

La consécration du tant attendu second front, le débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, obligea Hitler à retirer une partie de ses effectifs du front de l'Est pour défendre ces acquis en Europe occidentale. À la suite de cet événement, une large offensive reprit au nord du front germano-soviétique et l'Armée rouge put rapidement occuper Vyborg et franchit, le mois suivant, la frontière de la Finlande. Puis, à la fin de juin, une vaste poussée vers l'ouest eut pour résultat la reprise de Minsk en Biélorussie, suivi de l'entrée en Pologne (selon les frontières d'avant 1939). Ainsi, en quelques semaines, l'armée de Staline parcourut plus de 600 kilomètres. Prétextant la fatigue extrême des troupes et des interruptions dans sa ligne de ravitaillement, l'armée stoppa sa progression aux abords d'une Varsovie insurgée, qui comptait, de son côté, sur le support des troupes soviétiques pour renverser l'occupant. Ce n'est qu'en septembre, au moment où la réussite du soulèvement qui aurait mis au pouvoir un gouvernement non communiste était de moins en moins probable que les Soviétiques portèrent assistance aux insurgés. Ces derniers capitulèrent le 2 octobre et ce n'est qu'au début de l'année 1945 que l'Armée rouge réussit à reprendre une Varsovie presque entièrement détruite.

Au lieu de consacrer tous ses efforts sur une avancée vers Berlin en passant à travers la Pologne, le Haut Commandement soviétique orienta, à l'automne 1944, une imposante part de ses troupes vers les Balkans, la Hongrie et l'Autriche, dans le but de prendre de vitesse les Anglo-américains qui progressaient à pas de tortue en direction de cette zone de l'Europe. À la fin d'août 1944, l'Armée rouge envahit la Roumanie et le 12 septembre, les représentants de cette dernière signèrent un armistice qui cédait une partie de leur territoire à l'URSS. Également en septembre, la Bulgarie demanda, à son tour, l'armistice et installa au pouvoir un gouvernement pro-soviétique. En Hongrie, un scénario similaire se mit en place dès octobre, mais la résistance d'Hitler à Budapest jusqu'en février 1945 empêcha l'opération d'être un succès rapide comme en Roumanie et en Bulgarie. Durant ces mois d'automne, une

partie des territoires de la Finlande (la Carélie et Petsamo avaient déjà été obtenus en 1940) étaient passés sous contrôle soviétique, comme une grande part de l'Europe orientale.

Les trois derniers mois de l'année 1944 furent marqués par plusieurs campagnes militaires du camp de l'URSS destinées à préparer le terrain pour l'assaut final contre l'Allemagne nazie qui fut mis en scène entre janvier et mai 1945. L'Armée rouge envahit les Républiques baltes, mais les Estoniens, les Lettons et les Litvaniens accueillirent les Soviétiques avec des sentiments mélangés. Dans les grandes villes, la nouvelle de la libération entraîna un enthousiasme apparent, mais dans les campagnes, la paysannerie et la classe moyenne, dont une part de la population avait plus ou moins collaboré avec les occupants allemands, offrirent aux combattants libérateurs une réception plus tiède. D'ailleurs, une grande opération de « nettoyage des frontières » fut rapidement mise à exécution par le NKVD et une masse considérable de ces populations fut déportée à la suite de la prise du pouvoir de Moscou dans ces régions. Ainsi, l'arrivée de l'Armée rouge n'apporta pas que du bon dans les territoires reconquis. Au moment où les soldats soviétiques bougeaient vers l'Ouest, ils assouvirent leur désir de vengeance. Le ton fut lancé au premier village allemand qu'ils trouvèrent sur leur route: Nemmersdorf en Prusse-Orientale. Les troupes entrèrent le 22 octobre 1944 et toutes les femmes y habitant furent violées, mutilées et tuées. Plusieurs des victimes furent trouvées, coupées en deux. On coupa les parties génitales de nombre de prisonniers de guerre et de travailleurs polonais. Et, ces pratiques furent déployées à maintes reprises au cours de l'occupation soviétique en Allemagne à cette période de la guerre. Ainsi, quand les troupes de Staline prirent Berlin, en mai 1945, après de longs mois de durs combats, le vol, le meurtre et le viol par les forces d'occupation fut le pain quotidien des Berlinoises et des Berlinoises, rappelant l'entrée de la Wehrmacht en territoire soviétique dès 1941.

Pour conclure, cette mise en contexte nous a permis de noter que les conditions physiques et psychologiques d'Ivan ont connu d'énormes variations sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale. Son quotidien fut largement affecté par le déroulement des événements sur le front germano-soviétique car, de la dramatique débandade de l'Armée rouge en 1941 à la rapide poursuite des Allemands en contexte d'une écrasante supériorité



militaire à la fin du conflit, le soldat soviétique moyen expérimenta une variété de contextes de combat qui affecta l'ensemble de son expérience au front. Il est donc essentiel de prendre en considération l'impact du cours de la guerre en contextualisant les propos des soldats selon les différentes étapes du conflit, au moment d'examiner, à travers leurs correspondances, les conditions physiques, l'univers mental et l'importance de l'idéologie dans la vie quotidienne des troupes soviétiques entre 1941 et 1945.

## CHAPITRE II

### LES CONDITIONS DE VIE D'IVAN

Dans le chapitre précédent, l'étude du contexte historique nous a permis de retracer les grandes lignes des événements qui ont marqué la vie quotidienne des soldats soviétiques sur le front Est entre juin 1941 et mai 1945. Dans le chapitre qui suit, nous nous pencherons sur les écrits de ces combattants dans le but de dégager les éléments pertinents qui nous informent sur les conditions physiques dans lesquelles ils ont évolué. Notre analyse aura pour objectif d'évaluer, en prenant pour base le cadre d'analyse d'Omer Bartov, si le facteur des conditions spécifiques du front de l'Est dans le processus de « barbarisation » observable sur la ligne de combat germano-soviétique durant le dernier conflit mondial fut aussi important que pour le cas allemand. Également, tout au long de ce chapitre, nous croiserons évidemment nos sources avec les conclusions de plusieurs études d'historiens prédécesseurs qui ont exploré différentes sources (entrevues, journaux de guerre, archives militaires, etc.) afin de démontrer la pertinence de l'analyse de correspondances dans l'étude du quotidien des soldats sur le front germano-soviétique durant la Seconde Guerre mondiale.

Au sein de notre corpus, l'état physique des soldats peut être considéré comme un sujet prioritaire puisque cette large catégorie thématique est abordée dans une majorité de lettres (63,4%), tant pour l'ensemble de lettres publiées (60%) que celui de lettres non-publiées (72%). Afin d'organiser notre propos, nous avons divisé en quatre sous-thèmes notre étude de cette catégorie thématique. Le premier sous-thème, l'alimentation, comprend les écrits au sujet des repas et de la consommation d'alcool et de tabac au front. Le sous-thème de l'hygiène traite de l'accès au bain et à des vêtements propres et adaptés au climat, des réflexions générales des combattants sur leur apparence, des heures de sommeil allouées et des conditions des soldats blessés ou malades. Le travail, le troisième sous-thème, étudie le temps consacré aux opérations militaires (en incluant les tours de gardes, les déplacements,

etc.) par rapport au temps de repos, les conditions liées à la météo et à l'exposition au feu. Finalement, le dernier sous-thème, la logistique, aborde les conditions de logement, l'accès à l'équipement et la possibilité d'achat de biens de consommation.

## 2.1 L'alimentation

Tout au long de la période soviétique, et plus particulièrement lors du régime stalinien, l'alimentation a été une préoccupation centrale, au cœur des conversations quotidiennes du ménage moyen. Le système de rationnement imposé à l'ensemble de l'URSS à la suite de la collectivisation a causé maintes disettes et famines et a inévitablement marqué le peuple soviétique qui a dû lutter pour sa survie durant cette période. Puis, la guerre a bien évidemment entraîné une dégradation des conditions alimentaires comme le souligne Catherine Merridale dans *Ivan's War*:

« This was a time when almost everyone – not only soldiers, but collectivized peasants and even some communities of workers – was going hungry. While brightly painted new kiosks sold ice cream to the masses, most people were still forced to scrape and queue to buy staples like butter and meat. »<sup>79</sup>

Il n'est donc pas étonnant d'observer qu'un grand nombre d'auteurs abordent le sujet de leur alimentation dans les lettres à leurs proches. Pour la plupart, les propos se veulent positifs et rassurants, les auteurs soutiennent souvent que la nourriture est bonne et relativement abondante. Malgré le fait que la plupart des auteurs semblent dépeindre un portrait relativement rose de la question de l'alimentation au front, il est possible de dégager des similitudes avec le portrait général, pourtant peu reluisant, de la situation alimentaire décrit par Merridale:

« Food was a standing grievance everywhere. This is true for all armies, as budget catering and hungry men are on a fixed collision course, but the Soviet case belongs in a special case. However cold it was outside, the barracks kitchen would be rank and fogged with grease. Lunch – a soup containing sinister lumps of meat, due to be served with black bread, sugar and tea – steamed on wood stoves in giant metal pots. »<sup>80</sup>

<sup>79</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.54

<sup>80</sup> *Ibid.*, p.53

Par exemple, en novembre 1941, le lieutenant Terešnikov écrit à sa femme et à ses filles que suffisamment de nourriture leur est servi, et ce, trois fois par jour, et décrit en détail ce qu'il mange: « Il y a de la soupe avec de la viande et du gruau pour le midi. Pour le petit déjeuner et pour le souper, c'est de la soupe avec de la viande ou avec du poisson. Ils nous donnent du pain noir à satiété ».<sup>81</sup> Le tankiste Boris Nikolaevič Dimitrievskij détaille à sa mère le 28 mai 1943:

Les conditions de vie sont excellentes ici. Nous vivons dans les bois. Les repas sont très bien: de la viande, du porc, de la nourriture en conserve, du riz et du sarrasin, etc. Ils donnent aux commandants du tabac blond ou des cigarettes, des biscuits et du beurre. Si tu me voyais maintenant, probablement que tu ne me reconnaîtrais pas immédiatement. J'ai bien récupéré. Mon visage est presque rond.<sup>82</sup>

Ces écrits positifs et apaisants pour les proches du soldat se présentent comme une tendance observable tout au long du conflit, ce qui est légèrement surprenant vu notre connaissance des grandes variations de performance du département de ravitaillement alimentaire de l'Armée rouge, mentionnées dans le premier chapitre. À ce sujet, Reese résume:

« The Red Army never fully overcame its food problems. The NKO continually inspected military supply organs from front down to division level to see if they were doing their best to serve the soldiers. Time after time, inspectors found negligence, ineptitude, and corruption were creating problems that eventually affected the health, well-being, and morale of frontline soldiers. »<sup>83</sup>

Par contre, comme nous ne connaissons pas le poste et le grade de tous les combattants de notre corpus (dans 35% des cas, le poste n'est pas indiqué, 48% pour le grade), il est essentiel d'entamer une réflexion sur l'importance de la situation spécifique du combattant dans l'armée quant à la qualité et la quantité de la nourriture servie afin de nuancer nos conclusions. La surreprésentation des gradés (35,7%) versus les combattants sans-grade (16,3%) au sein de notre corpus peut évidemment questionner l'optimisme qui semble généralisé dans les sources étudiées. À ce sujet, Lopez et Otkmezuri commentent l'attribution

<sup>81</sup> B. A. Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obščestvo i vlast'. Rossijskaâ provintsia 1917-1980-e gody* [Société et pouvoir. La province russe 1917-1980], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod: Institut rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 958

<sup>82</sup> Glavnoe arhivnoe upravlenie goroda Moskvy, Komitet obščestvennyh svâzej goroda Moskvy [Bureau principal des archives de la ville de Moscou, Comité des relations publiques de la ville de Moscou], *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist: pis'ma, vospominaniâ, dokumenty* [Boris Dmitrievskij – héros-tankiste : lettres, mémoires et documents], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.130-131

<sup>83</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 213



des denrées et d'autres avantages en fonction du grade: « Paradoxalement, le traitement des soldats et des officiers subalternes est plus égalitaire dans l'armée d'Hitler que dans celle de Staline. Cela est vrai de la nourriture mais aussi du courrier, des transports, de la solde, de l'attribution des décorations ». <sup>84</sup> Quant au facteur du poste occupé par le militaire, il influence aussi grandement les rations attribuées comme l'explique un des auteurs dans une lettre datant de novembre 1944: « En tant qu'éclaireurs, ils nous donnent davantage de matières grasses, de sucre que la norme et 900 grammes de pain ». <sup>85</sup> De plus, il faut noter que la situation par rapport au front joue également un rôle. Les soldats encore en formation étaient évidemment mieux nourris vu les installations permanentes disponibles et avaient un horaire de repas plus stable comme le démontre cet extrait d'une lettre de Viktor Fedorovič Skornâkov datant d'avril 1943: « Bien, nous sommes nourris trois fois par jour, de la bonne soupe et 200 grammes de pain, pour le lunch du midi, ils nous donnent de la soupe, parfois du *ši* ou de la *kasha* et 200 grammes de pain et pour le souper, de la soupe avec 200 grammes de pain ». <sup>86</sup> Alors que dans le train vers le front, un soldat précise qu'ils leur donnaient « des denrées à chaque trois jours et non à chaque deux jours ». <sup>87</sup> Finalement, la région géographique et le cours de la guerre ont aussi favorisé certains sur le plan de l'alimentation comme l'illustrent certaines sources. Sur la route vers l'Allemagne, certains racontent que les Ukrainiens leur ont donné « des oeufs, du lait, du pain » <sup>88</sup> et que les Estoniens les ont remerciés de les avoir libérés en les invitant à se rejoindre à eux pour partager « des crêpes, de la crème fraîche et même du porc rôti ». <sup>89</sup> Selon Lopez et Otkhmezuri, la « générosité » (parfois forcée) de la population locale était plus que bienvenue, particulièrement lors de la dernière année de la guerre, à cause des problèmes de ravitaillement de l'Armée rouge qui perduraient depuis le début du conflit:

<sup>84</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.274

<sup>85</sup> N. M. Minin et N.V. Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskû zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p.194

<sup>86</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.142, p.4

<sup>87</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.117, p.1

<sup>88</sup> E. Z. Beršadskij, *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne 1941–1945 gg.* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique, 1941-1945], Moscou, Kniga-Ltd, 1995, p.95

<sup>89</sup> Leonard Krajnov, *Ožidanie: Pis'ma na front i s fronta* [L'attente: Lettres au front et du front], Moscou, Biblioteka meždunarodnogo žurnala « Forum », 2011, p.63

L'Armée rouge dispose d'une logistique primitive, sans comparaison avec celle de l'armée américaine de l'époque, par exemple. Le ravitaillement prend en charge d'abord les munitions et les carburants, puis la vodka. S'il reste de la place, on pense aux vivres. En outre, entre le 20 janvier et le début mars 1945, pour des raisons climatiques mais aussi à cause des destructions, les lignes logistiques soviétiques fonctionnent à moins de 20% de leurs capacités. Les soldats n'avaient pas d'autre choix que de vivre sur le pays. Comme les Allemands l'ont fait en Union soviétique, mais de façon plus organisée.<sup>90</sup>

Finalement, sur un total de vingt-six lettres qui abordent l'accès aux aliments pour les combattants, une minorité critique les repas servis. Le soldat Ūrij Emel'ianovič Kocukov se plaint du manque de pain dans deux lettres adressées à sa mère, dont l'une date de mai 1942 (l'autre est sans date).<sup>91</sup> Quant à Nikolaj Petrovič Majorov, il décrit l'alimentation comme étant « (très) mauvaise »<sup>92</sup>. D'autres soulignent qu'ils ne connaissent pas vraiment les privations, mais expliquent qu'ils n'arrivent quand même pas à bien se nourrir, qu'ils n'ont tout simplement pas le temps de manger à cause qu'ils ont trop de travail.<sup>93</sup>

Lorsque nous nous penchons plus précisément sur la consommation d'alcool au front, nous remarquons qu'elle est très peu mentionnée dans les écrits personnels de notre corpus (dans quatre lettres seulement sur 175). Cela est surprenant compte tenu du fait que notre connaissance des événements à travers les travaux de nos prédécesseurs indique plutôt l'omniprésence de la consommation d'alcool au front. Merridale explique d'ailleurs que les beuveries des recrues commençaient souvent même avant leur arrivée:

« Young men were very often drunk by the time they arrived in their units. It was a tradition, like many others, that dated from tsarist times. The drinking began before they left home and carried on for several days. The authorities may even have connived at it, since vodka stilled the men's anxieties more rapidly than group lectures or extra drill. Recruits might pass out on the train, the argument ran, but if they were unconscious it was easier to ship them off to any kind of hell. »<sup>94</sup>

<sup>90</sup> Lopez et Otkhmezuri, *op.cit.*, p.58-59

<sup>91</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.117, p.2 et 2ob. et p.10

<sup>92</sup> Serafima I. Antonova et Vladimir P. Bogdanov (éd.) et al, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.208

<sup>93</sup> Anatolij S. Prokof'ev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikij Otečestvennoj vojny: 1941-1945 g.g.* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique, 1941-1945], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.71; V. A. Egorov, *Živoe slovo o vojne: stihi, proza, vospominaniā, pis'ma s fronta, rizunki* [La parole vivante de la guerre: vers, prose, souvenirs et lettres du front], Ul'ānovsk, Simbirskāā kniga, 1995, p.97 et p.120

<sup>94</sup> Merridale, *op. cit.*, p.50

Aussi, ce sujet est chaque fois abordé de manière très factuelle dans les lettres. Par exemple, en juin 1942, Nikolaj Petrovič Šaronov écrit qu'ils mangent bien et « qu'en plus, ils leur donnent chaque jour 100 grammes de vin chacun ».<sup>95</sup> Un autre auteur mentionne qu'ils reçoivent de l'alcool, information simplement listée dans une lettre à sa mère datant de décembre 1943: « Aussi, je mange bien. Nous recevons du borsch avec du lard, du beurre, de la vodka. 900 grammes de pain ».<sup>96</sup> En janvier 1945, un mari écrit à sa femme que lui et ses hommes vivent chez un habitant producteur de bière et qu'ils ont goûté la production.<sup>97</sup>

À notre avis, la quasi-absence de ce thème dans les lettres démontre avant tout la présence d'un certain tabou. Le facteur du destinataire, ici, est également à considérer. Une réticence à aborder des sujets sensibles est évidemment observable pour l'homme écrivant à sa femme autant que pour le fils à ses parents, alors qu'il se trouve à des kilomètres et qu'il y a un risque que les propos soient mal interprétés par le destinataire. Le meilleur exemple reste toutefois celui de Viktor Mihajlovič Barsov, un marin qui raconte ses célébrations du Jour de l'An à ses parents:

J'ai agréablement souligné le Nouvel An. Le soir, j'ai bu 250 grammes de vodka et les bouchées n'étaient pas mauvaises. Le matin, pour la gueule de bois, j'ai tiré encore 200 grammes. Cependant, ne pensez pas que votre poussin a commencé à boire. Je refuse souvent plus de 100 grammes des portions réglementaires.<sup>98</sup>

Dans cet extrait, l'auteur élabore d'abord un peu sur la quantité d'alcool servie, mais se reprend rapidement et rectifie ses dires au sujet de sa propre consommation d'alcool au quotidien. Les propos de cet auteur apparaissent donc comme une dérogation de la tendance à l'autocensure des auteurs de notre corpus sur ce thème.

Quant à la consommation de tabac, très peu d'auteurs en parlent dans les écrits. Quelques auteurs écrivent à leurs proches au sujet du fait qu'ils manquent de tabac. Par exemple, en septembre 1941, Mosej Abramovič Ginzburg demande à une amie de lui

<sup>95</sup> Beršadskij, *op. cit.*, p.95

<sup>96</sup> Aleksandr D. Šindel', *Po obe storony fronta: pis'ma sovetских i nemeckih soldat 1941-1945 gg.* = *Auf beiden Seiten der Front* [Des deux côtés du front: lettres de soldats soviétiques et allemands], Moscou, Sol', 1995, p.62-63

<sup>97</sup> Egorov, *op. cit.*, p.119-120

<sup>98</sup> Šindel', *op. cit.*, p.45

envoyer des cigarettes<sup>99</sup>, alors qu'en avril 1943, Fëdor Ivanovič Alëšin écrit : « Vous savez à coup sûr comment je vis. Je vis assez bien, seulement c'est dur de ne pas avoir de tabac, nous vivons sans fumer [...] ». <sup>100</sup> Nous croyons que le fait que ce thème se retrouve rarement dans nos sources peut signifier que les soldats avaient normalement sous la main la quantité suffisante de tabac pour leur consommation personnelle et ne considéraient donc pas que cela était digne de mention dans les lettres à leurs proches.

Lorsqu'on se penche sur les dures conditions d'alimentation des soldats soviétiques sur le front de l'Est, nous sommes d'abord tentés de convenir qu'elles ont contribué, de la même manière que celles des Allemands, à « brutaliser » les troupes, et ce, dès 1941. L'historienne Lizzie Collingham résume d'ailleurs la dramatique situation du début de la guerre :

« By the end of 1941 [...] the country faced a food crisis of immense proportions. The centralized food distribution system focused all its energies on feeding the 12-13 million men in the armed forces. Red Army soldiers were allocated a frugal 2,954 calories a day on active duty. In normal circumstances this would support a moderately active man. In combat, the rations were supposed to increase to 3,450 calories a day, a good 700 calories short of what a soldier needs to eat when fighting in cold conditions. » <sup>101</sup>

Dans un but de donner une certaine perspective, Collingham précise que la ration « relativement modeste » de l'armée britannique prévoyait 5 300 calories pour ses hommes qui se battaient dans les climats froids<sup>102</sup>, ce qui confirme que les soldats de l'Armée rouge étaient indubitablement sous-alimentés durant le conflit. D'un autre côté, l'analyse de notre corpus nous amène à comprendre que les auteurs s'accommodaient pas trop mal des portions fournies, état qu'on peut expliquer par leur passé soviétique. Le rationnement avait été le quotidien de la population de l'URSS depuis la Révolution, contrairement aux Allemands qui passèrent d'un niveau de vie européen acceptable à l'enfer du front. L'impression générale du contenu de nos sources au sujet de l'alimentation nous permet donc d'argumenter que le facteur des conditions physiques du front dans le processus de « barbarisation » sur le front

<sup>99</sup> Mihail Gefter (comp.) et al. *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.79-80

<sup>100</sup> L. M. Snitenko (éd.), *Pis'ma s fronta: Vojna i sud'ba. Sbornik* [Lettres du front: Guerre et destin. Recueil], Moscou, Pablis, 2010, p.36

<sup>101</sup> Lizzie Collingham, « The Soviet Union – Fighting on Empty », In *The Taste of War: World War Two and the Battle for Food*, Londres, Allen Lane, 2011, p. 324

<sup>102</sup> *Ibid.*



de l'Est a eu un impact beaucoup moins important sur les troupes soviétiques que sur les soldats d'Hitler.

Bien sûr, il est essentiel de prendre en considération que nous étudions des lettres du front et que ces sources comprennent automatiquement une certaine autocensure car leurs auteurs ne voulaient pas inquiéter leurs proches à leur sujet. Par contre, les auteurs de Sébastien Vincent, pour ne citer que cet exemple, se plaignaient largement dans leurs écrits personnels de la qualité et la quantité des denrées qui leur étaient servies au front<sup>103</sup>, alors que nous savons très bien que les soldats canadiens-français étaient, dans la majorité des cas, mieux nourris que les Soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale. De leur côté, les Soviétiques semblaient relativement satisfaits de leurs conditions et, en général, ils s'inquiétaient plus de l'accessibilité des aliments pour leurs proches à l'arrière. Souvent, leur enrôlement dans l'Armée rouge leur avait permis de recevoir de meilleures rations que celles qui leur étaient accordées comme civils avant la guerre: « The soldiers had a guaranteed allocation, even if the quality was poor ». <sup>104</sup> À ce sujet, Roger R. Reese insiste sur le fait qu'en étant prioritaires sur la liste de rationnement, les soldats s'en sortaient souvent mieux que l'ensemble de la population même pour la décennie qui précède le début du conflit: « [...] despite their poor accommodations, officers and soldiers generally had a slightly higher standard of living in the 1930s than the rest of Soviet society ». <sup>105</sup> Nous reviendrons un peu plus tard, dans le chapitre trois, sur l'inquiétude incessante des soldats pour leur famille au sujet de l'accès aux denrées.

## 2.2 L'hygiène

Les dures conditions physiques du front Est ont rendu quasiment impossible le maintien d'un minimum d'hygiène pour les combattants, et ce, pour presque toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale. En ce qui a trait plus spécifiquement à l'accessibilité au bain,

<sup>103</sup> Vincent, *Ils ont écrit la guerre*, Montréal, VLB éditeur, 2010, p. 118-120

<sup>104</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.54

<sup>105</sup> Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence (Kan.), University Press of Kansas, 1996, p.47

encore une fois, les conclusions de Catherine Merridale illustrent très bien les difficultés rencontrées sur le terrain:

« Soap, too, was a scarce item, and many soldiers mention that they never had the means to clean their teeth. Running water, after all, was only to be had on the occasions when the barracks' bathroom worked. For a real wash, the soldiers knew they had to visit steam baths, the famous Russian *banya*. This ritual was not purely for comfort. A hot bath (and a change of clothes) every ten days was the minimum needed to keep typhus-bearing lice at bay. But *banyas* were usually in town, perhaps a half-hour's march away. One man remembered bathing every fortnight; others that they bathed no more than once a month. »<sup>106</sup>

Au sein de notre corpus, les écrits qui abordent le sujet de l'hygiène corporelle semblent corroborer l'idée que les bains au front étaient peu fréquents, digne de mention dans les lettres aux proches. Six auteurs mentionnent dans sept différentes lettres datant majoritairement de l'automne 1941, les effets positifs des séances de *banâ*. Élaborant plus largement au sujet ses conditions de logement, Tadeuš Aleksandrovič Kopinskij écrit en septembre 1941: « Je vis dans une maison, ils ont lavé mes vêtements, je me suis lavé dans le *banâ* et, immédiatement, j'ai rajeuni ».<sup>107</sup> Quant au sous-lieutenant Igor' Kirilovič Basin, il décrit qu'il a marché huit kilomètres pour se rendre au bain et que c'est avec grand plaisir qu'il s'est lavé<sup>108</sup>. Un seul auteur critique à proprement dit le manque d'hygiène au front. Dans sa lettre du 5 novembre 1941, Vladimir Ivanovič Šihev écrit: « Il y a peu de temps, nous sommes allés au bain et nous avons mis des vêtements propres et chauds, toutefois nous vivons tous dans un espace chauffé, mais bondé et nous nous grattons ».<sup>109</sup> Les rares occasions de mettre des vêtements propres étaient, selon Omer Bartov, un problème chronique pour les soldats allemands sur le front de l'Est, difficulté, évidemment, également rencontrée dans le camp soviétique: « [...] as the troops could not wash or change their clothes they were infested with lice and suffered from frequent skin infections ».<sup>110</sup>

<sup>106</sup> Merridale, *op. cit.*, p.55

<sup>107</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.83, Inventaire no.1, Dossier no.7, p.12

<sup>108</sup> Evgenij Ovsânkin, *Pis'ma s fronta 1941-1945* [Lettres du front 1941-1945], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p. 37

<sup>109</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.323

<sup>110</sup> Bartov, *The Eastern Front 1941-45*, New York, St. Martin's Press, 2001, p.25

Dans leur ouvrage *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri décrivent les vêtements qui étaient portés au front lors des grands froids:

Le telogreika, apparu en 1939, est l'uniforme d'hiver du soldat soviétique. Il consiste en une veste et des pantalons rembourrés. Portés avec l'ushanka (la chapka à rabats en fourrure) et les valenki (bottes de feutre), il permettait de rester plusieurs heures exposé à des froids intenses.<sup>111</sup>

De son côté, Catherine Merridale décrit dans *Ivan's War* les avantages et inconvénients des fameux *portianki* qui remplaçaient les bas réguliers:

« Unless they brought their own, which some did, recruits were never given socks. This was an army that marched in footcloths – *portyanki*. These strips of cloth wound around the feet and ankles, binding them like bandages. They were alleged to protect against blisters. [...] It took a while to learn to wrap them, and the process caused delays and chaos at reveille for ages, but the strips of cloth were universal issue, and they were used by men and women through the war. »<sup>112</sup>

Habillés de la sorte, il n'est donc pas étonnant de remarquer que plusieurs Soviétiques vantent, dans leurs lettres, leur habillement. Au sein de notre corpus, quinze lettres parlent plus spécifiquement des vêtements qu'ils portent au front. Souvent, les auteurs ne font que la liste des vêtements reçus<sup>113</sup>, bien que la plupart mettent l'emphasis sur le fait que ceux-ci sont chauds, adaptés au climat hivernal: « Il fait déjà froid. Mais nous sommes bien habillés, tous portant des valenkis et des tenues chaudes. À nous, le froid ne fait pas peur... »<sup>114</sup> Il nous apparaît évident que les propos des auteurs visent encore une fois à rassurer leur proches concernant leur bien-être physique au front comme le démontre cet extrait d'une lettre de Konstantin Aleksandrovič Paršikov, écrite le 10 décembre 1942, adressée à un proche (à sa sœur ou à sa mère): « Pour l'hiver, je suis bien préparé, chaudement habillé. Ne vous inquiétez pas, j'ai tout comme l'hiver passé. Je reste en santé et de cela, je suis bien heureux. »<sup>115</sup> Enfin, trois auteurs seulement laissent transparaître que la situation n'est pas idéale au front en ce qui a trait aux vêtements distribués. En demandant à leurs proches de

<sup>111</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.79

<sup>112</sup> Merridale, *op. cit.*, p. 51-52

<sup>113</sup> Šindel', *op. cit.*, p.14

<sup>114</sup> Ovsânkin, *op. cit.*, p.25

<sup>115</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.134, p.2

leur envoyer des colis avec des vêtements chauds ou encore en remerciant ceux qui l'ont déjà fait, ils démontrent, évidemment, que ce qui était fourni par l'armée ne les habillait pas convenablement pour braver le froid russe.<sup>116</sup>

Lié aux vêtements qu'ils portent, le sujet de leur propre apparence est parfois abordé dans les correspondances personnelles des soldats. En août 1941, le sous-lieutenant Vladimir Vasil'evič Fesekov décrit son apparence dans une lettre à une amie en précisant qu'il est bronzé, frais rasé, mais qu'il évolue dans la boue avec des gigantesques bottes et plaisante en disant qu'il n'a jamais été aussi élégant.<sup>117</sup> Le sujet le plus préoccupant pour les soldats, qui se rapporte à leur apparence, reste toutefois l'état de leurs cheveux. Rapportant une histoire similaire aux témoignages des combattantes soviétiques interviewées par la journaliste Svetlana Alexievitch<sup>118</sup>, Zinaida Mihajlovna Grigor'eva, âgée de seulement 19 ans, raconte à sa mère le choc provoqué par la perte de ses cheveux:

Regardez ce que je suis devenue. Mes tresses ont été coupées: dans les conditions que j'étais, j'allais bientôt être sans cheveux. Tout est comme si j'étais vieille, je les perdais tous, et maintenant je n'ai plus mes possessions. J'ai deux bonnes robes de combat, comme sur la photo, et je les porte pour marcher.<sup>119</sup>

Mais ce n'est pas un phénomène proprement féminin. Parmi les sept auteurs qui parlent du changement de leur apparence dans leurs écrits, quatre se soucient de l'état de leurs cheveux. Deux auteurs parlent spécifiquement de leurs cheveux qui grisonnent et soutiennent que cela est une conséquence de leur expérience au front. Avec gêne, Nikolaj Vasil'evič Popov écrit: « De toutes ces expériences, je commence à grisonner. C'est très honteux. À 25 ans, je commence à grisonner ».<sup>120</sup> Alors que Vladimir Vladimirovič Skortsov, qui a pourtant le même âge, semble plutôt se compter chanceux de si bien s'en tirer: « Je m'en sors donc à bon

<sup>116</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.72, p. 1 et p.3, 3ob., 4, 4ob.

<sup>117</sup> A. M. Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p.31-32

<sup>118</sup> Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004, p. 69 et 87

<sup>119</sup> Minin et Šumejko, *op.cit.*, p.66-67

<sup>120</sup> V. Z. Atuevoj et S. N. Karueva (comp.), *Pis'ma s fronta : sbornik pisem* [Lettres du front: recueil de lettres], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.115

prix – sans une seule égratignure, seulement des cheveux gris en souvenir de ces horreurs, dont j'ai fait l'expérience. »<sup>121</sup>

Il était particulièrement difficile pour les soldats du front germano-soviétique de rester en bonne santé. D'abord, tous les combattants sur ce front ont été confrontés, tôt ou tard, à un important manque de sommeil. À ce propos, Bartov explique le cas allemand, qui nous apparaît comme transposable au cas soviétique: « The direct result of the heavy casualties sustained by the divisions was that the surviving soldiers had to stand guard more often and for longer hours and consequently had less time for sleep and rest »<sup>122</sup>. Merridale raconte également comment les soldats épuisés s'endormaient sur place, même sous le feu d'artillerie.<sup>123</sup> Dans notre corpus de correspondances, quatorze lettres, qui couvrent l'ensemble de la période 1941-1945, traitent de la manière dont leurs auteurs dorment. Certains combattants écrivent à leurs proches qu'ils se sont reposés dans un endroit chauffé alors que d'autres expliquent qu'ils ont dormi dans une maison, ce qui nous pousse à croire que cela est digne de mention, peut-être même exceptionnel. Plusieurs décrivent avec moult détails le cauchemar de dormir dehors, exposé aux intempéries: « Je dors sans enlever mes bottes, avec deux pochettes à la ceinture, dans lesquelles il y a les munitions, sous la tête ou à côté – une carabine Vintovka ainsi que des grenades dans un sac ». <sup>124</sup> Bien que ces conditions de sommeil semblent extrêmes pour le civil ordinaire, il faut noter qu'elles étaient monnaie courante pour la majorité des militaires (de toutes les armées confondues) à l'époque. Finalement, certains auteurs donnent des indications plus ou moins claires sur le nombre d'heures qu'ils arrivent à dormir. Durant l'année 1942, deux différents auteurs soutiennent qu'ils n'ont pas dormi depuis quatre jours<sup>125</sup> et un autre relate qu'il n'a pas pu dormir plus de douze heures en sept jours<sup>126</sup>. Durant la deuxième moitié de la guerre, les auteurs se plaignent

<sup>121</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.167

<sup>122</sup> Bartov, *The Eastern Front 1941-45*, New York, St. Martin's Press, 2001, p.22

<sup>123</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.96

<sup>124</sup> Minin et Šumejko, *op.cit.*, p.125

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.183 et GAUGM, KOCGM, *Boris Dmitrievskij – geroï-tankist* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.37

<sup>126</sup> Minin et Šumejko, *op.cit.*, p.72



surtout du fait qu'ils dorment par à-coups, qu'ils ne se reposent que 1h-1h30 avant de retourner au combat.<sup>127</sup>

En plus de la fatigue, le manque d'hygiène infligé par la promiscuité des autres rendaient la propagation des maladies inévitables sur le terrain. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, les dures conditions physiques dans lesquelles évoluaient les combattants ne favorisaient évidemment pas le maintien de leur bonne santé et plusieurs tombaient malades, souvent plus d'une fois, au cours de leur expérience au front. À ce sujet, Vladimir Vladimirovič Skortsov entame une réflexion dans une lettre adressée à sa mère:

Je suis très content de la chaleur. Cet hiver m'a fait durement, durement fait geler. Oui, le printemps n'amène pas immédiatement de soulagement: nous avons dû nous asseoir dans une tranchée humide, de l'eau jusqu'aux genoux, quand des coulisses d'eau s'infiltraient dans le col des manteaux... Si j'avais été à la maison, je serais, probablement, rapidement tombé malade et j'aurais, probablement, été à l'hôpital. [...] Apparemment, le front endureit les gens et les rend moins sensibles à certaines maladies.<sup>128</sup>

L'état de santé général des soldats dans les lettres de notre corpus est donc également un sujet souvent abordé, mais rarement en détail. Encore une fois dans le but de rassurer leurs proches, une majorité de militaires écrivent dans leurs lettres qu'ils vont bien, en employant généralement la célèbre formule « *Ā živ i zdorov* » qui signifie littéralement « je suis vivant et en santé », expression dont le sens se rapproche plus de « je suis sain et sauf » en français. En fait, seulement quatre auteurs s'expriment plus exhaustivement à propos de leur expérience d'être malade au front ou parlent les soins de santé offerts sur place. Il est à noter que chaque fois qu'un combattant mentionne qu'il a été malade, il s'assure toujours de terminer sur une note positive en démontrant comment maintenant, il se sent mieux.<sup>129</sup>

Selon Bartov, il est également essentiel de considérer le froid comme un facteur important de dégradation de l'état de santé des soldats sur le front Est: « The severe cold, reaching down to 44°C below zero, caused inflammations of the respiratory organs and the

<sup>127</sup> Egorov, *Živoje slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ánovsk, Simbirskaa kniga, 1995, p.120

<sup>128</sup> Gefer, *op.cit.*, p.166

<sup>129</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.147, p.7 et RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.1, Dossier no.81, p.10

bladder as well as some cases of dysentery; frostbite was very common ».<sup>130</sup> À ce sujet, Joanna Bourke précise: « [...] in the battle of Moscow in November 1941, temperatures dropped as low as -56°C and temperatures of between -20°C and -30°C were not uncommon ».<sup>131</sup> D'ailleurs, le tankiste Boris Nikolaevič Dmitrievskij l'explique très bien dans cet extrait d'une lettre à sa mère datant d'octobre 1941:

Le plus notable: c'est le froid. Le thermomètre affichait entre -20 à -23° et le froid était sec, avec les mêmes vents secs. Après avoir travaillé, nous sommes allés passer la nuit (à environ trois kilomètres) dans un village. Pour autant que je me souviens du premier jour, je me suis gelé un orteil.<sup>132</sup>

Ainsi, selon nos sources étudiées, les combattants ayant un état de santé laissant à désirer sont peu nombreux à le mentionner à leurs familles (uniquement quatre lettres sur un corpus de 175). Aussi, ceux qui informent leurs proches de leur état semblent visiblement craindre de les inquiéter et ont tendance à tenir des propos très optimistes pour les rassurer.

Évidemment, en plus d'être parfois malades, plusieurs soldats subissaient des blessures au front. Et, encore une fois, il est facile d'observer que les militaires de notre corpus tendent à minimiser la gravité de leurs blessures afin d'éviter que leurs proches se fassent du souci pour eux. Certains ne font que mentionner l'événement, plusieurs autres mettent, avant tout, l'accent sur le fait qu'ils vont bientôt retourner au combat.<sup>133</sup> Il est à noter que la plupart des auteurs mettent l'emphasis sur leur rapide guérison: « Ma blessure est déjà guérie, il ne reste de la plaie que des tâches rouges sur mon menton et mon cou ».<sup>134</sup> Sur un total de dix-sept lettres qui abordent le thème des blessures, uniquement quelques lettres illustrent la volonté de son auteur de parler de la douleur, de la gravité de la blessure ou encore de son inquiétude face à son état. Rares sont les récits comme celui d'Antonina Konstantinovna Perhina, qui décrit en détails à ses proches l'enfer qu'elle vit:

<sup>130</sup> Bartov, *op.cit.*, p.25

<sup>131</sup> Joanna Bourke, « The Eastern Front », In *The Second World War: A People's History*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2001, p.131-132

<sup>132</sup> GAUGM, KOCGM, *op. cit.*, p.22

<sup>133</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.52; Krajnov, *Ožidanie: Pis'ma na front i s fronta* [L'attente: Lettres au front et du front], Moscou, Biblioteka meždunarodnogo žurnala « Forum », 2011, p.63 et CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.68, p.14

<sup>134</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.157, p.1

Oh, mes chères, vous ne pouvez pas vous imaginer, comme c'est dur d'être allongée en ces temps, confinée au lit, sans remuer, ni même un seul pied. Ma blessure est grave, mais je pense que je vais guérir. Je veux vivre. J'ai une douleur intense. Je n'arrive pas à dormir, tout le monde est malade. Je n'ai pas d'appétit, je ne mange rien du tout.<sup>135</sup>

Aussi, Valentina Fedorovna Orlova écrit à sa soeur en janvier 1943: « Je t'informe que je suis blessée à la main droite. La blessure a atteint l'os et les nerfs. Je suis à l'hôpital. Maintenant, ma main ne m'appartient plus et cela est très inquiétant. Mais, je me considère chanceuse d'être encore vivante ».<sup>136</sup> Finalement, certaines lettres abordant le thème des blessures nous éclairent un peu plus au sujet de la possibilité de traitement au front et du transport des blessés:

Ayant à peine commencé la tâche, j'ai été blessé à la cuisse droite par une balle explosive et j'ai été obligé de quitter la formation. J'ai été en déplacement pendant presque trois semaines, voyageant par étapes [...], je me suis finalement rendu à un havre de paix et j'ai été apte à subir un traitement systématique. Mais maintenant, tout est en ordre et la blessure guérit normalement.<sup>137</sup>

En bref, en questionnant ainsi nos sources au sujet des conditions d'hygiène des soldats sur le front Est entre 1941 et 1945, nous avons vu que les écrits traitant de l'accessibilité au bain et aux vêtements propres, du souci de l'apparence, du sommeil, des maladies ainsi que des blessures sont nombreux. D'ailleurs, les informations que nous retrouvons dans notre corpus de correspondances corroborent les conclusions de plusieurs historiens qui nous précèdent et sont des plus pertinentes pour nous permettre d'en apprendre davantage sur un autre aspect de la vie quotidienne au front. Nos conclusions sur les dures conditions d'hygiène se rapprochent également de celles sur l'alimentation des soldats soviétiques au front. Dans l'ensemble, les conditions de vie des Soviétiques étaient difficiles au front, mais jamais dans une proportion semblable au choc expérimenté par les Allemands. Pour ne souligner que cet exemple spécifique, l'habillement des soldats d'Hitler ne trouva jamais d'équivalent aux chauds vêtements d'hiver des Russes. Le froid incommoda les combattants des deux camps, mais, selon ses dires, le Soviétique moyen géra relativement bien les désagréments de la saison hivernale, alors que son ennemi fut anéanti, physiquement et

---

<sup>135</sup> Ovsânkin, *op.cit.*, p.245

<sup>136</sup> Egorov, *Živoje slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ánovsk, Simbirskaâ kniga, 1995, p.88

<sup>137</sup> Gefter, *op. cit.*, p.145

psychologiquement, par son exposition au froid. Les résultats de l'analyse de notre corpus de sources abondent donc dans le sens d'une réduction du facteur des conditions physiques particulières du front de l'Est sur la « brutalisation » des troupes soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale.

### 2.3 Le travail

Les soldats soviétiques sur le front Est entre 1941 et 1945 étaient avant tout des employés de l'Armée rouge, c'est pourquoi il convient de se pencher sur leurs conditions de travail au front. D'abord, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce mémoire, le temps consacré au travail était très important, étant donné le contexte de guerre. Les soldats au front multipliaient les quarts de travail, surtout au début de la guerre, car les pertes humaines étaient énormes et que les remplaçants arrivaient au compte-goutte.

Dans notre corpus, plusieurs auteurs abordent dans des termes très vagues leurs conditions de travail. La plupart ne mentionnent que le fait qu'il travaille beaucoup, « du matin au soir, sans une minute de libre. »<sup>138</sup> Quelques-uns précisent le nombre de jours de travail sans avoir de repos. Par exemple, un écrit à ses proches, en octobre 1941, qu'il se repose maintenant après plusieurs affrontements: « Maintenant, nous nous reposons après le sixième affrontement. Ainsi, je suis déjà devenu un combattant expérimenté et chevronné au combat dans les campagnes de notre Armée rouge ». <sup>139</sup> Cet extrait est très intéressant puisqu'en plus de nous informer sur le temps de travail du soldat moyen, il aborde une distinction non-officielle mais très importante au front: celle entre un blanc-bec et un soldat aguerri. À ce sujet, Lopez et Otkhmezuri sont très explicites et définissent en termes clairs ce qu'est un soldat non-expérimenté, souvent appelé en russe « neobstrelannyj »:

[Ce mot signifie] littéralement « celui sur qui on n'a pas tiré ». Il s'agit des soldats non aguerris, qui n'ont pas encore vu le feu. La distinction entre bleus et anciens est de tous les temps et de toutes les armées. Mais, dans l'Armée rouge, les pertes étaient si sévères

<sup>138</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.68, p.1

<sup>139</sup> Beršadskij, *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique], Moscou, Kniga-Ltd, 1995, p.95

que le soldat aguerrri, parce qu'il était rare, acquérait une valeur exceptionnelle aux yeux de ses officiers et un prestige immense auprès de ses camarades.<sup>140</sup>

Dans sa lettre datée de décembre 1943, le tankiste Mihail Konstantinovič Steženskij fait également le récit de son arrivée au front qui illustre bien la portion du temps de travail par rapport au temps de repos: « Immédiatement à notre arrivée sur le front, nous sommes entrés dans le combat et nous en sommes sortis après plus d'une semaine entière. [...] Ensuite, il y a eu un répit d'une semaine, puis, nous avons combattu deux-trois jours, et maintenant, nous nous reposons ». <sup>141</sup> En plus du travail régulier de soldat, certains bataillons avaient parfois des corvées supplémentaires. À ce sujet, un tankiste raconte à sa mère en 1942 qu'il doit travailler à l'usine: « Pardon, ma chère, de ne pas écrire. Je n'ai pas du tout le temps. Pendant deux jours, j'étais à l'usine – je travaillais sur des batteries. [...] Je suis terriblement fatigué. Et comment: je ne dors pas depuis presque quatre jours. Demain, à nouveau au boulot à l'usine ». <sup>142</sup>

Peu d'auteurs se plaignent spécifiquement des conditions de travail. En décembre 1941, le sapeur Georgij Maksimovič Voronin explique à sa femme et à son fils: « Nous sommes maintenant tout le temps sur le terrain, nous nous rapprochons de l'ennemi. C'est très difficile pour moi d'être sur le terrain parce que j'ai mal à la jambe (pied), mes chaussures me serrent ». <sup>143</sup> Fëdor Ivanovič Alëšin, quant à lui, parle du danger lié à son travail dans une lettre à sa femme et son fils en élaborant sur les difficultés du transport des blessés et soupesant le danger de marcher sur des mines <sup>144</sup>. Deux auteurs se plaignent plutôt de la portion de travail de type bureaucratique au front. L'un d'entre eux, l'aviateur Fëdor Mikhajlovič Smol'nikov se plaint, en juin 1944, d'une journée en particulier où il est très fatigué puisqu'il a eu à compléter un grand nombre de formulaires:

<sup>140</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.85

<sup>141</sup> Egorov, *op. cit.*, p.97

<sup>142</sup> GAUGM, KOCGM, *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.37

<sup>143</sup> Ūrij Voronin, *Pišu ā vam, žnvušim nyne...* [Je vous écris, présentement vivant...], Šadrinsk, Šadrinskij Dom Pecati, 2011, p.89

<sup>144</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p.39



Je veux vraiment finir la lettre. Mais tu dois m'excuser, Tanûša, aujourd'hui je suis fatigué plus qu'à l'habitude, il y a eu beaucoup de soucis, d'anxiété et de nerfs en guenilles. Aujourd'hui ne fut pas un jour facile, aujourd'hui ce fut un jour difficile, de l'aube jusqu'à maintenant: réponse aux questions de la Commission, encre et papier, alignement de chiffres, [...] Ce fut d'un tel ennui, désagréable à écrire, tu aurais de la misère à croire au sujet de quoi j'ai dû écrire.<sup>145</sup>

Une grande partie du temps de travail des soldats sur le front Est était consacrée aux déplacements vu la grandeur du territoire à couvrir. Au sein de notre corpus, douze lettres abordent ces nombreuses expéditions et les conséquences sur les conditions de vie de leurs auteurs, dont le fameux creusage d'abris.<sup>146</sup> À ce sujet, la lettre de Vladimir Ivanovič Šihev envoyée à son père en décembre 1941 est très loquace:

Durant les dix derniers jours, nous avons eu d'intenses combats, nous nous sommes déplacés souvent d'un endroit à l'autre – tu as, bien sûr, déjà lu au sujet du début de l'offensive à laquelle je prends part sur notre front Ouest. Les déplacements sont une conséquence de la présence de perturbations dans les liens avec l'arrière-front, il y a beaucoup d'efforts dans le travail de nature préparatoire – car à chaque nouvel endroit, nous devons creuser un abri pour le logement et faire le recouvrement d'au moins trois lignes, creuser une position de tir, etc.<sup>147</sup>

Plusieurs déplacements se faisaient à pied et les longues marches épuisaient les soldats comme l'illustre cet extrait d'une lettre de Nikolaj Petrovič Majorov datant de novembre 1941: « En tout, nous avons dû marcher près de 1000 km, du groupe presque la moitié est restée derrière. »<sup>148</sup> En hiver, les troupes s'entraînaient à voyager à ski: « Nous allons beaucoup et rapidement à ski, parfois en une journée nous parcourons jusqu'à 120-150 kilomètres. Au début, c'était difficile pour moi, alors que maintenant je me suis adapté et je vais toujours à ski parmi les premiers ». <sup>149</sup> Et même lorsque les transferts se faisaient en train, le voyage était rarement agréable: « Nous voyageons très lentement, nous restons souvent sur place et longtemps. Il y a beaucoup de monde dans le wagon, c'est malpropre. Mais, je me

<sup>145</sup> Fëdor Smol'nikov, *Voûem! Dnevnik frontovika: pis'ma s fronta* [Nous combattons! Journal de vétéran: lettres du front], Moscou, Klassika plûs, 2000, p.297

<sup>146</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p. 148

<sup>147</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.325-326

<sup>148</sup> *Ibid.*, p.207-208

<sup>149</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskû zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p.72

suis déjà habitué. »<sup>150</sup> Quant aux déplacements du commissaire politique Mark Solomonovič Zorkij, ils sont fréquents et les modes de transport sont diversifiés comme il le raconte en septembre 1941: « Mais, je ne combats ici jamais plus de deux jours par semaine. Je suis plus sur la route: parfois à cheval, la plupart du temps dans des camions [...] ». <sup>151</sup>

La météo avait évidemment un impact immédiat sur le transport des troupes et, d'une manière plus générale, sur les conditions de travail des militaires au front. Les pluies de l'automne russe et la boue qu'elles entraînaient compliquaient sensiblement la vie des hommes au front.<sup>152</sup> Il n'est donc pas étonnant de noter que vingt et un auteurs de notre corpus abordent ce sujet. Sur un total de vingt-deux différentes lettres, uniquement trois lettres mentionnent le temps qu'il fait de manière positive. La plupart explique plutôt, en parlant du temps qu'il fait, les difficultés d'accomplir leur travail. Il est à noter que les plaintes au sujet de la météo proviennent de militaires de toutes les différentes armées. En septembre 1941, Mosej Abramovič Ginzburg, dont la profession et le grade nous sont inconnus, écrit à une amie au sujet de la difficulté des tours de garde au froid:

Les nuits sont très froides, c'est frais pour monter la garde, le matin, les mains sont engourdis et les pieds, je n'en parle pas – seulement les potânkis les gardent un peu au chaud. Dans les abris, bien sûr, c'est nettement plus chaud, mais les vêtements chauds sont les bienvenus.<sup>153</sup>

Évoquant une réalité similaire, la lettre de l'aviateur Anatolij Andreevič Ecenin tente de rassurer ses parents quant à son exposition au froid lors des vols:

La température est maintenant excellente, c'est pourquoi nous profitons d'un maximum de temps en vol. [...] Voilà que récemment il a fait un froid mordant, je me suis donc un peu gelé mon « petit nez ». Les engelures sont bien insignifiantes, ne pense pas que c'est grave. Nous sommes habillés très chaudement, tous de fourrure, de manière à ce que le froid ne traverse pas.<sup>154</sup>

<sup>150</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.117, p.2

<sup>151</sup> Antonova et Bogdanov, *op.cit.*, p.558

<sup>152</sup> Merridale, *op. cit.*, p. 102

<sup>153</sup> Gefer, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.79-80

<sup>154</sup> Prokofev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.54

Au sol, plusieurs parlent de la boue qui rend tout déplacement beaucoup plus ardu. En mai 1943, un tankiste explique l'enfer lié aux pluies abondantes: « Le temps est horrible: de la pluie, de la pluie, de la pluie sans fin. Donc, tu n'arrives presque jamais à faire quelque chose avec le tank ». <sup>155</sup> Aussi, l'humidité et le froid nuisaient largement à l'efficacité de l'équipement des soldats comme le raconte un marin:

La météo changeante affecte défavorablement nos fusils – ils rouillent. Le dégel est souvent accompagné de chutes de neige, tout le monde sue, les bottes de feutre se mouillent de bord en bord et on n'a pas toujours la possibilité de se sécher. Les tempêtes provoquent beaucoup de neige qui, plusieurs fois par jour, effacent nos positions de tire et les entrées des abris et sont accompagnées de froid atteignant jusqu'à moins trente degrés. <sup>156</sup>

En bref, l'enfer du soldat lié de la météo est très bien résumé par Igor' Vladimirovič Savkov dans une lettre à sa femme datée de décembre 1943:

Chère Šura, au sujet de ma vie, je t'ai déjà écrit. Cela, pour pouvoir le croire, quelqu'un doit l'avoir lui-même expérimenté et avoir vécu de cette façon. Quelqu'un qui a marché dans l'eau jusqu'à la taille, qui a piétiné dans la boue gluante jusqu'aux genoux, qui, pendant les heures de repos, a dormi sous les gouttes de pluie, qui a, au moment d'une minute de libre, sous les bourdonnements des canons d'artillerie, écrit une lettre loin de ses proches et personnes les plus chères, [...]. <sup>157</sup>

Ce dernier extrait, en plus de décrire les dures conditions de vie dues à la météo, aborde un autre aspect particulier du travail au front, c'est-à-dire l'exposition continue à la cannonade. Le bruit de la guerre ou encore l'exposition au feu est d'ailleurs un thème couvert par neuf différentes correspondances de notre corpus. En août 1941, le sous-lieutenant Vladimir Vasil'evič Fesenkov décrit l'environnement sonore qui l'entoure: « Même si nous sommes à environ soixante à quatre-vingt kilomètres du front. Les avions volent. On peut entendre des bombes exploser. On peut entendre une forte cannonade, vu que l'ennemi a décroché une attaque de grande envergure. » <sup>158</sup> Un autre militaire, Boris Aleksandrovič Lozinskij, parle en détails à sa femme du bruit ambiant, du « grondement de la cannonade, [...] du vromissements des moteurs, du crépitement des fusils automatiques et du brouhaha des

<sup>155</sup> GAUGM, KOCGM, *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.121

<sup>156</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p.45

<sup>157</sup> Minin et Šumejko, *op.cit.*, p. 263

<sup>158</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskvič* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p.31

mitrailleuses, des grondements et du bruit sourd des bombardements et des autres sons de la guerre. »<sup>159</sup> Certains mettent parfois l'accent sur le fait qu'ils sont maintenant habitués à ces bruits particuliers: « Les jours se ressemblent, la routine s'étire, calme (nous nous sommes habitués au rugissement des coups de feu au loin, à celui des avions aussi), ordinaire ». <sup>160</sup> D'autres mentionnent plutôt les moments où c'est plus tranquille, où il n'y a pas beaucoup de « feux d'artifice »<sup>161</sup>, où la « guerre peut se faire entendre, mais pas toujours ». <sup>162</sup>

Pour finir, très peu de soldats abordent plus en détails leur exposition directe au feu de l'ennemi. Seul le récit d'Aleksandr Vasil'evič Nazarenko, dans une lettre adressée à son père et datée d'octobre 1943, s'attarde précisément sur l'expérience traumatisante que fut son baptême de feu:

Je suis moi-même au front, en première ligne, depuis le deux septembre. J'ai eu mon premier combat ce jour-là. Le feu était fourni, je ne sais pas comment j'ai survécu. Il a brisé mon manteau avec des fragments, a atteint mes bottes, [...]. Tout à coup, j'ai entendu – une mine. Et la maudite siffle de plus en plus fort. J'ai attendu des secondes – elle a explosée, puis soufflée et s'est éteinte. Un sniper a vidé une commande de cartouches sur moi, mais rien n'a fonctionné.<sup>163</sup>

La présence d'une seule lettre décrivant l'exposition au feu nous apparaît évidemment comme une illustration claire de l'existence de tabous concernant concrètement le travail du soldat. Les sources étudiées ici nous ont aisément informés au sujet de la lourde charge de travail des soldats au front, de leurs nombreux déplacements, des dures conditions liées à la météo et de l'environnement sonore particulier à la ligne de combat. Toutefois, peu de choses ont été dites sur les tâches concrètes à accomplir et les conditions de travail sous le feu. Il est important de considérer également la tendance à l'autocensure des soldats qui ont été maintes fois avertis des dangers d'aborder spécifiquement dans leurs correspondances personnelles les opérations militaires dans le détail. Malgré cet aspect, il nous apparaît clair que les correspondances étudiées ici restent des sources inestimables pour compléter notre

---

<sup>159</sup> Prokof'ev, *op. cit.*, p.270

<sup>160</sup> Gefter, *op.cit.*, p.79

<sup>161</sup> Šindel', *op. cit.*, p.111-113

<sup>162</sup> Gefter *op. cit.*, p.130

<sup>163</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 85-86

connaissance des conditions de travail des militaires soviétique au front durant la Seconde Guerre mondiale.

Aussi, les conclusions que nous venons de faire au sujet du travail des soldats soviétiques au front nous obligent à admettre que les conditions de vie y étaient assez difficiles. D'un autre côté, il est encore une fois essentiel de souligner le ton relativement optimiste des auteurs de notre corpus à ce propos. Oui, ils concèdent qu'ils travaillent trop, qu'ils se déplacent beaucoup, que la météo complique la réalisation des opérations et que l'exposition au feu contribue également à les fatiguer. Par contre, nul ne semble admettre l'idée que la situation de travail au front était insoutenable comme l'argumente Bartov au sujet des soldats d'Hitler. Ainsi, les observations dégagées de notre analyse des conditions de travail d'Ivan soutient également une réduction de l'importance du facteur des caractéristiques physiques spécifiques au front de l'Est pour expliquer le processus de « barbarisation » des troupes soviétiques.

## 2.4 La logistique

Comme nous l'avons vu un peu plus tôt, la logistique de l'Armée rouge, pendant la Deuxième Guerre mondiale, était assez primitive, ce qui a eu un impact notable sur les conditions de logement, sur l'accès à l'équipement et à certains biens de consommation pour les militaires au front. Particulièrement au début du conflit, l'impréparation a eu des conséquences directes sur les conditions de logement de ces soldats. Dans notre corpus, douze auteurs décrivent à leurs proches comment ils vivent dans treize différentes lettres. Les écrits datés de l'automne 1941 sont très parlants. En septembre 1941, Mihail Vasil'evič Suhorukov écrit à sa femme et son fils qu'il vit dans les tranchées<sup>164</sup> alors que Mark Solomonovič Zorkij mentionne à une amie qu'il « habite » dans la forêt, dans un abri.<sup>165</sup> De son côté, Igor' Vladimirovič Savkov, nouvellement promu greffier, est logé dans une maison chauffée et plaint ses camarades de toujours dormir dans la forêt:

<sup>164</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.147, p.4

<sup>165</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.558



Le froid est arrivé depuis quelques jours déjà, les pluies se succèdent et la vie dans la forêt est devenue, vraisemblablement, tout-à-fait insupportable. Cependant, les gars dorment, probablement, comme avant, sur le sol, il n'est pas toujours possible d'obtenir du foin. J'ai eu en tout que trois-quatre jours de mauvais temps et ce fut très désagréable.<sup>166</sup>

Nous n'avons pas de sources abordant le thème du logement qui couvrent l'année 1942 mais dès janvier 1943, les propos de plusieurs auteurs semblent illustrer une nette amélioration des conditions de vie. Choyés par l'accueil de la population, certains auteurs écrivent, en 1943 et en 1944, qu'ils vivent dans une maison de locaux et se font traiter comme des fils.<sup>167</sup> Et finalement, en 1945, dans deux différentes lettres adressées à sa mère, Igor' Ivanovič Dem'ianenko explique comment il vit dans des maisons allemandes: « Je me sens bien, je suis en santé. Je dors dans trois couettes de plumes, des draps remarquables, et je suis tellement « riche » que je jette le tout linge quand il est sale et je m'habille avec des nouveaux et voilà! »<sup>168</sup>

Le problème de l'accès à l'équipement était tout à fait dramatique durant la première année de la guerre. Cet embarras était lié à la production, mais également, au transport.<sup>169</sup> Au sein de notre corpus, cinq lettres parlent uniquement de l'accès à l'équipement au front et, de ce nombre, trois différents tankistes laissent transparaître dans leurs écrits le problème flagrant de la disponibilité de tanks en état de marche. D'abord, Anatolio Antonovič Novikov, dans une lettre sans date adressée à son amie, raconte la désorganisation quant à la distribution des tanks. Il décrit comment ses supérieurs lui ont donné l'ordre de rendre le véhicule (ce qu'il a fait) pour ensuite lui faire des reproches et le questionner pour connaître la raison pour laquelle est revenu sans.<sup>170</sup> Cet extrait dénonce évidemment les problèmes de communication au sein de l'Armée rouge et illustre également le climat de suspicion et de

<sup>166</sup> Gefer, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.100

<sup>167</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.82, p.115-116; Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnou sovetskuiu zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p. 263 et Gefer, *op. cit.*, p.130

<sup>168</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.108, p.5

<sup>169</sup> Reese, « The Red Army and the Second World War, 1939-45 », In *The Soviet Experience: A History of the Soviet Army, 1917-1991*, Londres et New York, Routledge, 1999, p. 120

<sup>170</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.2, Dossier no.23, p. 15 et ob.

méfiance envers les soldats qui régnait au front. En janvier 1943, Petr Mihajlovič Noricyn raconte comment son équipe doit attendre que le tank qui leur est assigné soit réparé avant de repartir en campagne:

Depuis le 11 janvier, je me trouve à l'avant-front, nous chassons les Allemands. Nous sommes allés trois fois à l'attaque, tout l'équipage est resté vivant, le véhicule est endommagé, il est toujours en réparation. Une fois le tank réparé, nous performerons à nouveau.<sup>171</sup>

La situation d'Ivan Alekseevič Gusev, en avril 1943, est encore plus difficile, puisqu'il n'a tout simplement pas accès à un tank de l'Armée rouge et doit se contenter d'un tank ennemi dans un piètre état: « Le tank est défectueux, nous n'y connaissons rien (il est allemand, pris sur le champ de bataille). Et puis, il fait des caprices, nous avons parcouru vingt-cinq kilomètres en douze heures, souffrants toute la journée de la saleté, de la faim, de la colère »<sup>172</sup> Sans se limiter aux tankistes, la perte de temps liée à la réparation de l'équipement est également abordé par un marin qui raconte, dans une lettre adressée à sa famille étendue datant de février 1942, qu'il répare présentement son bateau afin de pouvoir repartir en campagne.<sup>173</sup>

À notre avis, le nombre peu élevé de correspondances abordant l'accès à l'équipement peut s'expliquer par le fait que l'Armée demandait aux soldats de taire les détails des opérations militaires et du matériel disponible dans un but de sécurité, afin d'éviter d'informer l'ennemi s'il advenait qu'il interceptait le courrier. Aussi, la mention du manque de munitions ou encore d'armes dans une lettre aurait pu être interprétée comme une critique et l'auteur, accusé de propagande antisocialiste. Nous étudierons plus en profondeur cet aspect de l'autocensure dans le dernier chapitre de ce mémoire qui porte sur l'idéologie du soldat moyen sur le front Est entre 1941 et 1945.

D'un point de vue plus personnel, l'accès à certains matériaux ou objets de la vie quotidienne n'était pas toujours chose aisée au front. Nombre de nos sources parlent, entre

<sup>171</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.119

<sup>172</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p.51

<sup>173</sup> Minin et Šumejko, *op.cit.*, p.257-258

autres, de la difficulté de se procurer du papier et des crayons.<sup>174</sup> Plusieurs auteurs demandent de recevoir des paquets contenant différents biens. En septembre 1941, Mihail Vasil'evič Suhorukov, dans une lettre adressée à sa femme et son fils, liste qu'il aimerait recevoir du tabac, de la nourriture, du papier, des crayons, des enveloppes, une aiguille et du fil dans un colis et précise qu'il va envoyer de l'argent, si cela est nécessaire, pour couvrir les frais.<sup>175</sup> Les différentes requêtes des soldats à leurs proches nous démontrent bien les limites dans l'accessibilité de certains biens au front. Merridale dresse d'ailleurs un portrait qui concorde avec les informations fournies par nos sources, en ce qui a trait aux possibilités d'achat au front pour les militaires:

« They also had access to a network of closed military stores, the ZVK. At a time when goods at any price were scarce on the open market, Red Army men could buy, if their local store were reasonably run, a range of luxuries that included matches and tobacco, tread, razors, toothbrushes and pens. Like everything else in the Soviet Union, however, experience varied from place to place. Sometimes the stores were badly managed or the store-keepers corrupt. Sometimes the stores themselves were little more than barns. And everyone complains about the shortage. There never was enough tobacco, and the butter seemed to vanish within hours. »<sup>176</sup>

À ce sujet, trois soldats dénoncent l'absence d'endroit pour acheter des biens dont Zaslavskij qui écrit à sa famille en octobre 1942: « Je vais bien. Je n'ai pas reçu de vous l'argent envoyé, et maintenant je n'en ai absolument pas besoin puisqu'il n'y a aucun endroit où je puisse acheter quoi que ce soit. »<sup>177</sup> Alors que Vladimir Ivanovič Šihev liste, dans une lettre de novembre 1941, ses achats, comme si cela était un événement des plus exceptionnels: « [...] et pour la première fois depuis un long moment j'ai dépensé de l'argent – j'ai acheté un bon rasoir avec un grand nombre de lames, du papier, des enveloppes, un moulin (du savon, nous en avons déjà parlé). »<sup>178</sup> Ainsi, les quelques auteurs qui parlent de la possibilité d'acheter certains biens de consommation au front montrent bien les limites du ravitaillement

<sup>174</sup> Gefer, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.52-53 et Prokof'ev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.61

<sup>175</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.147, p.7, 7ob, 8, 8ob.

<sup>176</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.54-55

<sup>177</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.1, Dossier no.81, p. 37

<sup>178</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.323

de l'Armée rouge durant le conflit. D'un point de vue plus large, l'étude des conditions de logement, de l'accès à l'équipement et à différents objets divers à travers les correspondances personnelles de soldats nous permet de mettre en relief les conséquences des faiblesses de la logistique de l'armée sur le bien-être physique des Soviétiques au front pendant la Grande Guerre patriotique.

Notre argumentation liée au processus de la « barbarisation » des troupes soviétiques sur le front de l'Est peut également s'appuyer sur certains éléments de notre analyse de la logistique de l'Armée rouge. Bien que le logement, l'équipement et le ravitaillement des troupes soviétiques aient connu des failles importantes durant le conflit, les conditions physiques difficiles que ces ratés entraînerent ne peuvent expliquer le processus de « barbarisation » des troupes soviétiques au cours du dernier conflit mondial. Selon les lettres du front des soldats de Staline, la description des problèmes de la logistique de l'armée ne semblent pas avoir troublé, outre mesure, ces hommes. Nous savons d'ailleurs que la situation liée à l'équipement, qui était dramatique en début de conflit, s'est assez rapidement améliorée dès la reprise en 1942 de la production militaire des usines déplacées. La meilleure illustration des limites du facteur des conditions physiques du front pour expliquer le phénomène de la « barbarisation » des soldats soviétiques reste toutefois le logement des troupes. Les extraits de lettres vus ici ont bien démontré qu'au début de la guerre, les combattants étaient plus souvent qu'autrement exposés aux intempéries car ils vivaient principalement dans des abris plutôt primitifs. Toutefois, dès le tournant de la guerre, les habitants des territoires libérés logeaient souvent et plutôt confortablement les défenseurs de l'URSS. Aussi, c'est au moment où plusieurs de ces hommes firent l'expérience du luxe des maisons allemandes qu'on a pu observer l'apogée de leurs comportements violents, ce qui nous pousse à mettre en relief l'importance d'autres facteurs pour expliquer ces dérapages soit la volonté de vengeance, l'endoctrinement idéologique des troupes, etc., aspects qui seront étudiés un peu plus loin dans ce mémoire.

Après avoir ainsi dressé le bilan des conditions physiques de la vie quotidienne d'Ivan, le soldat moyen soviétique, à travers les correspondances personnelles de militaires, il convient maintenant d'interroger nos sources au sujet de ses préoccupations journalières. Le

prochain chapitre abordera donc cette question et s'intéressera plutôt les conditions psychologiques dans lesquelles a évolué Ivan sur le front germano-soviétique durant le dernier conflit mondial.



## CHAPITRE III

### LES PRÉOCCUPATIONS QUOTIDIENNES D'IVAN AU FRONT

Le chapitre précédent a démontré comment les correspondances personnelles de militaires sont une source des plus révélatrices quant aux conditions physiques dans lesquelles a évolué Ivan, le soldat soviétique moyen. Aussi, notre analyse nous a permis de noter une variation de l'importance du facteur des conditions physiques spécifiques à ce front pour expliquer la « brutalisation » du soldat moyen de l'Armée rouge par rapport au cas allemand. Dans ce chapitre, nous nous pencherons plutôt sur les conditions psychologiques des combattants sur le front de l'Est à travers ces sources. Nous étudierons comment les écrits de ces militaires au sujet de leurs préoccupations de tous les jours nous offrent la possibilité de faire la lumière sur leur réalité quotidienne durant le dernier conflit mondial. Encore une fois, nous mettrons en parallèle les correspondances étudiées avec différents travaux d'historiens qui nous ont précédés dans le but de nuancer nos conclusions. Également, en poursuivant notre application du modèle de Bartov sur la « barbarisation » du front de l'Est, nous tenterons de voir quel fut le rôle des antécédents sociaux et éducationnels des militaires de l'Armée rouge dans ce processus.

La catégorie thématique se rapportant aux conditions psychologiques est également, comme celle des conditions physiques qui fut étudiée dans le second chapitre, omniprésente dans notre corpus, puisqu'elle est également abordée dans plus de la moitié des lettres. Afin de simplifier la compréhension de notre analyse, l'ensemble de cette catégorie thématique sera analysée en trois temps, chaque section correspondant un sous-thème lié aux conditions psychologiques des combattants au front. Le premier sous-thème, le moral des troupes, étudie l'évolution des opinions des soldats quant à la situation militaire, souvent régies par l'accès aux journaux et aux messages radiophoniques, les loisirs proposés aux combattants en repos ainsi que la camaraderie au front. Le second sous-thème s'attarde plutôt sur les

préoccupations liées au bien-être des proches à l'arrière et au front et sur l'intérêt porté pour les nouvelles de la maisonnée ainsi que sur l'importance du courrier au front. Finalement, l'état psychologique général d'Ivan constitue le troisième sous-thème et élabore, plus spécifiquement, le sujet des réflexions des soldats sur la peur, la mort et la vision de l'avenir, thèmes repris des cadres d'analyse servant de base aux travaux de Bourke, Ellis et de McPherson qui emploient des correspondances et des récits personnels du front.

### 3.1 Le moral au front

Selon Roger R. Reese, le moral au front a une importance tout particulière car il affecte directement la performance des troupes, autant pendant les affrontements que les pauses: « The great importance of morale is its effect on sustaining motivation – the feeling that keep a soldier from desertion, suicide, depression, or acts of indiscipline in the periods between combat ». <sup>179</sup> Dans cette section, nous verrons comment les correspondances de guerre sont généralement une source inestimable pour l'étude du moral des soldats au front, puisqu'elles offrent un bon accès au ressenti de leur expérience, doublées d'un caractère d'instantanéité des plus stimulants pour ce travail. Toutefois, dans le cas qui nous intéresse ici, le front germano-soviétique durant le dernier conflit mondial, de nombreux facteurs sont à considérer. Il est évident que le travail de la censure au front et même l'autocensure des auteurs (vu leur connaissance de l'existence de ce filtrage) influencent énormément les documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Aussi, l'efficacité de la propagande de guerre a eu un impact particulièrement important sur les écrits de ces soldats, étant donné qu'ils étaient isolés au front et que tout ce qu'ils lisaient dans les journaux et entendaient à la radio était préparé dans le but de maintenir un bon moral des troupes. Au sujet de la radio, l'historien James von Geldern explique d'ailleurs que la programmation radiophonique de guerre, tout comme celles des autres médias de l'époque, était profondément politisée et soumise à une

---

<sup>179</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 212

censure intrusive.<sup>180</sup> Quant à l'information adressée spécifiquement aux combattants au front par le moyen de ce média, il précise qu'elle était une priorité pour le Parti:

« By late 1941, programming for frontline troops was receiving special attention. At first "Dateline Western Front" was the only offering, but other programs soon joined it on the air. Every Monday an important political figure would deliver a morale-boosting speech, and for a half hour on Tuesday and Thursday, conversations about military themes were aired. »<sup>181</sup>

De ce fait, il n'est donc pas étonnant que la plupart des propos tenus par les soldats de notre corpus tendent vers un optimisme souvent très surprenant, quand on considère le contexte dans lequel ils ont été écrits, surtout durant les premières années de la guerre.

Dans notre corpus, plusieurs lettres abordent les opérations militaires en cours et certains adoptent un ton plutôt neutre, relatant uniquement les faits: « Durant les dix derniers jours, nous avons eu d'intenses combats, nous nous sommes déplacés souvent d'un endroit à l'autre – tu as, bien sûr, déjà lu au sujet du début de l'offensive (à laquelle je prends part) sur notre front Ouest. »<sup>182</sup> Toutefois, la plupart mettent l'accent sur les succès de leur section ou, d'un point de vue plus global, sur ceux de l'Armée rouge. Alors que l'état du front était tout simplement catastrophique en septembre 1941, Igor' Kirilovič Basin raconte: « Nous avons avancé un peu. Nous avons capturé deux fusils, détruit deux fusils, capturé deux canons, détruit un petit train, pris en captivité des Finnois-blancs. »<sup>183</sup> Le même mois, Mosej Abramovič Ginzburg vante à une amie l'avancée d'une trentaine de kilomètres de l'Armée rouge en seulement quelques mois<sup>184</sup> et, en novembre 1941, un autre ajoute: « Quelques camarades nous sont revenus du front et ont raconté qu'ils ont maintenant arrêté les Allemands sur le front de Moscou et que même sur certains fronts, ils les repoussent. »<sup>185</sup>

<sup>180</sup> James von Geldern, « Radio Moscow: The Voice from the Center », In *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, édité par Richard Stites, Bloomington, Indiana University Press, 1995, p.44

<sup>181</sup> *Ibid.*, p.50

<sup>182</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p. 325-326

<sup>183</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.37

<sup>184</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.79-80

<sup>185</sup> Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obšesvo i vlast'* [Société et pouvoir], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 958

Les auteurs de nos sources tenaient parfois des informations erronées des journaux, dont *Pravda* et *Izvestiâ*. Jeffrey Brooks résume ainsi: « All sides understated losses », en mettant bien sûr à l'avant-plan, un des meilleurs exemples de la guerre, c'est-à-dire la perte de la ville de Minsk: « When the first big city, Minsk, fell in late June, the Soviet Information Bureau – the official source and regulator of all military news for domestic and foreign consumption – reported victories. »<sup>186</sup> Aussi, selon les dires de ces militaires, durant les années 1942 et 1943, les succès de leur armée sont très importants. En janvier 1942, l'un estime: « D'ici le printemps, nous rejetterons les bâtards du Nord, et à l'ouest, nous les repoussons déjà »<sup>187</sup> et, en décembre de la même année, un autre écrit une amie:

Ce sont des temps mouvementés. Nous ne devons pas donner le temps à l'ennemi de récupérer et le conduire le plus loin possible. Cela, comme vous l'avez appris des journaux et des communications du Sovinformbûro à la radio, nous combattants, le faisons assez bien jusqu'à aujourd'hui.<sup>188</sup>

En janvier 1943, Nikolaj Vasil'evič Popov décrit la situation au front à sa soeur: « Nous nous battons maintenant pas trop mal. Les Allemands courent. Et les Roumains jettent leurs armes et se rendent (comme prisonniers). Plusieurs villes et villages ont déjà été libérés par nos sections ».<sup>189</sup> Alors qu'en octobre 1944, le colonel Mefodij Mihajlovič Mel'nikov parle des succès militaires en territoire allemand et de l'efficacité de l'aviation soviétique<sup>190</sup>, secondé par le général-major Ivan Vasil'evič Davydov, qui, quelques mois plus tard raconte à sa femme en janvier 1945:

En cinq jours, les luttes offensives ont avancé de 100 kilomètres. [...] Les routes sont jonchées de cadavres d'Allemands, de chevaux, de débris de divers (moyens de) transport. C'est le travail de notre aviation, elle domine complètement les airs. Les Allemands sont si abasourdis – ils courent en panique, les résistances s'isolent en groupes.<sup>191</sup>

<sup>186</sup> Jeffrey Brooks, *Thank You, Comrade Stalin! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 2000, p.161

<sup>187</sup> Ovsânkin, *op.cit.*, p.56

<sup>188</sup> Prokof'ev, *Pis'ma s fronta râzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Râzan' de la Grande Guerre patriotique], Râzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.130

<sup>189</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.115

<sup>190</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40874, Inventaire no.16, Dossier no.7, p. 16 et ob.-17 et ob.

<sup>191</sup> Egorov, *Živoe slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ânovsk, Simbirskââ kniga, 1995, p.119

Quand on se penche plus spécifiquement sur le moral des troupes, on peut noter que dans nos sources étudiées, près d'une dizaine d'auteurs soutiennent qu'au front, l'humeur est joyeuse, en désignant parfois les dispositions du groupe en entier ou en parlant uniquement de celle de l'auteur. Par exemple, en septembre 1941, l'un mentionne qu'ils ont peu de pertes et que le moral des troupes est joyeux<sup>192</sup> et, en juin 1942, Nikolaj Petrovič Sharonov décrit l'ambiance au front, parle de sa bande en précisant que le moral est bon et que c'est quand même calme, à sept-huit kilomètres du front.<sup>193</sup> Finalement, en septembre 1944, Aleksandr Dimitrevič Krajnov écrit à sa femme et à son fils au sujet de son humeur: « Je suis assis dans la tranchée. Présentement, c'est plus tranquille. Je t'écris une lettre. D'une humeur joyeuse. Nous allons de l'avant et bientôt nous conduirons l'ennemi détesté hors de la Baltique et nous le détruisons jusque dans sa propre tanière ». <sup>194</sup> La bonne humeur des troupes était parfois allouable au travail des commissaires politiques au front, comme l'explique dans ses mémoires, Gabriel Temkin, un soldat juif polonais qui a combattu dans les rangs de l'Armée rouge:

« Yet some of them were quite capable of bringing about a desired improvement in mood and behavior, in raising the morale of the troops. I myself witnessed polit-propaganda officers who were not only able speakers but also had the gift of giving their speeches a spiritual meaning, infusing in their listeners a sense of honor, duty, and courage before major battles. » <sup>195</sup>

Dans leurs écrits personnels, plusieurs auteurs se prononcent au sujet du dénouement des événements. Dans des lettres datant principalement des trois premières années de la guerre, une dizaine d'auteurs démontrent qu'ils croient en une victoire des leurs. Dès l'été 1941, Ivan Semenovič Polbin explique à sa femme et à ses enfants comment, selon l'histoire russe, une victoire est à prédire: « Tu comprends bien, la guerre c'est la guerre. Elle n'est pas sans victimes. Et l'ennemi est furieux, il prend les mesures pour gagner, mais cela ne peut pas

---

<sup>192</sup> Ovsânkin, *op. cit.*, p.37

<sup>193</sup> Beršadskij, *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique], Moscou, Kniga-Ltd, 1995, p.95-96

<sup>194</sup> Krajnov, *Ožidanie: Pis'ma na front i s fronta* [L'attente: Lettres au front et du front], Moscou, Biblioteka meždunarodnogo žurnala « Forum », 2011, p.64

<sup>195</sup> Gabriel Temkin, *My Just War: The Memoir of a Jewish Red Army Soldier in World War II*, Novato (Calif.), Presidio Press, 1998, p.132



être. À ce sujet, l'histoire du combat héroïque du peuple russe parle de lui-même »<sup>196</sup>, secondé par le commissaire politique Vasilij Geogrievič Klûchkov qui précise: « Hitler connaîtra le même sort que Napoléon Bonaparte a subi en 1812... ».<sup>197</sup> Dans le même ordre d'idée, en août 1942, Mihail Timofeevič Belâvskij rappelle les succès passés et prédit la victoire à venir:

Nous nous souvenons de la défaite des Allemands à Moscou, de décembre et de janvier – les mois de notre triomphe, des héros de Sévastopol et de Leningrad, des milliers d'héros, vivants et morts, du courage de l'Armée rouge, libérant notre Mère-Patrie, et c'est pourquoi nous croyons, nous croyons au changement, à notre victoire, à notre rencontre après la guerre.<sup>198</sup>

D'ailleurs, les propos de ces combattants reprennent clairement le discours de Staline du 6 novembre 1941, où il rappela certains événements historiques de la Russie: « La guerre que vous faites est une guerre de libération, une guerre juste. Une guerre où peuvent vous inspirer les figures héroïques de nos grands ancêtres, Alexandre Nevsky, Dimitri Donskoi, Minine et Pojarsky. Alexandre Souvorov, Mikhaïl Koutouzov! »<sup>199</sup>

Certains auteurs, sans parler directement de la victoire définitive de la guerre, s'attardent plutôt sur la prédiction de certains gains militaires, de victoires de batailles et d'affrontements divers. Par exemple, en novembre 1942, un écrit :

Aujourd'hui je veux t'informer que notre section, c'est-à-dire, mes camarades de combat, ce qui signifie, moi avec eux, allons à nouveau au combat avec l'ennemi bestial, mais cette fois-ci, l'ennemi ne saura pas contenir l'impact de notre Armée rouge. Nous avons beaucoup de forces et assez de persévérance et de courage pour causer à l'ennemi un impact tel qu'il n'a jamais connu.<sup>200</sup>

Alors qu'en mai 1943, le lieutenant tankiste Boris Nikolaevič Dimitrievskij prédit à sa mère de nouvelles victoires pour l'Armée rouge: « Très bientôt, nous repartirons d'ici. Bientôt la radio et les journaux vous informeront au sujet de nouvelles batailles victorieuses. Nous

<sup>196</sup> Egorov, *op. cit.*, p.104

<sup>197</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p.8

<sup>198</sup> E. O. Âgodkina, *Dnevnik i pis'ma Iriny Mihajlovny i Mihaila Timofeeviča Belâvskih (1941-1945)* [Journaux et lettres d'Irina Mihajlovna et de Mihail Timofeevič Belâvskij (1941-1945)], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2010, p.31-32

<sup>199</sup> Werth, *La patrie en danger, 1941-1942*, v. 1 de *La Russie en guerre*, Paris, Tallandier, 2010, p.329-330

<sup>200</sup> Stanislav Gribanov, *Ždi menâ: pis'ma s fronta* [Attends-moi!: lettres du front], Moscou, Geiâ itêrum, 2001, p.96

n'abandonnerons pas, bien sûr. »<sup>201</sup> Alors que neuf différents auteurs se prononcent sur la fin de la guerre dans les lettres à leurs proches. De ce nombre, huit s'entendent pour dire que la victoire est proche, suggérant une fin du conflit dans les mois qui suivent. Dans une lettre datée du 12 août 1941, un vante à ses parents les activités et progrès de l'Armée rouge et argumente l'idée que bientôt l'ennemi sera détruit.<sup>202</sup> Le 31 décembre 1942, dans une carte de souhait pour la nouvelle année adressée à une amie, Viktor Konstantinovič Mitin prédit: « En 1943, tout notre pays, notre front et notre arrière-front rencontreront des succès et nos combattants des avancées et ce sera l'exil des bâtards allemands de notre terre soviétique ». <sup>203</sup> Alors qu'en 1944, un auteur souligne que « maintenant les Fritzs savent eux-mêmes que c'est bientôt la fin ». <sup>204</sup> Le seul auteur de notre corpus à commenter à propos de la possible longévité du conflit est le commissaire politique Mark Solomonovič Zorkij. Sur un ton qui se veut malgré tout motivateur, il écrit en septembre 1941: « Hier, on a célébré les trois mois de la guerre. Nous combattons encore longtemps, tant que nous n'aurons pas anéanti la vermine puante ». <sup>205</sup>

D'un autre côté, quelques autres auteurs abordent le sujet de la situation militaire au front et du moral des troupes d'un point de vue plus négatif. Ils soulignent les difficultés rencontrées sur le front et la baisse de moral des troupes qu'elles entraînent. Par exemple, discutant à mots voilés de la situation au front, l'opérateur radio Pavel Mihajlovič Ievlev explique à ses parents en novembre 1941: « Maintenant, ils nous donnent 300 grammes de pain par jour, en raison de la dure situation au front ». <sup>206</sup> Secondant Ievlev, Mihail Timofeevič Belâyskij écrit en août 1942: « Je sais comment tout est dur pour vous, particulièrement présentement, lorsque les rapports du front ne sont pas

<sup>201</sup> GAUGM, KOCGM, *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.131

<sup>202</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.52-53

<sup>203</sup> Prokofev, *op. cit.*, p.130

<sup>204</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 117

<sup>205</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.558

<sup>206</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuu sovetskuiu zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p.110

encourageants, [...] ».<sup>207</sup> Aussi, un mois plus tard, Vasilij Grigor'evič Derevlev, commandant d'un bataillon de parachutistes, explique l'importance de l'état de la situation actuelle dans la décision de son transfert dans une lettre adressée à ses parents et à ses soeurs: « Malgré le fait que je sautais, je suis maintenant dans une autre section, en raison de la situation critique au front, situation critique dont vous êtes au courant, si vous lisez les journaux ».<sup>208</sup>

Malgré cela, il est évident que l'accès aux journaux et aux messages radiophoniques était souvent un important moyen de motiver les troupes soviétiques au front entre 1941 et 1945. Au sein de notre corpus, quelques auteurs expriment d'ailleurs souvent dans leurs lettres leur bonheur, lorsqu'ils avaient la possibilité de s'informer de la situation militaire et de celle de l'arrière par le biais de ces médias. Les opportunités de lire ou d'entendre les nouvelles n'étaient pas toujours nombreuses au front comme le commente Reese: « However, propaganda materials were often scarce, and even the delivery of *Krasnaia zvezda*, *Pravda*, and *Izvestiia* – essential sources of news – was irregular ».<sup>209</sup> Ainsi, une seule occasion de s'informer était souvent considérée comme digne de mention dans les correspondances personnelles. Par exemple, le 26 septembre 1941, Petr Maksimovič Ambrosenok écrit dans une lettre à sa femme: « J'ai écouté la radio et lu, en soirée, les journaux du 24 septembre ».<sup>210</sup> La joie du soldat d'infanterie Valentin Ivanovič Aleksašin est fortement perceptible dans sa lettre à sa femme et à son fils lorsqu'il décrit, en février 1942, qu'il a pu écouter la radio de Moscou:

J'écoute la radio moscovite! Tu peux t'imaginer ce que cela signifie pour moi, ne pas voir pendant quatre mois aucun journal et ne pas entendre de propos en direct?! Je ne sais pas comment Moscou se porte, mais la radio moscovite vit comme avant, avec les mêmes lecteurs de nouvelles, les mêmes artistes et presque les mêmes chansons. Je sais que durant ces quatre mois, Moscou a survécu et elle et ses habitants ont souffert beaucoup plus que moi. Mais maintenant, écoutant la voix d'un locuteur natif de Moscou, j'aimerais faire des blagues, et peut-être pour la première fois, je souris dans mon cœur.<sup>211</sup>

<sup>207</sup> Āgodkina, *op. cit.*, p.31-32

<sup>208</sup> Ovsānkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.91

<sup>209</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 194-195

<sup>210</sup> Kiselev, *op. cit.*, p. 26

<sup>211</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.2, p.17

Toutefois, le bon moral des troupes sur le front germano-soviétique était principalement entretenu par le courrier, comme nous le verrons dans la prochaine section, ainsi que par les divertissements organisés par les brigades spécialisées. Richard Stites, dans *Frontline Entertainment*, définit d'ailleurs le rôle des brigades qui arrangeaient des concerts et d'autres distractions au front durant la Grande Guerre patriotique: « The frontline concert brigade (kontsertnaia frontovaia brigada) was a particular kind of performance vehicle that fit perfectly into the wartime design for reaching the troops with art that was entertaining, uplifting, morale-building, and of course politically correct ».<sup>212</sup> Plus en détails, il explore la variété des programmes offerts par ces brigades au front: « What kind of cultural offerings did the brigades bring with them? Music, readings, poems, dance, one-act plays, scenes, lectures, circus acts, comedy routines ».<sup>213</sup> Plusieurs lettres de notre corpus parlent également des autres passe-temps qui furent adoptés au front, dont la lecture, les concerts, le cinéma, etc. Ūrij Valentinovič Maslenikov écrit à un ami, en mars 1942, ce qu'il fait pour passer le temps: « Je consacre mes temps libres à la lecture (effectuée en allemand) et aux lettres (j'envoie et j'attends – jusqu'à date sans résultat) ».<sup>214</sup> Alors qu'en mai de la même année, Ivan Il'ič Dūžev consacre une partie d'une lettre à sa femme pour lui parler de ses loisirs, du cinéma et des concerts qu'ils ont au front.<sup>215</sup> En janvier 1943, le sous-lieutenant Anatolij Andreevič Esenin mentionne dans une lettre à ses parents que « parfois, on présente un film, les samedis et les dimanches, il y a des danses ».<sup>216</sup> Plusieurs auteurs décrivent dans leurs lettres comment ils passent leurs temps libres, mais très peu parlent spécifiquement de la possibilité de réelles vacances, à l'exception de Ekaterina Ivanovna Anan'ina, qui explique à ses proches les délais dans son projet de venir les visiter à la maison: « S'ils me donnent mes

---

<sup>212</sup> Richard Stites, « Frontline Entertainment », In *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, Bloomington, Indiana University Press, 1995, p. 126

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 129

<sup>214</sup> Geft'er, *op. cit.*, p. 145

<sup>215</sup> I. Dūžev et Ū. Dūžev, *Pis'ma s Karel'skogo fronta 1941-1942* [Lettres du front de Carélie, 1941-1942], Petrozavodsk, « Karel'skij naučnyj centr RAN », 2005, p. 70-72

<sup>216</sup> Prokof'ev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p. 55



vacances, je viendrai en mai ou en juin. Nous planifions y aller à deux avec une femme d'Arhangel'sk, mais ils ont reporté nos vacances à toutes les deux ».<sup>217</sup>

Et, comme Ekaterina Ivanovna Anan'ina, plusieurs auteurs parlent également des gens qu'ils côtoient au front. Ils décrivent leurs collègues, élaborent au sujet des échanges qu'ils ont, de l'importance de leurs camarades d'armes dans leur quotidien, etc. Selon les témoignages recueillis par Merridale, la camaraderie sur le front de l'Est avait atteint un tout autre niveau que l'amitié dans la vie civile:

« Red Army friendships might not last long, but they certainly were fierce. [...] 'It's enough for a person to be with you for two to seven days', soldiers would explain, 'and you will know his qualities, all his feelings, the things it takes a year to know in civvy street'. It is a testimony to the power of soldiers' loyalties that many petitioned time to time again, even after each discharge from hospital, to be allowed to get back to their mates. »<sup>218</sup>

Tenant parfois des propos similaires, parfois un ton plus informatif, les auteurs de notre corpus abordent également le thème de la camaraderie. Par exemple, en août 1941, un sous-lieutenant décrit son groupe:

Notre corps de volontaires est disparate au plus haut point. Il y a les plus vieux qui ont 55 ans, les plus jeunes qui ont 18 ans. La majorité est dans la trentaine ou la quarantaine. Il y a des participants de la guerre mondiale et de la guerre civile. Il y a des gens qui n'ont jamais tenu de fusil dans leurs mains.<sup>219</sup>

Dans un extrait d'une lettre à sa femme, datée de septembre 1941, le commissaire politique Ivan Il'ič Dûžev précise à sa femme qu'il doit recevoir des lettres optimistes et élabore sur le fait que lui et ses amis partagent le contenu de leurs correspondances:

Je suis content qu'elles [tes lettres] soient optimistes. Jusqu'à maintenant, tu as écrit des lettres difficiles. Tu sais, ici, nous avec les combattants, nous discutons au sujet des lettres. Ils m'ont rapporté et lu plusieurs lettres. Souvent, nous parlons au sujet de nos familles, nos enfants. Aussi, je leur raconte. Je suis un commissaire, c'est inadmissible de recevoir des lettres ayant un caractère pessimiste.<sup>220</sup>

<sup>217</sup> Ovsânkin, *op. cit.*, p.184

<sup>218</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.173-174

<sup>219</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 31

<sup>220</sup> Dûžev et Dûžev, *op. cit.*, p.30



Alors que le commandant tankiste Ivan Alekseevič Gusev parle de la relation qui lie les camarades d'armes au front:

Nous avons beaucoup de bons jeunes hommes et les difficultés, la privation, le combat, le travail en collaboration les ont réunis en un seul groupe. Ici, il y a des personnes de différentes nationalités: des Russes, des Mordves, des Juifs, des Géorgiens, des Azéris, des Ukrainiens, etc. Et là, au moment où j'écris ces lignes, près de moi est assis mon ami qui écrit à sa mère. Il est Juif (de nationalité), étudiant de second cycle et a le titre de lieutenant. [...] Il est un commandant ordinaire, modeste, simple et il ne sait pas lui-même qu'il a déjà fait beaucoup de merveilles.<sup>221</sup>

L'importance des camarades d'armes est d'ailleurs démontrée comme un facteur important de motivation au combat dans les lettres de notre corpus étudié. En juin 1942, Zinaïda Mihajlovna Grigor'eva expose d'ailleurs son souhait de « se montrer sous mon meilleur jour »<sup>222</sup> devant les membres de sa section. Alors qu'en avril 1944, l'éclaireur Boris Granatov culpabilise par rapport à ses camarades d'armes, parce qu'il occupe parfois un poste plus à l'arrière:

J'ai travaillé au quartier général et demain je combattrai à nouveau – ce travail ne me convient pas. [...] et je me sens honteux par rapport aux gars, qui versent leur sang et donnent leur vie dans les combats pour la Patrie. C'est encore mieux d'être blessé ou mort que de travailler sans dignité à l'arrière, à une « place profitable ».<sup>223</sup>

Et, la perte d'un bon camarade au front était évidemment une épreuve des plus éprouvantes pour le moral du soldat au front. À ce sujet, Anatolij Nikolaevič Obuhov résume bien ce sentiment de perte: « Mon meilleur ami n'est plus, il est mort [...]. Et mes camarades actuels sont pour moi, tous du pareil au même ».<sup>224</sup>

La camaraderie au front est un thème particulièrement intéressant à étudier dans le cas présent puisque, comme nous l'avons vu dans le bilan historiographique de ce mémoire, plusieurs historiens ont discuté de la possibilité même de celle-ci au sein de l'Armée rouge. Le large débat entamé par Bartov au sujet de l'impossibilité de l'existence des groupes

<sup>221</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 51

<sup>222</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuju sovetskuiu zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliia, 1990, p.66-67

<sup>223</sup> Šindel', *op.cit.*, p. 68

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 112

primaires sur le front germano-soviétique, dûe aux lourdes pertes humaines durant presque la totalité de la période, stimule énormément cet aspect de notre analyse. Il est d'ailleurs secondé par Merridale qui, comparant le fonctionnement des groupes primaires dans différentes armées, conclut:

« But the Red Army does not readily fit the mould. To be sure, battalions would train together behind the lines whenever they were joined by new reserves; or that, at least, was the plan. But when the rates of loss were high, when the average front-line tour of duty for an infantryman, before he was removed by death or serious disability, was three weeks, the small groups seldom lasted long. »<sup>225</sup>

Orlando Figes argumente, de son côté, le rôle crucial de la présence des camarades d'armes comme facteur de motivation au sein de l'Armée rouge, soulignant qu'elle a eu un impact clair sur le déroulement des événements:

« Comradeship was also crucial to military cohesion and effectiveness. Soldiers tend to give their best in battle if they feel some sort of loyalty to a small group of trusted comrades, or 'buddies', according to military theorists. In 1941-2, the rates of loss in the Red Army were so high that small groups seldom lasted long: the average period of front-line service for infantrymen was no more than a few weeks, before they were removed by death or injury. But in 1942-3, military units began to stabilize, and the comradeship that men found within them became a decisive factor in motivating them to fight. »<sup>226</sup>

Notre recherche nous porte à croire que la camaraderie au front a bel et bien existé sur le front de l'Est, mais ne permet toutefois pas de conclure que la présence de groupes primaires a pu servir d'appui à l'organisation de l'Armée rouge de la même manière qu'au sein d'autres armées, dont le meilleur exemple est l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale et d'autres conflits qui se sont déroulés postérieurement.

Notre étude du moral au front, analysant de l'évolution des opinions influencée par l'accès aux journaux, à la radio, aux loisirs proposés aux combattants en repos et par la camaraderie, nous a également permis de sonder un autre aspect de la théorie de Bartov: l'importance du rôle des antécédents sociaux et éducationnels comme facteur expliquant le processus de la « barbarisation » sur le front Est. Ici, une nuance s'impose. Alors que Bartov

---

<sup>225</sup> Merridale, *op. cit.*, p.14

<sup>226</sup> Orlando Figes, *The Whisperers: Private Life in Stalin's Russia*, Londres, Allen Lane, 2007, p. 420-421

se concentre sur l'examen de l'origine sociale et éducationnelle des jeunes officiers qui furent rapidement promus par le nouveau régime nazi, nous avons entrepris de ratisser plus large, en entamant une réflexion sur les antécédents sociaux et éducationnels du soldat ordinaire. À notre avis, cela est plus pertinent dans le contexte de notre recherche, d'abord, parce que le régime socialiste avait déjà une plus longue histoire culturelle en URSS qui s'était établie davantage du point de vue des masses par rapport aux quelques années du nazisme en Allemagne qui avaient surtout influencé les jeunes gradés de la Wehrmacht. Aussi, cet objectif est, évidemment, beaucoup plus réaliste en fonction des sources en notre possession, puisque dans plus de 48% des biographies des militaires de notre corpus, le grade de l'auteur n'est pas indiqué. Il aurait donc été très arbitraire d'avancer des conclusions au sujet de ce groupe restreint que sont les gradés au sein de notre corpus.

Les extraits de lettres abordant le moral au front qui ont été présentés un peu plus tôt dans cette section nous permettent de dégager une tendance claire à l'optimisme et, encore plus, au calque de la propagande. Il est facile d'observer que nos auteurs présentaient les faits à leur meilleur jour dans leurs correspondances personnelles et reprenaient les informations, parfois fausses, des journaux et des bulletins de nouvelles radiophoniques. Ils soulignaient le bon moral de leurs camarades d'armes, les succès de leurs unités et presque tous exprimaient leur confiance en une victoire prochaine de l'Armée rouge, même au moment où cela était clairement improbable. Bien sûr, la censure a certainement joué un rôle dans l'adoption de ce discours, tout comme la volonté d'écrire de « bonnes nouvelles » à leurs proches pour les rassurer. D'un autre côté, l'ensemble pousse à croire à la sincérité des auteurs pour une grande part de ces propos. Il est important de rappeler que les Soviétiques avaient été soumis à une propagande constante depuis la Révolution, exposition qui avait entraîné une forte politisation de la vie quotidienne en URSS avant même le début du conflit. Cette situation est d'ailleurs très bien résumée par l'historien Jeffrey Brooks:

« In their rendering of the Soviet experience from 1917 to 1953, the early Bolsheviks and their successors sacralized the state and its leader, diminished the stature of citizens as free agents, and nurtured an international identity that eventually resided in a vision of Soviet exceptionalism and beneficence. The official public culture included art, music, literature, film, drama, public lectures, radio, and much more, but its most commanding voices were the Party newspaper, *Pravda*, compared by Communists of the 1920s to the



medieval Bible in influence and authority, the government paper *Izvestiia*, the army paper *Red Star*, and central national dailies for workers peasants, and young people. »<sup>227</sup>

À notre avis, cette politisation de la vie journalière des Soviétiques pour la période d'avant-guerre joua un rôle-clé dans le processus de « brutalisation » de ces hommes, puisqu'elle eut pour effet de les rendre encore plus perméables à la propagande de guerre. Bien sûr, certains mettaient, évidemment, en doute le contenu des médias au front comme le soutient Reese:

« [...] communist propaganda conflicted with the reality that many citizens experienced, [...], many Soviets, particularly those of the prerevolution generation, had a healthy skepticism about what they read. Soldiers at the front openly scoffed at the inaccurate reports of supposed Soviet successes and German weaknesses and took a jaundiced view of whatever GlavPUR had to say. »<sup>228</sup>

Par contre, le résultat était le même. Ceux qui croyaient dur comme fer à la propagande répondirent plus tard à l'appel à la haine des fascistes de Staline<sup>229</sup>, alors que ceux qui commençaient à douter du contenu des médias au front étaient évidemment choqués par le contraste entre le discours et leur réalité de tous les jours comme l'exprime si bien le dissident soviétique Lev Kopelev, témoignage rapporté par Merridale dans *Night of Stone*:

« 'Each new day', he wrote, brought the young troops 'fresh evidence that the war they read about in the papers and heard about on their radios and in their political meeting was not the war they saw and experienced for themselves' It was, he considered, an unwritten license for atrocity. »<sup>230</sup>

Nous croyons donc que le passé soviétique des soldats de Staline a largement contribué à leur « brutalisation », en préparant le terrain pour une meilleure assimilation du message de la propagande diffusée par le Kremlin pendant la guerre.

<sup>227</sup> Brooks, *Thank You, Comrade Stalin!*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 2000, p.xiii-xiv

<sup>228</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 193

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 178

<sup>230</sup> Merridale, *Night of Stone: Death and Memory in Russia*, Londres, Granta, 2000, p. 280

### 3.2 Les inquiétudes liées aux proches à l'arrière

Il est clair que la Deuxième Guerre mondiale a profondément marqué l'ensemble de la population soviétique vues les rudes conditions de vie que ces années de guerre ont imposées, autant aux combattants qu'aux civils. Une grande partie de la population soviétique fut touchée par l'invasion du territoire par les Allemands et l'étendue des conséquences de cette guerre sur les conditions de vie à l'arrière était relativement connue des soldats, comme le montre cet extrait d'une lettre d'un tankiste datant de décembre 1941: « Je ne vous questionne pas au sujet des conditions de vie – j'ai lu le journal de l'avant « Pravda » du 18 décembre ».<sup>231</sup> Les soldats avaient donc tendance à être très soucieux quant à la situation de leurs proches restés à l'arrière. Il n'est pas étonnant de noter que les préoccupations des soldats au sujet de la survie des membres de leur famille et amis sont omniprésentes dans notre corpus étudié. Plus précisément, trente-neuf lettres non-publiées sur cinquante et quatre-vingt-cinq lettres publiées sur un total de 125 abordent ce thème.

Dans leurs lettres, plusieurs auteurs tentent d'abord de localiser leurs proches qui sont souvent éparpillés sur le large territoire, résultat des importants mouvements de population obligés par l'état de guerre. Selon Mark Edele, le début et la fin de la guerre forcèrent des millions de Soviétiques à migrer de part et d'autres du pays:

« During and after the war, new tides occurred – people fleeing the Nazi invasion; workers and employees evacuated together with their factories behind the Urals or without them somewhere to safety, often returning the other direction once the tide of war had turned; prisoners of war and slave labourers of the Germans (the so-called *Ostarbeiter*) repatriated with or without their consent and subjected to an often lengthy screening process in hastily constructed 'filtration camps'; demobilized soldiers returning either on their own or in organized echelons after the victory in 1945. »<sup>232</sup>

Plusieurs exemples de notre corpus exposent l'importance de la localisation de leurs proches pour les soldats au front. En janvier 1942, le lieutenant Nikolaj Nikolaevič Popov questionne sa mère: « Petite maman, écris comment est la vie à Arhangel'k, ce que tu sais au

<sup>231</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.4, Dossier no.6, p.5

<sup>232</sup> Edele, *Stalinist Society, 1928-1953*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p.60-61



sujet des gars, où sont Andrej, Alěška, Val'ka ».<sup>233</sup> De son côté, Zajtuna Rakhmatullova Al'baeva, en juillet 42, écrit à sa mère et à sa soeur: « Je ne sais toujours ce qui se passe avec vous, où est mon cher papa et comment vous vivez, dans quelles conditions vous vous trouvez. Je ne sais pas, comme mon coeur souffre pour vous, si seulement je pouvais recevoir une seule lettre et l'adresse de papa ».<sup>234</sup> Certains, en plus de chercher à localiser leurs proches, enquêtent également auprès de leurs connaissances afin de recenser qui est toujours vivant et qui est décédé, comme le montre l'extrait de cette lettre de Viktor Pavlovič Kulakov à un ami datant de décembre 1942:

Bien, comment va Raisa? Elle est vivante? Bien, il me semble que vous n'êtes pas chez les vivants. Et comment est petite maman, Lena, Polâ, babanâ, bien, Vanâ est parti pour l'armée. Comment va la santé de ta mère, de Sonia, de Babanâ. Écris où se trouve nos pères – les deux sont vivants ou non?<sup>235</sup>

Fëdor Ivanovič Alěšin questionne également sa femme et ses fils à ce sujet: « Mes chères enfants, dès que vous recevez une lettre, écrivez-moi une réponse et écrivez-moi, qui, parmi les voisins, est à la maison et qui ne l'est pas. Et qui a été tué... »<sup>236</sup>

Souvent, les auteurs laissent clairement transparaître leur profonde inquiétude. Par exemple, en octobre 1941, un précise dans une lettre à sa mère, sa femme et son fils que leur bien-être est son principal souci: « C'est cela qui m'inquiète le plus. Maintenant, je ne peux pas, même une seule minute, cesser de penser à vous, mes chers ».<sup>237</sup> Alors que Văčeslav Stanislavovič Ėjsymont, en 1942, raconte: « Je ris, je fais des blagues, je me sens frais et vif, puis il suffit que je me souvienne: où sont Žen'ka, Lelâ, Anâ, Tatus'?, et un tel blues m'assaille, me rappelle simplement la fragilité de l'existence humaine, tous les ennuis passés et ceux à venir ».<sup>238</sup> Dans un même ordre d'idée, Ivan Alekseevič Gusev écrit en avril 1943: « Mais, je m'inquiète de l'incertitude, car je ne sais rien à propos de mon père, de ma mère,

<sup>233</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.56

<sup>234</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.20

<sup>235</sup> *Ibid.*, p.105

<sup>236</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p.36

<sup>237</sup> Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obšesvo i vlast'* [Société et pouvoir], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 953

<sup>238</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.247-248

de mes frères et soeurs. Je suis très préoccupé, toutes les pensées se bousculent dans ma tête, ne me laissant aucun répit ».<sup>239</sup>

Comme nous l'avons étudié dans le second chapitre, les réflexions des soldats sur leur propre alimentation les conduisaient inévitablement à comparer leurs rations actuelles à celles qu'ils recevaient comme civil avant la guerre. Et, se rappelant l'état de la situation au pays, ils s'inquiétaient sans répit des conditions d'alimentation de leurs proches restés à l'arrière où la vie n'était pas plus rose<sup>240</sup>. D'ailleurs, les conditions d'alimentation des proches est sans aucun doute le sujet le plus abordé dans les correspondances de notre corpus. Une liste d'exemples, presque sans fin, illustre la constante inquiétude des militaires au front à ce propos: « Je suis bien content de tes conditions matérielles actuelles, c'est si bien que ça marche au sujet des denrées. Cette question m'inquiète plus que tout ».<sup>241</sup> Certains questionnent plus globalement la situation de leurs proches, abordant également des sujets comme les vêtements d'hiver disponibles pour les enfants et l'avancement de leurs études, l'organisation de la ferme, les moyens d'améliorer leurs conditions de logement et de chauffage, etc. Le meilleur exemple reste cet extrait d'une lettre de Tadeuš Aleksandrovič Kopinskij datant de septembre 1941, dans laquelle l'auteur bombarde sa femme et son fils de questions et les conseille au sujet de l'état de la maisonnée:

As-tu reçu la lettre adressée au frère de mon collègue et as-tu été chez lui? Il aide à propos de la chambre et du chauffage au bois! Où sont Nikolaj et Nalâ? Avec maman? Comment vont les études d'Alâ et de Ženâ? Est-ce qu'il est satisfait du collègue technique? Comment tu t'arranges avec les vêtements d'hiver? Peut-être, tu écris à notre commandant, afin qu'il t'envoie n'importe quoi des vêtements chauds que nous avons.<sup>242</sup>

En mai 1943, Vasilij Mihajlovič Šarapov écrit dans une de ses lettres: « Écrivez au sujet de tout et de n'importe quoi, comment vous vivez, comment ça se passe avec les produits

<sup>239</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p.51

<sup>240</sup> Collingham, « The Soviet Union – Fighting on Empty », In *The Taste of War: World War Two and the Battle for Food*, Londres, Allen Lane, 2011, p. 317

<sup>241</sup> Důžev et Důžev, *Pis'ma s Karel'skogo fronta* [Lettres du front de Carélie], Petrozavodsk, « Karel'skij nauchnyj centr RAN », 2005, p.30

<sup>242</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.83, Inventaire no.1, Dossier no.7, p.12

d'alimentation, pouvez-vous obtenir quelque chose au marché, comment étudient les enfants, comment va votre santé? »<sup>243</sup>

Plusieurs font preuve de compassion face aux difficultés rencontrées par leurs proches à l'arrière. Un éclaircur dit à sa mère, en décembre 1943, qu'il comprend qu'elle n'est pas chanceuse avec le déménagement et qu'elle doit s'organiser pour manger et survivre.<sup>244</sup> Et, en plus d'exprimer leurs sentiments de compassion, nombre de militaires posent des actes concrets pour assister à distance leurs familles dans le besoin. Plusieurs auteurs mentionnent qu'ils envoient de l'argent et s'assurent, par le biais de leurs lettres, que l'argent est reçu. Par exemple, le lieutenant Sergej Stepanovič Lavrov écrit à sa femme et à ses enfants en novembre 1943:

Comment vous vivez là-bas et comment se porte votre santé? Lena, je t'ai envoyé 2000 roubles en argent. Quand vous le recevez, s'il vous plaît, envoie-moi une réponse. Lena, écris des nouvelles. Est-ce que vous avez comme bêtes? Vous disposez entièrement d'une vache? Décris-moi comment va la santé de maman et où est mon beau-frère (gendre) Kostâ, mon frère Vanâ et mon beau-frère Miša.<sup>245</sup>

Finalement, d'autres précisent les instructions pour encaisser les attestations monétaires<sup>246</sup> ou expliquent comment l'argent envoyé doit être distribué entre plusieurs membres de la famille, désormais isolés les uns des autres:

Comment est votre vie? Je n'ai pas reçu de lettres de Zina depuis très longtemps, je ne sais pas ce qu'il se passe avec elle. De Musâ, je reçois et je lui envoie régulièrement de l'argent, de sorte que si vous recevez mes attestations monétaires, vous pouvez ne pas en envoyer à Musâ. C'est totalement suffisant pour elle, mon argent et les bourses d'étude.<sup>247</sup>

Malgré tous ces recours, certains auteurs avouent les limites de leur pouvoir et leur sentiment d'impuissance lié à leur incapacité à soutenir leur famille dans le besoin, comme le montre cet extrait: « Je mentionne à nouveau mon sentiment d'impuissance qui me cause

<sup>243</sup> Atuevoj et Karueva, *op. cit.*, p. 143

<sup>244</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 62-63

<sup>245</sup> Prokof'ev, *Pis'ma s fronta râzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Râzan' de la Grande Guerre patriotique], Râzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p. 113

<sup>246</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no. 83, Inventaire no. 1, Dossier no. 7, p. 6

<sup>247</sup> Ovsânkin, *op. cit.*, p. 184

beaucoup de moments d'amertume, mais changer quoi que ce soit – ce n'est pas en mon pouvoir. J'envoie de l'argent, je ne peux rien faire de plus ».<sup>248</sup> Critiquant à demi-mot les autorités locales, les propos de l'aviateur Fëdor Mikhaïlovič Smol'nikov vont également dans le même sens lorsqu'il écrit à sa soeur au sujet de sa famille:

De la maison, j'ai reçu des nouvelles, ils vivent difficilement et il y a des informations qui disent que c'est même très difficile, les trois dernières années, les autorités locales n'ont pas aidé ma famille. Pester n'est pas permis par ma dignité et c'est inutile. Je suis désolé, tellement désolé que mon coeur me fait mal.<sup>249</sup>

D'un point de vue plus personnel, plusieurs militaires au front étaient préoccupés quant aux effets de leur longue absence sur leurs relations interpersonnelles. D'abord, plusieurs allusions à la possibilité que leurs enfants puissent les oublier sont observables dans les correspondances. Par exemple, un soldat écrit à sa fille: « J'ai reçu ta carte postale, ma jolie fille. Je suis très content que tu n'oublies pas ton père ».<sup>250</sup> Aussi, une lettre datant de février 1942, le soldat Valentin Ivanovič Alekasašin explique à son fils pourquoi il reprend contact avec lui après six mois de silence et le conseille: « Alors, évite d'oublier ce que tu as appris à l'école, lis beaucoup de bons livres et grandis et deviens une personne bonne et intelligente ».<sup>251</sup> Les pères étaient donc inquiets au sujet de l'éducation de leur progéniture et avaient tendance à fournir des instructions à ce propos aux membres de leur famille: « J'ai reçu votre lettre et j'étais vraiment heureux, maintenant je sais que Ūročka est prêt pour l'école, et pour ma part, seulement je lui ordonnerai – à l'école, il faut très bien se comporter, respecter la discipline et bien étudier ».<sup>252</sup>

Quelques époux ou financés au front tenaient également des propos qui expriment la crainte d'être oublié ou de voir leur amour s'atténuer par l'éloignement. Par exemple, Igor' Vladimirovič Savkov écrit à sa femme en septembre 1941: « Si je deviens soudainement un

<sup>248</sup> Āgodkina, *Dnevnik i pis'ma I. M. i M. T. Belâvskih* [Journaux et lettres d'I. M. et de M. T. Belâvskij], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2010, p.60

<sup>249</sup> Smol'nikov, *Voûem!* [Nous combattons!], Moscou, Klassika plus, 2000, p.293-294

<sup>250</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40874, Inventaire no.16, Dossier no.7, p. 16

<sup>251</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.1, p.1

<sup>252</sup> Voronin, *Pišu ā vam, ŗnvuřim nyne...* [Je vous écris, présentement vivant...], řadrinsk, řadrinskij Dom Pečati, 2011, p.158

étranger pour toi, ce sera pour moi la plus grande des tragédies ».<sup>253</sup> Datant d'août 1941, la lettre de Boris Pavlovič Baânov exprime bien sa joie et son excitation d'avoir enfin des nouvelles de sa femme: « Je suis si excité que je ne sais pas encore quoi écrire – tu soulèves mille questions. Mais, je pense que le destin me sourit encore un peu puisque je sais où tu es »<sup>254</sup>, alors que Vladimir Alekseevič Lepehin, dans une lettre à sa femme datée de mars 1944, lui rappelle avec romance leurs derniers moments ensemble avant son départ.<sup>255</sup> Il est à noter que plusieurs recueils de lettres que nous avons consultés, dont le meilleur exemple est le livre *Ždi menâ!: pis'ma s fronta* [Attends-moi!: lettres du front] de Stanislav Griбанov, se consacrent presque entièrement aux lettres romantiques que les soldats au front écrivaient à l'élue de leur coeur. Toutefois, ce travail ne ciblant pas spécifiquement ce type d'écrit, nous avons sélectionné uniquement quelques lettres qui abordent ce thème lors de la constitution de notre corpus.

Intrinsèquement lié aux préoccupations des soldats au sujet de leurs proches à l'arrière, le thème du courrier au front est également central dans les correspondances de notre corpus. Plus précisément, 51,7% des lettres étudiées ici abordent ce thème, dans une proportion de 64% pour les lettres en provenance d'archives et 54,4% pour les lettres publiées. Plusieurs auteurs, à travers leurs écrits, illustrent d'ailleurs bien l'importance accordée au courrier par les militaires au front: « Recevoir une lettre au front est très agréable, si vrai que quand la poste arrive, tous attendent... et celui qui reçoit est satisfait et celui qui ne reçoit pas est désolé. »<sup>256</sup> En juillet 1942, le capitaine Anatolij Matveevič Kuznetsov explique à ses proches comment une lettre de l'arrière peut le rendre plus productif: « Et, quand je reçois vos lettres, lettres de mes si bons et gentils fils et de maman Eli, j'ai encore plus de colère contre les fascistes et je fais encore mieux mon travail de combattant. »<sup>257</sup> Quant au sous-lieutenant Vitalij Mihajlovič Arhipov, il soutient, en août 1944, qu'une correspondance assidue peut même le protéger de la mort:

<sup>253</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.100

<sup>254</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.27, p.5

<sup>255</sup> Griбанov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itërum, 2001, p.145

<sup>256</sup> *Ibid.*, p.30

<sup>257</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskû zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p. 129



Je ne peux pas vous exprimer quelle a été la joie dans mon coeur, quand ils m'ont présenté cette enveloppe. Ces lignes m'ont donné tant de force et de courage que je suis maintenant prêt à déplacer des montagnes. Une lettre au front, c'est le moyen plus utile, qui non seulement m'encourage, mais me sauve de la mort.<sup>258</sup>

Certains auteurs décrivent plutôt la déception liée à l'absence de lettres leur étant adressées, comme Vladimir Maximovič Shetn: « De vous et de Sonički, jusque-là aucune lettre, retardée, peut-être, par la poste. Écrivez plus souvent, c'est difficile ici sans lettre ».<sup>259</sup> Dans notre corpus, un peu plus d'une dizaine d'auteurs mentionnent à leurs proches qu'ils ne reçoivent pas de lettres.<sup>260</sup> Quelques correspondances, dont plusieurs datant de 1944, illustrent clairement l'inquiétude de leurs auteurs quant à l'absence de lettres de leurs proches comme le montre cet extrait d'une lettre d'Aleksej Pavlovič Kislenko à sa femme: « Je suis très inquiet, quel est le problème?! Après tout ce temps, pas une seule lettre. Qu'est-ce qui ne va pas? Comment va ta santé? Comment vis-tu? Quelle est ta relation avec ceux qui pourrait t'aider? »<sup>261</sup> Des auteurs se questionnent visiblement lorsqu'ils ne reçoivent pas de lettres, tentant d'expliquer la situation. En 1942, un tankiste se demande, s'il n'a pas dit quelque chose qui lui aurait mis ses proches à dos: « J'ai reçu de vous, plutôt de Mutâ, des nouvelles et j'en suis très content. Pourquoi les autres ne m'écrivent plus, peut-être je les ai offensés avec quelque chose ».<sup>262</sup> De son côté, Viktor Fedorovič Skornâkov, en avril 1943, croit plutôt qu'il n'a pas reçu de lettre de sa mère et de sa soeur depuis un moment à cause du fait qu'il a changé d'adresse.<sup>263</sup>

Le changement d'adresse ou la possibilité d'accéder à la poste sont d'ailleurs indiqués dans quelques autres lettres de notre corpus.<sup>264</sup> Aussi, l'état de la poste est également un sujet abordé assez fréquemment. Beaucoup d'auteurs s'enquièrent de savoir si leurs correspondants reçoivent les messages envoyés et commentent aussi la vitesse à laquelle les

<sup>258</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 148

<sup>259</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.4, Dossier no.6, p.24

<sup>260</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.51-52

<sup>261</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.76, Inventaire no.1, Dossier no.41, p.14

<sup>262</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.4, Dossier no.6, p.10

<sup>263</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.142, p.4

<sup>264</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.147, p.1 et Atuevoj et Karueva, *op. cit.*, p.20

lettres ou colis leur parviennent.<sup>265</sup> Un bon exemple est la lettre de Vladimir Vladimirovič Skorcov, datée de juin 1943, dans laquelle il explique: « Je ne reçois rien de toi et de Miluša, oui, et mes camarades non plus n'ont aucune nouvelle de la maison, de cela, j'en conclus que vous ne m'oubliez pas ici, c'est la poste qui joue des tours. »<sup>266</sup> Quelques auteurs racontent avoir reçu plusieurs lettres en même temps, arrivées en paquets, dont le commandant tankiste Aleksandr Arkad'evič Golovin qui raconte, en juin 1943, qu'il a reçu, au même moment, quatre lettres de sa mère<sup>267</sup> et Igor' Ivanovič Dem'ianenko, qui écrit également à sa mère en mars 1945: « J'ai reçu tes lettres il y a quelques jours dans un unique tas: celle du 9, du 20, du 24 janvier, du 4, du 9 et du 19 février! Confondu, je ne sais pas quoi répondre! »<sup>268</sup> Aussi, dans le but d'organiser les lettres à la réception, en tenant compte de la censure, des retards et pertes dans la poste, plusieurs militaires listaient les lettres envoyées<sup>269</sup> alors que d'autres demandaient à leurs proches de numéroter les correspondances, toujours pour faciliter le suivi des écrits postés.<sup>270</sup>

Au sein de notre corpus, plus d'une quinzaine de lettres débutent comme suit: l'auteur mentionne d'abord qu'il a reçu une lettre puis, il remercie le destinataire pour cette attention. Sur la base de reproche du correspondant ou non, cinq différents auteurs s'excusent de ne pas écrire assez souvent, prétextant souvent le manque de temps et la fatigue. Quelques auteurs promettent également à leurs correspondants que, plus tard, ils vont écrire de manière plus assidue. Aussi, un grand nombre d'auteurs demandent tout simplement à leurs proches de leur écrire plus souvent. En avril 1943, le lieutenant Anatolij Antonovič Novikov consacre presque une lettre entière à expliquer la joie que lui procurent les lettres de son amie, en lui précisant que maintenant, elle est sa seule correspondante: « Et c'est pourquoi je te demande,

<sup>265</sup> GAUGM, KOCGM, *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste], Moscou, Izdatel'stvo Patriot, 2008, p.130-131; Gefter, *op.cit.*, p.52-53; CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.72, p.1; Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.247-248 et Atuevoj et Karueva, *op. cit.*, p.82-83.

<sup>266</sup> Gefter, *op.cit.*, p.166

<sup>267</sup> Šindel', *op.cit.*, p. 93-94

<sup>268</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.108, p.4

<sup>269</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.27, p.5, 5ob, 6, 6ob; Voronin, *op. cit.*, p.88-89 et Šindel', *op. cit.*, p. 15.

<sup>270</sup> Šindel', *op. cit.*, p.45 et CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.72, p.4, 4ob.

ma chère, écris-moi des lettres, pas une seule, mais chaque mois, ne fais pas attendre ta réponse. Moi, je ne pourrai pas m'arrêter. Chaque minute libre, je te la consacrerai ».<sup>271</sup> Viktor Fedorovič Skornâkov, dans une lettre de juillet 1943, menace, quant à lui, de ne plus écrire (ni à sa mère ni à sa soeur) si elles continuent de rester silencieuses.<sup>272</sup>

L'importance accordée au courrier au front dans notre corpus n'est pas, à notre avis, vraiment surprenante. Ces lettres représentaient souvent la seule possibilité d'échange avec les proches, de se renseigner sur leur sort, tout en constituant un loisir en soi, permettant aux militaires de s'évader du dur quotidien au front. Et lorsque le courrier leur faisait fausse route, la radio prenait le relais:

« Strong ties between front and rear were maintained by the daily series "Letters from the Front" and "Letters from the Rear", the most avidly followed of all Radio Moscow programs, Millions of families were torn apart by the war, personal letters often didn't reach their destination, and families had no information on the whereabouts of missing soldiers. Their last remaining hope was that a message would come over the airwaves. »<sup>273</sup>

L'inquiétude d'Ivan à propos de la survie de ses proches à l'arrière en fait un cas à part. Durant la Seconde Guerre mondiale, parmi les hommes appelés aux armes, la plupart connurent le passage d'un bon standard de vie à l'enfer des tranchées et ne s'inquiétaient donc pas outre-mesure des conditions de vie de leurs proches restés derrière. Alors que les Soviétiques avaient des antécédents psychologiques complètement différents:

« The people whom the Germans overran in June 1941 had just survived a decade of Stalinism, famine and mass arrest. A generation earlier, their parents had seen revolution, civil war, the pain of families divided and neighbourhoods in flames. There had been daily shootings, hangings, torture, hunger, fear. Ten years later, collectivisation, dekulakisation and the famine had once again made life a desperate business, survival often a matter of grim competition. [...] the people had a special view, a lesson drawn from their daily experience, of what it took to avoid death. They were not brutes, the children of some damaged, less than human breed. They were realists in their own world. At the time of emergency, Stalin's people learned, there were no boundaries except survival. »<sup>274</sup>

<sup>271</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.2, Dossier no.23, p. 12ob.

<sup>272</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.142, p.6 et 6ob.

<sup>273</sup> James von Geldern, « Radio Moscow: The Voice from the Center », In *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, édité par Richard Stites, Bloomington, Indiana University Press, 1995, p.51

<sup>274</sup> Merridale, *Night of Stone: Death and Memory in Russia*, Londres, Granta, 2000, p. 285

Selon nos observations, ce passé exceptionnel du soldat soviétique ordinaire teinta d'ailleurs ses propos dans les correspondances personnelles qu'il écrivait au front. L'inquiétude d'Ivan au sujet de la survie de ses proches, les moyens qu'il proposait pour remédier à distance aux problèmes qui surgissaient dans sa maisonnée, les valeurs qu'il désirait inculquer à ses enfants lors de son absence, etc. nous permettent de mieux saisir l'état d'esprit général de ces combattants, mais illustrent également comment leur mode de pensée fut influencé par la politisation de la vie quotidienne durant la période d'avant-guerre. Le meilleur exemple est la lettre de Nikolaj A. Novikov adressée à son petit frère de huit ans. En lui conseillant de bien se préparer à sa future vie, il lui demande de ne pas faire de « sabotage », ni de fréquenter des rebelles, ennemis du régime, tout en lui expliquant que c'est parce que les temps sont durs qu'il y a du sabotage et du vol présentement.<sup>275</sup> Le discours officiel qui fut récurrent durant les années d'avant-guerre, appliqué à la sphère personnelle, démontre évidemment bien comment celui-ci influença l'univers mental de Novikov. Nous verrons un peu plus loin, dans le chapitre quatre, d'autres exemples de l'intégration du vocabulaire officiel dans le langage de tous les jours. En conclusion, nous convenons que l'étude des antécédents sociaux et éducationnels du soldat ordinaire de l'Armée rouge à travers ses correspondances personnelles montre bien le rôle qu'ils ont joué dans l'évolution de son univers mental. Ils nous apparaissent donc comme un facteur déterminant de sa perméabilité à la propagande de guerre qui a largement favorisé sa « brutalisation » sur le front de l'Est entre 1941 et 1945.

### 3.3 L'état psychologique général du soldat moyen

Les dures conditions de vie des soldats sur le front de l'Est étaient, comme nous l'avons vu, plutôt éprouvantes pour le moral des troupes au front. Et, du point de vue psychologique, les événements du quotidien au front amenaient le soldat moyen à vivre une panoplie d'émotions déterminant l'état de sa santé mentale d'une manière plus large. À ce sujet, l'historienne Catherine Merridale écrit:

---

<sup>275</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p.18



« It is hard to conceive of individuality against a background of industrialized slaughter or even to imagine sensitivity where so much would have been obliterated by smoke, stench and deafening noise. [...] And yet these soldiers, like any others, had dreams and aspirations of their own, ambitions that ranged from promotion or Communist Party membership to a bit of leave, some new boots or a German wristwatch. They continued to write their letters home, to notice changes in the weather, landscapes, the health and breed of local pigs. They made friends, too, and exchanged stories from back home, rolled cigarettes, stole vodka, learned new skills. The front was not merely a theatre of living death. »<sup>276</sup>

Il est vrai que, quotidiennement, Ivan frôlait la mort, se retrouvait dans des situations stressantes, s'inquiétait pour ses proches à l'arrière, évoluait dans des conditions physiques difficiles qui demandaient une adaptation constante. Dans ce contexte, il nous apparaît évidemment logique de se pencher sur les différentes émotions qu'il est possible de retrouver dans les textes étudiés afin de dresser les grandes lignes du portrait psychologique général du soldat moyen durant cette période. Ce cadre nous permettra de mieux déterminer l'impact des antécédents sociaux et éducationnels d'Ivan, vu comme un facteur expliquant sa « brutalisation » lors de sa confrontation avec la réalité psychologique de la guerre à l'Est.

Il est clair qu'en analysant ce thème à travers des correspondances personnelles, nous sommes rapidement confrontés à un problème de taille: l'autocensure. Il est évident que ces militaires éprouvaient parfois de la difficulté à bien exprimer leurs émotions, filtraient délibérément leurs propos, en fonction du destinataire, poursuivant toujours le but de rassurer leurs proches à l'arrière. Toutefois, l'écriture pouvait également servir d'échappatoire pour confier leurs états d'âme de tous les jours et les correspondances nous permettent donc, dans certains cas, d'en apprendre davantage au sujet du quotidien du soldat soviétique sur le front Est durant la Seconde Guerre mondiale. Au sein de notre corpus, un seul auteur avoue clairement la difficulté qu'il éprouve à parler de lui et de sa vie au front. En septembre 1941, il dit dans une lettre à une amie qu'il réalise maintenant à quel point c'était dur pour une de leur connaissance d'écrire au sujet de sa vie lorsque cette personne était soldat maintenant qu'il expérimente ce mode de vie à son tour.<sup>277</sup> En novembre 1941, Nikolaj Petrovič Majorov explique plutôt à une amie son état d'esprit torturé alors qu'il doit vaquer à ses occupations

<sup>276</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.13

<sup>277</sup> Gefter, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.79



quotidiennes: « [...] tu marches-marches, penses-penses et rapidement tu arrives à quelque part puis – tout recommence à nouveau. Je fume. Je pense. J'engueule tout le monde. [Je m'engueule] moi-même. Parfois, je ne veux pas discuter avec qui ce soit ».<sup>278</sup>

Quelques auteurs parlent de l'incertitude qu'ils vivent, mais toujours en pesant leurs mots. Qu'ils parlent de l'inconnu ou encore du bon vouloir du destin, ils abordent ce thème en voulant toujours cacher leur angloisse et rassurer leur destinataire. Par exemple, un écrit à sa femme et ses enfants: « Je suis toujours moi-même vivant et en santé! Et, je n'ai aucune pensée que quelque chose puisse m'arriver »<sup>279</sup> alors qu'un autre souligne que malgré le fait qu'il voyage beaucoup et qu'il n'a aucune idée où il sera demain, il ne s'en porte pas plus mal: « Mais, je ne suis pas particulièrement de mauvaise humeur: advienne que pourra ».<sup>280</sup>

Deux différents auteurs parlent de leur ennui au front. Par exemple, en janvier 1943, lieutenant aviateur Anatolij Andreevič Ecenin écrit à ses parents: « C'est vrai que quand nous ne volons pas, le temps passe lentement, c'est un peu ennuyant, tu ne sais pas quoi faire et quand t'es en vol, tu voudrais que le jour se prolonge. »<sup>281</sup> Pour l'ensemble du corpus, un seul auteur confie que c'est très difficile pour lui d'être loin de ses proches: « [...] je ne pensais pas que je vivrais aussi durement la séparation et serais dans cet état – je ne peux pas marcher rapidement et courir me fait vite suffoquer, mais ici il est interdit de prêter attention à cela, tel est le front. »<sup>282</sup> Aussi, quelques correspondances laissent transparaître l'impatience des militaires d'aller au front, ou encore d'y retourner lors une convalescence. En août 1941, Nikolaj Vasil'evič Sudnycyn parle pour l'ensemble de son groupe: « Nous attendons tous avec impatience la rencontre avec les bandes de barbares nazis. Je vais briser le front de cette racaille nazie à l'aide de mes fusils. »<sup>283</sup> Puis, également en août 1941, le sous-lieutenant

<sup>278</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.208

<sup>279</sup> Egorov, *Živoe slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ánovsk, Simbirská kniga, 1995, p.104

<sup>280</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.117, p.1

<sup>281</sup> Prokof'ev, *Pis'ma s fronta rāzancev-účastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.54-55

<sup>282</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.147, p. 7ob-8

<sup>283</sup> Gefter, *op. cit.*, p.181

Viktor Vacil'evič Talalihin écrit à son frère: « J'attends impatiemment le moment où je vais retourner au sein de ma section afin de battre à nouveau l'odieuse vermine fasciste »<sup>284</sup> et ses propos sont repris de manière quasi-identique par un autre soldat en octobre 1941: « Maintenant, j'attends le moment où ils m'enverront de nouveau au combat pour remporter la victoire sur l'ennemi. »<sup>285</sup> Durant l'année 1942, Ūrij Valentinovič Maslenikov écrit à son ami qu'il nourrit l'espoir que sa convalescence ne sera pas trop longue et qu'il pourra retourner vite à sa carrière de combattant<sup>286</sup> et le commissaire politique Petr Ivanovič Komlev mentionne dans une lettre datée du 27 juillet 1942: « Présentement, notre régiment est en congé. De toute évidence, après cela, il y aura des combats intenses que nous attendons avec impatience. »<sup>287</sup>

La peur est un thème traité par quelques militaires dans leurs correspondances personnelles. Dans son ouvrage se consacrant entièrement à l'étude de cette émotion, Joanna Bourke élabore:

« It is a truism, but of all the emotions in combat, fear was the most dominant. The combatant may strive for enjoyment in war, but if this was achieved it was due only to the remarkable resilience of the human imagination. Whatever a soldier's rank, fear was his persistent adversary. Its effects upon the body were particularly evident in wartime. During the Second World War a series of interviews of men in two combat infantry divisions found that only 7 per cent claimed that they never felt afraid. In contrast, three-quarters of the men complained of trembling hands, 85 per cent were troubled by sweating palms, and 89 per cent tossed sleeplessly in their beds at night. »<sup>288</sup>

Au sein de notre corpus, étonnamment, les auteurs mentionnent plutôt qu'ils ne ressentent pas de peur et mettent l'accent sur pourquoi ils combattent. Voulant démontrer son sens du devoir, Zinaida Mihajlovna Grigor'eva écrit en juin 1942: « Bientôt, je vais probablement encore rencontrer l'ennemi, mais je n'ai pas peur. Je ne peux pas me tenir à l'écart d'une telle

<sup>284</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 15

<sup>285</sup> Beršadskij, *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique], Moscou, Kniga-Ltd, 1995, p. 97

<sup>286</sup> Gefter, *op. cit.*, p. 144-145

<sup>287</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuju sovetskiju zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p. 123

<sup>288</sup> Bourke, « Combat », In *Fear: A Cultural Study*, Londres, Virago, 2005, p. 199

affaire. »<sup>289</sup> À ce sujet, en août 1942, Ivan Il'ič Dûžev ajoute: « Je vais au combat sans peur, défiant la mort, au nom de ma Patrie. »<sup>290</sup> Par contre, la lettre de Valentina Fedorovna Orlova, datée de janvier 1943, fait exception. Elle y informe sa soeur qu'elle s'est blessée à la main droite et que ça l'inquiète. Elle met toutefois l'emphase sur le fait qu'elle se considère chanceuse d'être encore en vie. Dans sa lettre, elle raconte l'incident qui a entraîné sa blessure, parle en détails du traumatisme de son périple et conclut: « Je n'oublierai jamais la torture subie, le sentiment de haine des Allemands et la peur. »<sup>291</sup> Finalement, dans une lettre datée de février 1944, le sniper Alekcej Nikolaevič Šalin écrit à sa femme et à son fils: « Je n'ai pas peur des combats, tout comme de ma propre mort, de laquelle je me moque. »<sup>292</sup> Ce militaire qui ne craignait rien est toutefois mort au combat en août 1944. Les témoignages de vétérans recueillis par Roger R. Reese adoptaient un ton bien différent de celui de Šalin: « Although wartime and postwar Soviet propaganda was fond of the terms *fearless* and *valiant* when describing Soviet soldiers in combat, few men denied being afraid. »<sup>293</sup>

Dans son ouvrage *Vaincre à tout prix*, Elena Joly explique d'ailleurs comment les différents vétérans qu'elle a interviewés percevaient l'idée de leur propre mort au combat: « [Ils partageaient] quelques convictions profondes : à l'époque de la guerre, ils étaient tous animés d'un patriotisme incontestable et désintéressé, tous étaient prêts à donner leur vie sans discuter. »<sup>294</sup> Et, tout comme dans les témoignages de Joly, la mort est également un thème-clé des correspondances personnelles des militaires soviétiques que nous avons étudiées. Par contre, empruntant un ton un peu moins fanatique, nombre d'auteurs y laissent transparaître leur angoisse face à la possibilité de mourir. Dès leur premier vrai contact avec les combats, plusieurs réalisent qu'à chaque instant, ils risquent de perdre la vie et le mentionne dans leurs lettres. Dans une lettre datée de novembre 1943, le lieutenant Sergej Stepanovič Lavrov écrit à sa femme et à ses enfants: « Lena, je ne sais pas si je vais pouvoir vous revoir ou non? C'est

---

<sup>289</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p.66

<sup>290</sup> *Ibid.*, p.86

<sup>291</sup> Egorov, *op. cit.*, p.88

<sup>292</sup> Gribanov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itèrum, 2001, p.140

<sup>293</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 156

<sup>294</sup> Joly, *Vaincre à tout prix*, Paris, Le Cherche midi, 2005, p.12

difficile de savoir. Les balles et les projectiles, ils ne comprennent pas, ils n'épargnent pas. Pareils pour tous, tant pour les commandants que pour les combattants. »<sup>295</sup> Quant à Viktor Ivanovič Terent'ev, il argumente, dans une lettre à son épouse, que quelqu'un qui ne l'a pas expérimenté lui-même ne peut pas comprendre ce que c'est de vivre de cette façon, d'être celui « qui, à chaque minute, s'attend à ce que le destin l'entraîne vers la lumière. »<sup>296</sup> En d'autres mots, Vladimir Mihajlovič Popov résume ce sentiment d'avoir la Grande Faucheuse à ses trousses: « Avant d'occuper la ville, cela nous a pris sept jours de durs combats contre les envahisseurs fascistes. [...] Sept jours où la mort planait autour de moi. »<sup>297</sup> Ce qui rappelle également cet extrait d'une lettre de Vladimir Alekseevič Lepehin datant de mars 1944:

La vie déroule normalement, comme peut se dérouler la vie d'un combattant au front – « À quatre pas de la mort », comme dit la chanson. Mais, pas le temps de déprimer. En face, il y a l'Allemand, et nous sommes en colère contre lui. Nous allons à sa poursuite et nous ne lui donnons pas de répit.<sup>298</sup>

Aussi, avant chaque bataille, un autre auteur semble d'ailleurs se questionner quant à ses chances de survie comme le montre cet extrait d'une lettre datant de juin 1943 : « Ce soir, nous partons à l'offensive pour la dixième fois. Est-ce que je vais rester vivant ou non? »<sup>299</sup> Selon Reese, plusieurs distractions des soldats permettaient de relayer leurs préoccupations au sujet de la crainte de leur propre mort à un second degré: « Fatigue, lack of sleep, hunger, cold, homesickness, relations with comrades and superiors, and worries about home and family – and the personal efforts to address these concerns – distracted soldiers from the immediacy of death at the front a fear associated with it. »<sup>300</sup>

Dans leurs lettres, plusieurs tentent, avant tout, de rassurer leurs proches, cependant leur angloïsse transparait de leurs propos: « Maman, je vous informe que je suis arrivé au campement à vingt km du front, qu'ils nous ont séparé en divisions et qu'on dit que bientôt

<sup>295</sup> Prokof'ev, *op. cit.*, p. 114

<sup>296</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 263

<sup>297</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 117

<sup>298</sup> Gribanov, *op. cit.*, p. 145

<sup>299</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p. 39

<sup>300</sup> Reese, *op. cit.*, p. 157



nous nous déplacerons vers l'avant, mais ce n'est rien, nous n'en mourrons pas. »<sup>301</sup> En janvier 1944, le sous-lieutenant Èval'd Vasil'evič Il'enkov écrit à une amie:

Il peut maintenant arriver quelque chose, de manière à ce que je ne revienne pas. Malgré tout, c'est la guerre. Ce sera pour toi cent fois plus dur. Non, je dis déjà des absurdités. Je reviendrai, par tous les diables, je reviendrai! C'est ce que je veux, je le sais. Ça ne peut pas être autrement.<sup>302</sup>

Un autre demande à son frère: « Pourquoi crois-tu que je ne peux rester vivant? Il faut être capable de vaincre l'ennemi avec de faibles pertes. »<sup>303</sup> De plus, plusieurs soldats écrivent à leurs proches leurs dernières volontés et renforcent l'idée que s'ils doivent mourir au combat, ils le feront avec honneur, pour la cause: « Maman, ne vous inquiétez pas pour moi. Je suis vivant, en santé, je me sens bien. Et, si je dois mourir au combat, je mourrai ». <sup>304</sup> Un commissaire politique, en septembre 1941, indique que s'il meure, il veut que ses enfants sachent qu'il est mort en patriote<sup>305</sup> et un autre soldat demande à son fils, en 1942, de veiller, s'il meure, à ce que ni lui ni ses enfants ne deviennent des esclaves des monstres allemands.<sup>306</sup> En mai 1942, Ivan Il'ič Dûžev écrit à sa femme au sujet de l'éducation de son fils: « Et si je meure, faites qu'il soit mieux que moi, faites que comme moi, il aime sa Patrie et son peuple. Oui, de cela, je ne doute point. »<sup>307</sup> Alors qu'en novembre 1942, Nikolaj Petrovič Lugovskoj explique à sa femme :

Si dans cette cruelle bataille, je dois donner ma vie, sache à l'avance – elle va coûter cher à l'ennemi, je vais me battre jusqu'à mon dernier souffle, me souvenant de vous. Et, si je vais mourir, c'est pour votre future et heureuse vie, mais je sens et je suis sûr du fait que moi et mes camarades battons durement l'ennemi et vivons, et l'ennemi, lui, est destiné à mourir sous nos coups.<sup>308</sup>

<sup>301</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.142, p.12

<sup>302</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.2, Dossier no.10, p. 32

<sup>303</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 227

<sup>304</sup> Egorov, *Živo slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'janovsk, Simbirskaa kniga, 1995, p.90

<sup>305</sup> Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obšesvo i vlast'* [Société et pouvoir], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 966-968

<sup>306</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.1, p. 1ob.

<sup>307</sup> Dûžev et Dûžev, *Pis'ma s Karel'skogo fronta* [Lettres du front de Carélie], Petrozavodsk, « Karel'skij naučnyj centr RAN », 2005, p.71

<sup>308</sup> Gribanov, *op. cit.*, p.96



Cet auteur a survécu à cette fameuse bataille mais pas à la guerre, ayant perdu la vie au combat au cours de l'année 1944.

Au moins cinq différents auteurs formulent clairement leur désir de vivre, de survivre à la guerre, soulignant que seulement la réalisation de ce souhait serait déjà un important gain, étant conscients que, chaque jour, ils frôlent la mort. Par exemple, en décembre 1941, le sapeur Georgij Maksimovič Voronin exprime ses inquiétudes face à l'avenir de sa femme et son fils: « Peu importe où je suis, sur le terrain ou encore en congé, je pense à vous tous, à Iročkoj, à la manière dont vous allez vivre, si je ne reviens pas à la maison. Si seulement je reste vivant – c'est bien. Alors, au revoir, je resterai sain et sauf. »<sup>309</sup> Son souhait ne fut pas exaucé puisque Voronin est mort à l'automne 1943. Dans une lettre adressée à sa mère et à sa soeur, datée d'août 1944, Aleksej Alekseevič, dont le destin est inconnu<sup>310</sup>, écrit: « Bientôt la guerre va se terminer. J'aimerais bien survivre jusque là. Mais, jusqu'à maintenant, les combats sont cruels et sans merci. »<sup>311</sup> Puis, en avril 1945, Antonina Konstantinovna Perhina, blessée, dit dans une lettre à ses proches: « Ma blessure est grave, mais je pense que je vais guérir. J'aimerais vivre. »<sup>312</sup> Elle est toutefois décédée à la suite de cette blessure le mois suivant. Pour finir, dans une lettre adressée à sa mère en janvier 1943, Nina Pavlovna Popcova, sachant qu'elle sera bientôt exécutée par les Allemands pour sa participation à la résistance, écrit à sa mère:

Au revoir, maman! Je vais mourir... Ne me pleure pas. Je vais mourir seule, mais pour moi, beaucoup d'ennemis seront tués. Maman, vient notre Armée Rouge, transmets-lui le message que je suis morte pour la Mère-Patrie. Faites qu'elle me venge et qu'elle venge nos souffrances.<sup>313</sup>

<sup>309</sup> Voronin, *Pišu ā vam, živušim nyne...* [Je vous écris, présentement vivant...], Šadrinsk, Šadrinskij Dom Pečati, 2011, p.89

<sup>310</sup> Les documents d'archives se contredisent à ce sujet. Alors que son frère a annoncé sa mort suite à une blessure dans une lettre à sa mère en octobre 1944, le fond d'archives comprend une lettre de ce soldat datant de décembre 1944.

<sup>311</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.68, p.15ob.

<sup>312</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.235

<sup>313</sup> Prokofev, *Pis'ma s fronta rāzancév-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.173

Un peu plus loin dans cette même lettre d'adieu, elle ajoute: « Je vais mourir... Et comme j'aimerais vivre! Après tout, je suis jeune, je n'ai que vingt ans et la mort me regarde droit dans les yeux... »<sup>314</sup>

Sans parler directement de leur propre mort, certains auteurs commentent simplement la mort de proches dans leurs correspondances et expliquent comment ils vivent ce deuil au front. Un très bon exemple est la lettre de Nikolaj Vasil'evič Popov adressée à sa soeur en janvier 1943: « Comment est décédé notre Gutâ? Quelque chose a soulevé notre malchance? Il n'y a pas si longtemps nous avons perdu oncle Paša, et maintenant Gutâ n'est plus! Je suis désolé de la perte de Gutâ!! »<sup>315</sup> Aussi, Mihail Pavlovič Berezlin écrit, en décembre 1941, une lettre particulière à sa femme. D'un ton superstitieux, il lui demande de rester positive afin d'éloigner la Mort:

J'ai pour toi une demande – ne pleure pas, chasse tes pensées noires et soit joyeuse, de bonne humeur. L'humain doit, avant tout, souhaiter la vie. Qui demande la mort, ne vit pas, il tue sa vie. Une chose me rend vraiment heureux: c'est d'avoir échangé mon sort d'évacué à un sort de combattant. Le combattant russe a toujours été en mesure de lutter, de vivre et de vaincre.<sup>316</sup>

Dans les correspondances étudiées, il est facile d'observer que les pensées nostalgiques et les souvenirs d'enfance des soldats alimentaient souvent leurs réflexions sur la mort. Le meilleur exemple est une lettre non datée d'Ivan Nikolaevič Derevenskij adressée à sa mère et à sa soeur. Dans ce texte, il parle d'abord de la nature qui l'entoure, qui lui rappelle son passé, ses souvenirs d'enfant liés à la forêt. Il relate que, plus jeune, il parlait aux coucous, les questionnant quant à son avenir, habitude qu'il n'a pas perdue aujourd'hui. Dans cette lettre, il explique, se voulant rassurant:

Et maintenant, je suis en Biélorussie. Le coucou chante. Et voilà, comme il y a huit ans, je lui demande: « Coucou, coucou, combien d'années je vais vivre? » Et soudain, le coucou s'est tu – il n'a plus fait un son. Et je lui ai dit à haute voix, comme à un homme – « Non, tu mens, je vais vivre longtemps, passer par monts et marées (feu et eau) et je reviendrai à la maison ». Croyez-moi, mes chers – je serais de retour, je reviendrai.<sup>317</sup>

<sup>314</sup> Prokofev, *op. cit.*, p.173

<sup>315</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.115

<sup>316</sup> Gribanov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itërum, 2001, p.49

<sup>317</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 101

Malgré ses promesses pleines d'espoir, ce militaire est décédé avant la fin de la guerre, en juillet 1944.

D'autres sont simplement nostalgiques de la simplicité de leur vie d'avant-guerre et abordent leur passé dans leurs lettres. Par exemple, alors qu'un rappelle à sa soeur des bons souvenirs de certains moments où ils étaient tous ensemble à la maison<sup>318</sup> et un autre décrit à sa femme, en mars 1944, comment il s'imaginait la guerre et leur séparation avant son départ pour l'armée:

Je me rappelle, comment nous nous sommes dit au revoir, quand je suis parti. À ce moment-là, je me représentais la guerre comme dans les livres. Mais, en réalité, tout cela ne se passe pas de manière aussi jolie. La météo est mauvaise: la pluie, la boue, l'eau et tout le reste. [...] Mais, nous supportons cela avec l'espoir que bientôt tout ça se terminera. Maintenant, la victoire n'est pas loin...<sup>319</sup>

Le futur est aussi un thème abordé dans les lettres personnelles des soldats au front. La vision de l'avenir de ces hommes est, évidemment, intrinsèquement liée à leurs perceptions quant aux probabilités de leur survie à la guerre. En août 1942, Mihail Timofeevič Belâvskij écrit: « [...] quand cette herbe sera devenue jaune, les fleurs faneront et qu'à nouveau tombera les pluies d'automne, soudain, la porte de votre chambre s'ouvrira et vous verrez votre papa (Si, bien sûr, les Allemands ne l'auront pas tué d'ici là). »<sup>320</sup> Alors que Fëdor Ivanovič Alëšin propose plutôt à sa femme et à son fils:

[...] Vous devez aider maman. Vanâ. Marus'ke, aussi, aide à travailler sur le domaine. C'est cela qui va vous nourrir, travaillez, ne soyez pas paresseux. Je vais rester en vie, je vais venir à la maison avec la victoire, je vais acheter un vélo à Genâ, un accordéon (harmonica) à Vanâ, un manteau à Marusâ. Seulement... si j'arrive à rester en vie...<sup>321</sup>

En novembre 1943, l'instructeur politique Anatolij Mihajlovič Saharov dit dans une lettre à une amie au sujet de son retour à la vie civile: « Mais si j'ai appris à combattre, c'est seulement dans le but, après la guerre, si je reste en vie, de ne plus jamais reprendre un fusil

<sup>318</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.142, p.4

<sup>319</sup> Gribanov, *op. cit.*, p.145

<sup>320</sup> Âgodkina, *Dnevnik i pis'ma I. M. i M. T. Belâvskih* [Journaux et lettres d'I. M. et de M. T. Belâvskij], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2010, p.31

<sup>321</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p.36

dans mes mains et de seulement étudier et étudier. »<sup>322</sup> Dans une lettre à sa mère datant de juin 1944, Aleksej Alekseevič Volovin formule la réflexion suivante: « Qui sait où peut me jeter le destin, alors comment regarder vers l'avenir. »<sup>323</sup> Il termine cette même lettre sur une note toutefois plus positive et écrit: « Quand la guerre va se terminer, [...] je vais acheter une maison avec un jardin et des fleurs [...] ». <sup>324</sup>

Le cours de la guerre influençait énormément la vision des soldats au sujet de leur avenir ainsi que leur ton quant aux projets d'après-guerre qu'ils formulaient. Cela n'est pas surprenant puisque, plus la défaite des Allemands semblait proche, plus les combattants devenaient confiants qu'ils auraient possiblement une autre vie après la guerre, qu'ils n'y laisseraient pas leur peau. Plusieurs extraits de correspondances datant de 1945 appuient cette idée. Avec confiance, en avril 1945, Aleksandr Fedotovič Korablev, qui était enseignant avant la guerre, parle de ce qu'il va faire dans l'après-guerre.<sup>325</sup> Un mois plus tard, le lieutenant Mihail Timofeevič Belâvskij, qui était un chercheur en histoire lié à l'Université d'État de Moscou avant la guerre, se questionne quant à son avenir dans une lettre à sa femme:

Je commence à craindre qu'à la fin, rien ne change dans notre vie quotidienne et que tout le ras-le-bol des quatre dernières années devienne encore plus ennuyeux et insupportable. Et, en général, la question dans toute son ampleur: quoi ensuite? Quoi ensuite et comment puis encore mille autres damnées questions.<sup>326</sup>

Ainsi, la fin de la guerre amenait également une certaine angoisse du retour à la situation d'avant-guerre car sur les plans politiques, idéologiques et économiques, le but ultime de la mobilisation patriotique de la population avait obligé le gouvernement à un certain relâchement des contrôles dans ces différentes sphères<sup>327</sup> et cela influença évidemment la

<sup>322</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.353

<sup>323</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.2, Dossier no.68, p.1

<sup>324</sup> *Ibid.*, p.10b

<sup>325</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnûi sovetskûi zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p. 127

<sup>326</sup> Âgodkina, *op. cit.*, p.60

<sup>327</sup> Werth, « La société soviétique dans la Grande Guerre patriotique », In *La terreur et le désarroi* Paris, Perrin, 2007, p. 363

vision de l'avenir des Soviétiques dès le moment où la victoire apparut comme de plus en plus proche.

Finalement, au moment même de la victoire, plusieurs soldats s'empressaient d'écrire à leurs familles pour exprimer leur grande joie comme le montre cet extrait:

Je t'adresse chaleureusement mes félicitations pour la conquête de Berlin. Tu sais, j'ai eu de la chance, j'ai entendu l'ordre de Berlin à la radio. Nous avons crié, applaudi et avons eu beaucoup de pensées, quand Levitan a lu l'ordre. [...] Et également, je te félicite avec joie pour la fin de la guerre. La fin, Irusâ! La fin!<sup>328</sup>

D'ailleurs, au sein de notre corpus, des militaires empruntent ce ton tant pour parler de la fin de la guerre que pour commenter au sujet de victoire qui les touche d'un point de vue plus personnel. Par exemple, en décembre 1942, un exprime en détail la joie qu'il a ressentie quand il a appris que ses proches étaient libérés des bandits allemands.<sup>329</sup> Puis, au sujet de la libération de sa ville, un autre auteur écrit en septembre 1943:

Hier, ou plutôt aujourd'hui à quatre heures du matin, en allant à l'aérodrome, j'ai appris que Kremenčug a été libéré. J'ai été envahi d'une telle joie, je ne savais même pas quoi faire. [...] Comme j'aurais aimé à ce moment être auprès de vous, voir vos visages heureux et ensemble, avec vous, noter ce jour de Kremenčug important pour tous.<sup>330</sup>

Notre analyse de l'état psychologique général d'Ivan, à travers ses lettres du front, a démontré que son exposition à la dure réalité du front l'a amené à expérimenter une panoplie d'émotions particulières: l'incertitude, l'ennui, l'impatience, la peur, la crainte de mourir, la profonde joie d'avoir survécu à la guerre, etc. Selon Collingham, plusieurs facteurs liés au passé du Soviétique moyen expliquent ses dispositions psychologiques au front:

« The pre-war years of turmoil, poverty and deprivation had inured the Soviet people to low standards of care. This would have helped the soldiers to endure the appalling wartime conditions. For those who believed in the communist project, the promise of a brighter future may well have motivated them to fight. [...] repressive discipline and fear of the draconian punishments for cowardice and desertion were also powerful factors which kept the hungry men at their posts. »<sup>331</sup>

<sup>328</sup> Āgodkina, *op. cit.*, p.59

<sup>329</sup> Atuevoj et Karueva, *op. cit.*, p.105

<sup>330</sup> Antonova et Bogdanov, *op. cit.*, p.499-500

<sup>331</sup> Collingham, « The Soviet Union – Fighting on Empty », In *The Taste of War: World War Two and the Battle for Food*, Londres, Allen Lane, 2011, p. 324



Les écrits que nous avons étudiés nous ont permis, malgré l'importante censure et autocensure que ce type de source implique, de dégager à quel point les antécédents sociaux et éducationnels d'Ivan, intrinséquement lié à son passé soviétique, ont influencé son état psychologique général pendant la guerre et ont facilité sa « brutalisation » sur le front de l'Est. Plus largement, ce passé et la politisation de la vie quotidienne qu'il sous-entend, a placé Ivan dans des conditions psychologiques particulières, le rendant beaucoup plus perméable à la propagande soviétique pendant la guerre. Les exemples vus plus tôt qui témoignent des traces de cette politisation sont nombreux. Que ce soit Grigor'eva qui écrit qu'elle n'a pas peur de rencontrer l'ennemi car elle ne peut pas restée à l'écart d'une telle affaire qu'est la lutte contre le fascisme, Talalihin qui attend impatiemment de retourner au combat pour battre les Nazis ou encore Alekasašin qui précise que s'il meure, son fils doit veiller à ce que ni lui ni ces enfants ne deviennent des esclaves des monstres allemands<sup>332</sup>, tous font la démonstration de leur perméabilité à l'idéologie du régime.

Pour conclure, l'étude du moral des troupes, de leurs préoccupations de tous les jours au sujet de leurs proches restés à l'arrière et de la large gamme d'émotions que ces hommes expérimentaient au front nous a permis de faire la lumière sur les conditions psychologiques des soldats soviétiques sur le front de l'Est entre 1941 et 1945, tout en offrant également la possibilité de démontrer la pertinence de l'analyse de correspondances personnelles pour ce type de recherche. Il convient maintenant de se pencher plus précisément sur l'impact du facteur idéologique sur le quotidien de ces combattants pendant la Grande Guerre patriotique. Le dernier chapitre traitera donc cette question en dégageant certaines pistes de solution permettant d'évaluer à quel point ces combattants furent « brutalisés » par la violence des affrontements sur le front de l'Est et de comprendre les causes de cette « brutalisation », en mesurant le rôle de l'endoctrinement idéologique dans ce processus.

<sup>332</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p.66; Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 15 et CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.1, p. 10b.

## CHAPITRE IV

### LES CONVICTIONS IDÉOLOGIQUES ET L'ENDOCTRINEMENT D'IVAN

Après s'être intéressé, dans les deux derniers chapitres, aux conditions physiques et psychologiques du soldat soviétique moyen au cours de la Deuxième Guerre mondiale, il convient maintenant d'évaluer l'importance du facteur idéologique dans la vie quotidienne d'Ivan à travers ses correspondances personnelles écrites au front. Dans le chapitre qui suit, nous réaliserons un repérage du lexique et des formulations des auteurs de nos sources qui calquent le discours de la propagande soviétique dans le but de noter leur fréquence, mais aussi d'entamer une réflexion sur l'impact de l'omniprésence de cette propagande sur le comportement des soldats au front. Aussi, comme l'endoctrinement idéologique constitue un facteur-clé expliquant le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est, nous nous pencherons également sur les traces de « brutalisation » présentes dans les correspondances étudiées. En considérant également les conclusions d'autres historiens qui nous ont précédé, nous argumenterons que, contrairement aux soldats allemands d'Omer Bartov, les principales causes de « brutalisation » des combattants de l'Armée rouge entre 1941 et 1945 furent l'endoctrinement idéologique ainsi que la présence d'une spirale de violence, avant tout alimentée par le désir de vengeance tant des Allemands que des Soviétiques.

Notre démonstration se divise en trois parties. D'abord, la première étudie les propos des auteurs se rapportant, avant tout, au Parti, à Staline et à la Mère-Patrie, afin de démontrer comment le soldat moyen a intégré le vocabulaire de la propagande soviétique. Il sera également question de ses principales motivations à combattre l'ennemi. Puis, dans la seconde partie, les différentes désignations et représentations de l'ennemi présentes dans nos sources seront exposées et également mises en parallèle avec le discours officiel du régime. Finalement, dans la dernière partie, une analyse plus systématique des propos de nos auteurs

comportant des traces de leur « brutalisation » sera réalisée. Nous exposerons les propos des combattants qui traitent des violences faites par l'ennemi et par eux-mêmes, de leur haine de l'ennemi ainsi que de leur volonté de vengeance.

#### 4.1 Parler « bolchévique »

Nous avons vu qu'avant la chute de l'URSS, qui entraîna un plus large accès aux archives, très peu avait été dit au sujet d'Ivan et même, plus globalement, du citoyen moyen pour la période stalinienne. De l'immédiat d'après-guerre aux années 1960, les historiens totalitaristes s'intéressaient plutôt à l'histoire « par le haut » qui étudie avant tout la vie des hauts dirigeants. Les conclusions de leurs travaux au sujet du régime soviétique les amenaient à déclarer que la terreur instaurée par le système stalinien rendait la majorité de la population passive, totalement soumise à la propagande. Puis, à leur suite, les révisionnistes ont tenté d'étudier la situation d'un angle plus social. Cette nouvelle approche a permis de noter l'existence d'une liberté de pensée et même d'une résistance aux idées du régime. Au sujet de l'opposition de ces deux écoles de pensée, l'historienne Sarah Davies résume: « Proponents of the 'totalitarian' model tend to ignore society, which they regard as being atomised and under the absolute control of the Soviet state. [...] By contrast, revisionists portray society as an active and autonomous force, not merely an adjunct to the state. »<sup>333</sup> Finalement, dès le début des années 1990, une nouvelle école de pensée est née. L'approche culturelle, libérée des dernières influences de la Guerre froide, propose une vision différente quant aux effets de la propagande sur les attitudes des Soviétiques par rapport au régime stalinien. Les travaux de Kotkin publiés principalement dans *Magnetic Mountain*<sup>334</sup> ont d'ailleurs presque à eux-seuls permis la création de cette nouvelle tendance historiographique, où les Soviétiques étaient vus comme des participants actifs à la construction du socialisme. C'est d'ailleurs en suivant cette lignée que nous ambitionnons d'analyser l'intégration du vocabulaire de la propagande par les soldats soviétiques à travers leurs correspondances personnelles et de démontrer

<sup>333</sup> Davies, *Popular Opinion in Stalin's Russia*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1997, p.5-6

<sup>334</sup> Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995, 639 p.

comment leur endoctrinement idéologique est le principal facteur expliquant leur « brutalisation » sur ce front durant la Deuxième Guerre mondiale.

Nous avons vu, plus tôt dans ce travail, qu'au cours des années 1930, le Soviétique moyen fut exposé à une forte propagande. L'historienne Sarah Davies, qui s'est intéressée à l'opinion publique durant le stalinisme, décrit ainsi cette exposition:

« This was a period of unprecedentedly intense and uniform propaganda, and of the censorship taken to absurd degrees. The propaganda pervaded every sphere of public communication, including the media, the arts and the education. Its main message, intoned with monotonous regularity, proclaimed that life in Soviet Union was unequivocally rosy in contrast to the pitiful existence of workers living under capitalism, that in the URSS the whole people allegedly enjoyed satisfying jobs and high living standards, endorsed the policies of the party and Stalin to whom they were devoted, and believed in socialism with a Stalinist face. »<sup>335</sup>

Ce contrôle idéologique de l'information en URSS entraîna, selon Kotkin, une intéressante dynamique entre le gouvernement et son peuple. Rapidement, les Soviétiques ont donc appris à parler le « bolchévique »:

« [...] "speak Bolshevik", the obligatory language for self-identification and as such, the barometer of one's political allegiance to the cause. Publicly expressing loyalty by knowing how to "speak Bolshevik" became an overriding concern, but we must be careful in interpreting these acts. »<sup>336</sup>

Selon Mark Edele, plusieurs raisons les poussaient à agir de la sorte:

« What is clear is that most had to learn the language of Bolshevism, if only to get ahead in life. In particular in the cities, the factories and bureaucracies, this language was ubiquitous and was spoken increasingly fluently by more and more people. [...] But words were not enough and the learning process was considerably more involved than simply acquiring a new vocabulary. Stalinism was not graduate school, and just learning to converse in the latest jargon would do not. In order to speak properly, one needed to be able to perceive reality in a specific way, which was modeled by the best examples of literature and the arts. »<sup>337</sup>

---

<sup>335</sup> Davies, *op. cit.*, p.4

<sup>336</sup> Kotkin, *op. cit.*, p.220

<sup>337</sup> Edele, *Stalinist Society, 1928-1953*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p.136-137

Aussi, il apparaît clair que le parler « bolchévique » était courant pour l'ensemble de la période stalinienne et, pour l'historien, son analyse reste des plus ardues. Orlando Figes qui s'est penché, entre autres, sur des journaux personnels de l'époque écrit à ce sujet :

« An additional problem for the historian of private life is the 'Soviet-speak' in which many of these diaries are written and the conformist ideas they express without knowledge of the motives people had (fear, belief or fashion) to write their diaries this way, they are difficult to interpret. »<sup>338</sup>

Il nous apparaît donc essentiel d'analyser avec précaution ce langage présent dans nos sources afin d'éviter de fausses interprétations quant aux motivations des combattants à emprunter ce vocabulaire à la propagande. En fait, selon Edele, une majorité de Soviétiques parlait « bolchévique » avant tout pour pouvoir s'offrir une meilleure situation sociale et économique :

« There were a variety of reasons why Soviets should try to wash their own brains. One was what the regime, always suspicious but equally realistic, described as 'careerism'. Getting ahead in life required speaking Bolshevik fluently and it also meant, more often than not, implementing policies directed against the very milieu one came from. »<sup>339</sup>

Cet historien ne nie toutefois pas la présence de vrais et sincères supporteurs du socialisme dans la population durant la période stalinienne :

« Ideology also had its own attractions. Socialism and Communism, in all their forms, had won over some of the brightest and most humane minds all over the world. Anybody who had experienced the destructive potential of capitalism in the first half of the twentieth century was inclined to doubt that the unfettering of private gain was the path to prosperity, social justice, or even political stability. »<sup>340</sup>

D'ailleurs, Sheila Fitzpatrick est également de son avis et décrit les partisans du régime comme suit : « Active support came from the young, the privileged, office-holders and party members, beneficiaries of affirmative actions policies, and favored groups like Stakhanovites. »<sup>341</sup> Nous croyons que l'étude de la fréquence du parler « bolchévique » dans les écrits étudiés est un bon moyen d'évaluer l'étendue du support du régime au sein de

<sup>338</sup> Figes. *The Whisperers*, Londres, Allen Lane, 2007, p. xxxiv

<sup>339</sup> Edele, *op. cit.*, p.157

<sup>340</sup> *Ibid.*

<sup>341</sup> Fitzpatrick, *Everyday Stalinism*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1999, p.224



l'Armée rouge. Par contre, il nous apparaît clair que l'idéologie du soldat soviétique sur le front de l'Est est une question très complexe puisqu'elle prend une multitude de formes. Nous sommes évidemment conscient que ce serait commettre une faute impardonnable que de convenir qu'un auteur supporte le régime uniquement parce qu'il écrit qu'il combat le fascisme ou qu'il défend la Mère-Patrie. Afin d'éviter les généralisations et les conclusions hâtives, nous distinguerons donc, à travers les différentes références à la propagande soviétique présentes dans notre corpus, les convictions pro-soviétiques de l'anti-fascisme et du simple patriotisme.

Parmi les lettres que nous avons étudiées, une grande part comprend des propos qui reprennent le contenu de la propagande ou présentent des indices nous permettant de dégager quelles étaient les convictions idéologiques de l'auteur et ses motivations à combattre. Plus exactement, vingt-neuf lettres non-publiées sur un total cinquante (58%) et soixante lettres qui sont en provenance de recueils publiés sur 125 (48%) présentent des références à la propagande soviétique, à l'effort de guerre, à la Patrie, au Parti, à Staline et aux titres honorifiques remis par le gouvernement. De ce nombre, nous avons exclu les références à la propagande en ce qui a trait à la désignation de l'ennemi. Ce thème central sera plutôt traité de manière plus exhaustive dans la seconde partie de ce chapitre.

L'analyse de nos sources nous a permis de noter que plusieurs auteurs expriment explicitement, dans leurs écrits, leur allégeance au Parti communiste et à Staline. Par exemple, en juillet 1941, le cadet Viktor Iakovlevič Šepalin cite Staline dans une lettre qui se veut encourageante, adressée à sa mère: « Camarade Staline dit que nous avons des pertes temporaires dans certaines parties du front, mais nous avons gagné politiquement car nous avons révélé le vrai visage des brigands fascistes. »<sup>342</sup> Un cas très parlant illustrant aussi des convictions pro-soviétiques est la lettre de Kirill Egorovič Nikitin à ses parents qui date de janvier 1944 et où son auteur mentionne sa volonté d'adhésion au Parti: « J'ai déposé une demande d'admission au Parti. Si je meurs, je mourrai communiste! S'il arrive que je meure,

---

<sup>342</sup> Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obšesvo i vlast'* [Société et pouvoir], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 921

vous pourrez être fiers que votre fils soit mort au nom de la Patrie. »<sup>343</sup> Il est à noter que l'expression « Si je meurs, je mourrai communiste » deviendra plus tard, un cliché, à l'époque de la stagnation, tout comme les slogans « Le parti et le peuple ne font qu'un » et « Le chemin vers le Communisme ». <sup>344</sup>

Cet extrait de la lettre de Kirill Egorovič Nikitin rappelle d'ailleurs les propos du sous-lieutenant Marks Ivanovič Alfërov, qui écrit avec fierté à son père au sujet de son intégration au Parti: « Aujourd'hui est un jour significatif: aujourd'hui, j'ai été reçu en tant que candidat pour le Parti communiste bolchévique de l'Union soviétique. Donc, papa, je suis maintenant un candidat de notre parti, celui duquel tu es membre depuis déjà 26 ans... »<sup>345</sup> Un peu plus loin dans cette même lettre, il ajoute:

Aujourd'hui, je pars au front défendre les acquis de la Révolution socialiste face au (à l'attaque) nazisme. [...] Oui, vive la vie et au nom de la victoire, ayez confiance en moi, dans la lutte contre le fascisme, je serai stoïque et courageux, je vous jure, je ne ferai pas honte à notre famille. Les Allemands nous ont attaqués dans le but de se maintenir mais, nous allons leur montrer le droit chemin dans la vie, dans la liberté et dans le bonheur...<sup>346</sup>

Cette lettre, en plus de clairement démontrer l'allégeance au Parti de Staline et les convictions anti-fascistes de l'auteur, nous illustre également comment Alfërov était motivé à se battre autant pour la cause mais également pour l'honneur. Dans le même ordre d'idée, en septembre 1941, un commissaire politique élabore sur la manière dont il va se battre pour le Parti et la Patrie:

Je vais combattre jusqu'à la dernière goutte de (mon) sang, et si cela est nécessaire, je donnerai ma vie pour notre Patrie, comme un bolchévique du grand Parti de Lénine et de Staline!!! Étant dans les rangs de notre glorieux Parti communiste bolchévique, je serai fidèle jusqu'à la fin et jamais je ne laisserai ternir le nom de ce parti.<sup>347</sup>

<sup>343</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 173

<sup>344</sup> Brooks, *Thank You, Comrade Stalin!*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 2000, p.241

<sup>345</sup> Snitenko, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Moscou, Pablis, 2010, p.28

<sup>346</sup> *Ibid.*

<sup>347</sup> Somov, *loc. cit.*, p. 967

Alors qu'en février 1942, Dimitrij Ivanovič Stolbov souligne à ses proches, d'une manière très solonelle, qu'on lui a attribué une médaille d'honneur:

Mes chers, le gouvernement m'a décerné une médaille « Pour le mérite militaire ».[...] L'attribution implique (oblige à) beaucoup, je vais tenter de faire tout ce que je peux pour la Mère-Patrie et le peuple, pour le parti et le gouvernement et pour la cause (en cours, commune), la destruction de l'ennemi.<sup>348</sup>

Dans sa lettre, le ton de Stolbov est limpide: il est sincèrement honoré par le titre reçu, il croit aux valeurs du Parti et veut défendre la Patrie de l'attaque de l'ennemi. De son côté, Viktor Mikhajlovič Pozdnâkov demande à son frère, en août 1942, de faire passer un message à sa mère: « Écris-lui que je suis sain et sauf et que je bats les hitlériens, performant l'ordre du camarade Staline de détruire tous les Fritzs jusqu'au dernier. »<sup>349</sup> En citant Staline dans une de ces lettres, cet auteur démontre, à son tour, son soutien au dirigeant de l'URSS, laissant donc transparaître ses convictions idéologiques pro-soviétiques.

À l'été 1942, après l'annonce de Staline du désormais fameux Ordre no. 227, le 28 juillet, plusieurs auteurs reprennent également ses mots (« Pas un pas en arrière/ *Ni šagu nazad* ») dans leurs correspondances personnelles. Cela n'est pas étonnant puisque selon Jean Lopez, « l'ordre 227 a frappé les soldats non pas tant par les menaces qu'il profère – habituelles dans l'Armée rouge – que par le langage de vérité qu'il tient. Pour la première fois, en effet, Staline dit implicitement que la guerre peut être perdue »<sup>350</sup>. À ce sujet, dans une lettre adressée à son frère, le soldat Grigorij Evstaf'evič Pivoev écrit en août 1942:

En temps de guerre – c'est le plus extrême, quand il n'y a plus d'autres issues, un soldat rouge doit toujours être victorieux, et non pas vaincu. La vie est belle et il est agréable de la donner, quand d'elle dépendent des milliers et des millions de destinées. Surtout maintenant, nous devons détruire l'ennemi en payant de nos vies. Pas un pas en arrière, en avant seulement.<sup>351</sup>

De plus, en octobre 1943, Mihail Timofeevič Belâvskij expose à sa femme son empressement d'entendre le discours de Staline: « [...] et c'est avec une impatience particulière que j'attends

<sup>348</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskui zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p. 257

<sup>349</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 28

<sup>350</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.87

<sup>351</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 227

le rapport de Staline. La situation actuelle ne ressemble pas du tout à celle des années 1941 et 1942. Nous entendrons Staline – VAINQUEURS... »<sup>352</sup>

Au cours de l'année 1944, Staline, voulant encourager ses troupes à non pas se limiter à la reconquête de l'URSS, mais à continuer le combat sur le territoire de l'Allemagne, proclama qu'après avoir libéré la Patrie et nettoyé le sol de la pollution hitlérienne, il restait maintenant au peuple une dernière mission:

« Stalin had prepared the army for its new task earlier that year. His speech on 1 May 1944 had confirmed that German fascist troops had been driven out of three quarters of the Soviet territory that they had occupied. 'But our tasks cannot end with the clearing of enemy troops from within the bounds of our motherland' he announced. 'The German troops are reminiscent of a wounded beast, which has to creep away to the border of his own lair, Germany, to lick his wounds. But a wounded beast that goes off to his lair does not stop being a dangerous beast. If we are to deliver our country and those of our allies from the danger of enslavement, we must pursue the wounded German beast and deliver the final blow to him in this own lair.' »<sup>353</sup>

Ces propos furent, eux-aussi, largement repris dans les lettres personnelles des combattants au front. Par exemple, en septembre 1944, le lieutenant Aleksandr Dimitrevič Krajnov écrit à sa femme et à son fils: « Nous allons de l'avant et bientôt nous conduirons l'ennemi détesté hors de la Baltique et nous le détruisons jusque dans sa propre tanière. »<sup>354</sup> Alors qu'en janvier 1945, Vladimir Mihajlovič Lebedev écrit à sa mère: « Je me suis efforcé à... en finir (battre jusqu'à la fin) avec la damnée bête jusque dans sa propre tanière. Le chemin jusqu'à Berlin est ouvert, et le jour n'est pas loin où notre glorieuse Armée rouge et ses vaillants combattants arriveront à Berlin. »<sup>355</sup>

Dans les différents exemples ci-dessus, il est facile de noter qu'à travers les mentions du Parti et de Staline se glissent également de nombreuses références à la Patrie. Cela n'est pas étonnant puisque la propagande a, tout au long de la guerre, alimenté l'élan patriotique des

<sup>352</sup> Âgodkina, *Dnevnik i pis'ma I. M. i M. T. Belâvskih* [Journaux et lettres d'I. M. et de M. T. Belâvskij], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2010, p.51

<sup>353</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.243

<sup>354</sup> Krajnov, *Ožidanje: Pis'ma na front i s fronta* [L'attente: Lettres au front et du front], Moscou, Biblioteka meždunarodnogo žurnala « Forum », 2011, p.64

<sup>355</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.218

Soviétiques. L'historien Roger R. Reese explique cet engouement en distinguant patriotisme et conviction idéologique:

« Soviet patriotism was real, but for many it did not equate with support for the Stalinist system as it became to be understood after Stalin's death, but instead was an elemental urge to defend some aspect of what they understood as their homeland and the socialist ideals inherent in the Revolution, and professed by the party and Stalin. »<sup>356</sup>

Cette nuance est, selon nous, importante à considérer puisque le patriotisme en URSS durant la Seconde Guerre mondiale avait presque qu'autant de définitions que de citoyens. L'historien Orlando Figes explique d'ailleurs très bien cet état de fait:

« Appeals to the patriotism of the Soviet people were more successful. The vast majority of Soviet soldiers were peasant sons: their loyalty was not to Stalin or the Party, which had brought ruin to the countryside, but to their homes and families, to their own vision of the 'motherland'. »<sup>357</sup>

Ainsi, dans le cadre de notre analyse, cela complique largement la tâche d'évaluer le nombre d'hommes et de femmes au front qui chôyaient des valeurs patriotiques en rejetant toutefois l'héritage socialiste. Aussi, plusieurs auteurs de notre corpus expriment clairement leur motivation à lutter contre le fascisme et reprennent les expressions de la propagande soviétique à ce sujet, sans toutefois démontrer clairement s'ils appuient ou non le régime en place. Par exemple, en parlant de sa contribution personnelle au fond pour la défense du pays un auteur argumente dans une lettre à sa femme, en août 1941, qu'elle devrait y contribuer, elle aussi, afin de mettre fin au fascisme: « La guerre oblige des frais colossaux et nous devons une fois pour toutes détruire la vermine – le fascisme. Je me suis engagé (signé), jusqu'à la fin de la guerre, à fournir chaque mois au fond de la défense 150 roubles.<sup>358</sup> Alors qu'en novembre 1941, le fameux général-major Ivan Vacil'evič Panfilov<sup>359</sup> dit à sa femme qu'ils ne permettront pas à l'ennemi de se rendre jusqu'à la capitale de la Mère-Patrie:

<sup>356</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 282

<sup>357</sup> Figes, *The Whisperers*, Londres, Allen Lane, 2007, p. 413

<sup>358</sup> Gribanov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itèrum, 2001, p.30

<sup>359</sup> Ce général soviétique, qui a reçu le titre de Héros de l'Union Soviétique post-mortem, est connu du grand public pour son commandement de la 316<sup>e</sup> division d'infanterie durant la bataille pour la défense de Moscou.



« [...] nous détruirons sans pitié la vermine. Mort au fascisme! »<sup>360</sup> En février 1942, le soldat Valentin Ivanovič Alekasašin écrit:

Après tout, notre vie appartient désormais au pays, à la Patrie. Avec une grande responsabilité, j'écris ces mots, car j'ai été plus de quatre mois à l'arrière-front allemand et je sais très bien ce que peut représenter une vie sous la domination allemande! Maintenant, je suis sûr qu'une telle vie ne sera pas (possible dans l'avenir). Le salaud allemand sera banni de notre pays et maintenant je sais que ma vie sera peut-être utilement employée à cet effet. Ce que j'ai vécu est le gage que ma vie n'a pas été donnée en vain.<sup>361</sup>

Puis, en novembre 1942, Petr Pavlovič Bogdanov emprunte également le ton de la propagande pour achever une lettre adressée à sa mère: « Salutations de votre fils du pays, qui lutte contre les envahisseurs allemands, pour son peuple soviétique, pour sa culture et son indépendance. »<sup>362</sup> Ce dernier extrait de correspondance démontre bien l'importance de la défense du territoire pour certains Soviétiques. Roger R. Reese explique ainsi la considération du facteur de l'invasion du territoire de l'URSS dans un de ses articles:

« Perhaps the most fundamental reason why Soviet citizens fought was that their country had been invaded. Hitler handed Stalin and the Soviet population a just war by invading and violating the 1939 Nazi-Soviet Nonaggression Pact. People could then justify fighting for their homes, villages, towns, cities, the very soil of Belorussia, Ukraine, and Russia against a foreign invader, without reference to the governing apparatus at all. »<sup>363</sup>

Cette motivation à combattre est d'ailleurs centrale pour le soldat Pavel Aleksandrovič Cevov qui fait une promesse à sa mère et à sa soeur en ces mots: « Je vous donne ma parole, je vais battre l'ennemi qui nous a attaqués perfidement, je vais défendre notre pays, pays de liberté et de culture, dans lequel j'ai été éduqué, j'ai grandi. Je vais battre et détruire l'ennemi bestial, ne ménageant pas force et vie. »<sup>364</sup> Dans le même ordre d'idée, un autre écrit le 20 novembre

<sup>360</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 11

<sup>361</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.2, p.17

<sup>362</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.52

<sup>363</sup> Reese, « Motivations to Serve : The Soviet Soldier in the Second World War », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 20, no 2 (avril 2007), p. 268

<sup>364</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 283

1943: « [...] nous devons rassembler toutes nos forces afin de défaire le plus rapidement possible les bourreaux facistes et donner à notre peuple une vie heureuse ». <sup>365</sup>

Ainsi, tous ces différents exemples, qui s'étendent à l'ensemble du conflit, illustrent bien l'abondance des expressions de la propagande qui étaient reprises par les soldats dans leurs écrits, démontrent leur forte tendance à employer le parler « bolchévique » et nous fournissent d'importantes pistes de réflexion pour définir leurs convictions idéologiques. Aussi, il faut noter que ce type de discours n'est pas exclusivement tenu par des commissaires politiques ou membres actifs du parti. Bien que dans plus de 70% des cas, l'adhésion, ou non, de l'auteur au parti communiste n'est pas mentionnée dans nos sources, il est quand même possible d'observer que l'utilisation du vocabulaire de la propagande ne se limite pas à ces groupes d'individus. À notre avis, cette large portion du corpus qui mentionne Staline, le Parti, la Mère-Patrie ainsi que la volonté de destruction du fascisme démontrent un important niveau d'endoctrinement des soldats au régime. Toutefois, il est essentiel de tenir compte de facteurs externes qui influençaient l'écriture des auteurs de nos correspondances étudiées. Le rôle de la censure peut évidemment expliquer d'une part, l'abondance des citations de la propagande, puisque les auteurs connaissaient l'existence des filtrages du courrier et pratiquaient l'autocensure pour leur propre sécurité et celle de leurs familles comme le souligne Roger R. Reese: « Of course, there is also the problem of interpreting letters subject to censorship because there is often – but not always – an element of self-censorship to avoid problems with authority. » <sup>366</sup> Il nous apparaît évident que certains auteurs adoptaient le parler « bolchévique » puisqu'ils savaient qu'il serait lu par des intermédiaires.

Il est vrai que la censure faisait déjà partie de la vie quotidienne des Soviétiques depuis déjà plusieurs décennies et d'ailleurs, nous retrouvons, dans notre corpus, cinq mentions de l'existence de la censure ou d'un certain filtrage des informations qui parvenaient aux combattants. En janvier 1942, l'un dit qu'il a l'impression que peu de choses ont changé,

---

<sup>365</sup> Atuevoj et Karueva, *op. cit.*, p.82

<sup>366</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p.xiii

« selon ce que l'armée nous fait connaître. »<sup>367</sup> Il met donc en relief les limites des journaux de l'Armée rouge pour accéder aux informations véridiques sur la situation actuelle du pays en guerre. Puis, un tankiste écrit à sa mère en juin 1943: « C'est très bien que tu écrives avec beaucoup de détails au sujet de ta vie (c'est quelque chose que je ne peux pas faire). »<sup>368</sup> En novembre de la même année, Èval'd Vasil'evič Il'enkov déclare à son amoureuse: « Je porterai mon amour à travers la douleur et la souffrance de la guerre – ça, je le sais. Si tu ressens la même chose – écris sans hésiter, oublie que la lettre sera lue par d'autres personnes – la censure. »<sup>369</sup> Aussi, se plaignant des longs rapports qu'il a eu à remplir toute la journée, Fëdor Mihajlovič Smol'nikov précise à sa soeur qu'il ne peut pas élaborer à leurs sujets à cause de la censure: « Ce fut d'un tel ennui, désagréable à écrire, tu aurais de la misère à croire à quel sujet (j'ai dû écrire). Et c'est interdit de l'écrire, car ton papier et tes informations attendent, là à l'arrière. »<sup>370</sup> Puis, en août 1944, un autre avoue qu'il hésite à envoyer une carte postale allemande qu'il a volée car il craint que la censure l'intercepte.<sup>371</sup>

La quasi-absence de critique dans les différentes correspondances personnelles que nous avons analysées est une manifestation claire de l'autocensure de leurs auteurs. En fait, pour l'ensemble de notre corpus de sources, une seule lettre critique la guerre à mots-voilés. Le jour de la victoire, grisé par le bonheur de voir enfin cette terrible guerre se terminer, Fëdor Alekseevič Fadeev écrit à sa femme: « C'est la fin de cette damnée guerre que personne ne veut et qui est inutile. »<sup>372</sup> Il se reprend toutefois et ajoute d'un ton plus patriotique:

Combien cela a apporté de la joie et des larmes aux humains! Pour certains, (des larmes) d'excitation, pour d'autres de douleur pour les combattants morts – des pères, des fils et filles, des soldats morts, tombés sur le champ de bataille, dans les cachots de la Gestapo, dans les camps de concentration pour les prisonniers de guerre, dans la lutte contre l'ennemi détesté par nous tous – les fascistes allemands.<sup>373</sup>

<sup>367</sup> Ovsânkin, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.56

<sup>368</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 93-94

<sup>369</sup> RGVA, CGASA, Fond no.40920, Inventaire no.2, Dossier no.10, p. 2

<sup>370</sup> Smol'nikov, *Voûem!* [Nous combattons!], Moscou, Klassika plûs, 2000, p.297

<sup>371</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 111

<sup>372</sup> Gribanov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itèrum, 2001, p.172

<sup>373</sup> *Ibid.*

Malgré tout, l'étude de correspondances personnelles de militaires pour ce type de recherche est, à notre avis, des plus pertinentes puisque les auteurs, bien que soumis à la censure, avaient toujours l'opportunité d'adopter un ton plutôt neutre dans leurs écrits. Sans critiquer directement le régime, éviter le sujet restait toujours une alternative. Et, nous avons vu dans le chapitre précédent que certains auteurs pouvaient consacrer l'intégralité de leurs lettres à questionner leurs familles, organiser la ferme, donner des conseils à distance quant à l'éducation de leurs enfants, etc. Nombre de lettres de notre corpus paraissent d'ailleurs presque hors du contexte de la guerre, tant les thèmes abordés sont éloignés de la réalité du front. Ainsi, l'abondance d'expressions rappelant la propagande soviétique apparaît, au minimum, comme un choix de l'auteur ou comme une intégration des valeurs soviétiques exprimées par travers les écrits de tous les jours.

Enfin, il est important de considérer les exemples vus précédemment comme des éléments-clés qui nous éclairent un peu plus au sujet des motivations des soldats soviétiques à combattre sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Dans l'ensemble, notre corpus tend à illustrer une forte motivation à combattre pour la fin du fascisme et pour défendre le pays contre l'envahisseur. Toutefois, il est important de prendre en considération les motivations primaires des soldats dans le feu de l'action avant d'accorder trop d'importance à l'idéologie du soldat, comme l'expose Roger R. Reese: « Any attempt to define or analyze combat motivation must include a strong awareness that, at the most basic level, soldiers had to overcome a deep and natural fear of crippling wounds or violent death in order to perform their duties. »<sup>374</sup> Un auteur de notre corpus exprime d'ailleurs très bien comment le soldat soviétique moyen était souvent motivé par l'unique volonté de survivre. Dans sa lettre datée d'août 1944, Anatolij Nikolaevič Obuhov écrit à sa soeur: « Je réponds à tes questions. À quoi je pense le plus souvent? Tu sais, Tasâ, en toute honnêteté, je pense à comment je peux rester vivant. Revenir à la maison et revoir mes proches. »<sup>375</sup> Le cas ci-dessus démontre bien comment la motivation idéologique est souvent relayée au second plan, après la survie. Aussi, d'autres soldats semblaient plutôt être motivés à performer au front pour l'honneur, non pas celle liée à la reconnaissance du gouvernement en place, mais pour éviter que d'être

---

<sup>374</sup> Reese, *op. cit.*, p.177

<sup>375</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 112

une source de honte pour leurs familles si leur comportement n'était pas à la hauteur au front: « Mais, Tanâ, je te donne ma parole que dans la bataille contre les monstres de l'humanité, je ne me présenterai pas comme un lâche, je ne serais pas indigne de toi (une honte pour toi). »<sup>376</sup>

Alors que l'historien Orlando Figes préfère argumenter que c'est le culte du sacrifice, ancré dans les moeurs de la société soviétique qui primait comme motivation des soldats à combattre:

« Coercion, patriotism, hatred of the enemy all played a part, but perhaps the most important element in the soldiers' determination to fight was the cult of sacrifice. The Soviet people went to war with the psychology of the 1930s. Having lived in a state of constant revolutionary struggle, where they were always being called upon to sacrifice themselves for the greater cause, they were ready for war. »<sup>377</sup>

Comme Figes, nous sommes convaincus qu'une multitude de raisons poussaient les soldats soviétiques à combattre l'ennemi sur le front de l'Est entre 1941 et 1945, mais nous partageons plutôt l'avis de Reese qui place en premier plan, la survie, le patriotisme et la haine comme motifs de combat puis, en second plan, les nombreuses raisons d'ordre idéologique:

« There were numerous reasons to fight that had ideological facets. For one, the *rodina* was not just the motherland; the regime identified it as the socialist motherland. Therefore, not only was the URSS in danger; as the only socialist country, socialism itself and its potential for saving humankind were threatened. [...] The Stalinist regime, however, presented all these issues as secondary reasons why soldiers should fight tenaciously and loyally. Patriotism and hatred took the top places. »<sup>378</sup>

Nous élaborerons d'ailleurs, un peu plus loin dans ce chapitre, sur l'influence du facteur de la haine sur l'adoption de comportements violents par Ivan sur le front de l'Est pendant le conflit et accorderons une attention particulière à la fin de la guerre, au moment de son entrée en territoire ennemi.

<sup>376</sup> Somov, « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » dans *Obščestvo i vlast'* [Société et pouvoir], Tome 3, Moscou et Nižnij Novgorod, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 953

<sup>377</sup> Figes, *The Whisperers*, Londres, Allen Lane, 2007, p.415-416

<sup>378</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p.188



Pour finir, l'ensemble de notre analyse des calques de la propagande ainsi que notre étude des motivations des soldats soviétiques à combattre nous pousse donc à conclure, comme Bartov pour ses soldats d'Hitler, que l'endoctrinement des troupes par la propagande a joué un rôle crucial dans la « brutalisation » des soldats soviétiques qui ont combattu sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. L'important nombre d'auteurs, de tous grades, qui parlait « bolchévique », qui exprimait leur loyauté envers Staline et leur motivation à défendre la Mère-Patrie contre l'envahisseur fasciste se présente comme une démonstration claire d'une forte assimilation des messages de la propagande, vu comme un facteur expliquant le phénomène de la « barbarisation » des troupes soviétiques à l'Est, pendant le dernier conflit mondial.

#### 4.2 Les représentations de l'ennemi

L'analyse des correspondances militaires est, à notre avis, un moyen très efficace pour recueillir les différentes perceptions que les soldats avaient de leurs ennemis durant la guerre. D'abord, les termes employés dans leurs lettres personnelles donnent le ton pour déterminer si les auteurs avaient une opinion neutre, positive ou négative de l'ennemi. Puis, parfois, certains combattants abordent ouvertement le sujet, listant à leurs proches les caractéristiques du comportement de leurs opposants, ce qui nous permet de définir avec encore plus de netteté leurs représentations de l'ennemi. Dans le corpus étudié ici, les différentes formules pour désigner les Allemands se doivent évidemment d'être remises en contexte, puisque de nombreuses variations sont observables, liées à l'avancement du conflit dans le temps. Les effets de la propagande sur les soldats étaient évidemment beaucoup plus faciles à observer à la fin de la guerre qu'à son commencement et l'impact de l'endoctrinement idéologique sur les soldats, qui a entraîné la « brutalisation » des combattants soviétiques sur le front de l'Est, transparaît notamment dans les correspondances à travers les multiples désignations et représentations de l'ennemi.

Au sein de notre corpus de sources, il est possible d'observer que, tout au long de la guerre, plusieurs auteurs désignent leur ennemi dans des termes génériques neutres comme

l'« ennemi » ou encore l'« Allemand ». Plus précisément, il est possible de noter la présence de ce type de désignation neutre dans cinquante et une lettres sur un total de 175. Quelques militaires agrémentent ces termes avec des adjectifs qui donnent un ton plus négatif comme « détesté » ou encore « damné », mais cela nous apparaît comme une désignation de l'ennemi qui reste, malgré tout, assez neutre. Aussi, nombre d'auteurs parlent de leur ennemi en utilisant des prénoms très communs en allemand dont « Hans » et « Fritz », qui deviendront rapidement très péjoratifs. Au sujet de la popularité de ces désignations, l'historien Roger R. Reese explique:

« At the start of the war, it was normal for Soviet soldiers to refer to enemy soldiers as "Fritz" or "Gans" (Hans), which cast them in the mold of ordinary human beings. [...] Within a year, GlavPUR [The Main Political Administration of the Red Army], through its *politruki* and *Krasnaia zvezda*, successfully changed the men's vocabulary so that the term *fascist* largely displaced *Fritz* and *Hans* as the men's identifier for the German soldier. To promote hatred, it also inundated the troops with the descriptors *marauders*, *occupiers*, and *invaders* for the German army, usually coupled with the adjective *fascist*. »<sup>379</sup>

Les changements, au courant de la guerre, des termes pour désigner l'ennemi, exposés ici par Reese, sont observables dans nos sources. Par contre, il convient de nuancer ses propos et de noter que les prénoms « Hans » et « Fritz », servant à désigner l'ennemi, n'ont pas été complètement éclipsés par d'autres termes plus négatifs au cours de la guerre, comme le montre cet extrait d'une lettre de janvier 1944 du lieutenant Vladimir Mikhajlovič Popov: « Maintenant, les Fritz savent eux-mêmes que c'est bientôt la fin. J'ai fait prisonniers deux Fritz, ces guerriers se présentaient de manière pathétique. »<sup>380</sup>

Dans notre corpus, le mot « fasciste », souvent également joint à différents adjectifs mentionnés plus haut, est avant tout scandé par les commissaires politiques au début de la guerre puis s'étend progressivement à toutes les strates de l'armée à partir de la deuxième année de la guerre. Il faut toutefois noter que quelques auteurs ne renoncent toutefois pas à employer plusieurs termes qui comportent différentes connotations pour désigner leur ennemi et ce, pour l'ensemble de la période. Il est donc possible de retrouver, dans une même lettre, plusieurs variantes pour désigner l'ennemi qui véhiculent parfois une connotation neutre.

<sup>379</sup> Reese, *op. cit.*, p.191-192

<sup>380</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 117

parfois négative. Bien qu'à première vue, le mot « fasciste » pour désigner un ennemi semble porter une marque assez négative, Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri définissent plutôt ce terme comme une expression neutre: « Les Soviétiques parlent couramment de fascisme pour désigner le nazisme. Fascisme est le terme générique pour les dictatures agressives de droite, nazisme et fascisme italien en étant des variantes plus ou moins virulentes, toujours selon la terminologie soviétique »<sup>381</sup>. Ainsi, selon eux, les termes « fasciste » et « nazi » s'équivaleraient. À ces deux termes, nous ajoutons toutes les expressions pour nommer l'ennemi qui se rapportent simplement à Hitler comme « la clique hitlérienne » ou encore « les hordes d'Hitler », puisque nous considérons que cet ensemble comporte une connotation allant de neutre à légèrement dépréciative.

En fait, d'autres termes pour désigner l'ennemi qui sont assez fréquents dans les textes étudiés comportent une charge négative beaucoup plus importante. Inévitablement, une grande part des mots pour nommer l'opposant, utilisés par la propagande et repris par les Soviétiques au front, découle du phénomène de déhumanisation du combattant du camp adverse. La déhumanisation de l'ennemi a d'ailleurs une grande importance au sein de la théorie d'Omer Bartov:

« During the war in Russia the process of dehumanisation of the enemy was probably more successful than in any other war in modern history – the Russian, Slavs, Jews, Mongols, all had lost any relationship to the human race, and were nothing more than satanic monsters trying in vain to appear human, imposters whose identity had to be exposed and whose existence endangered everything which civilised men held dear. »<sup>382</sup>

Cet aspect fut également mis de l'avant par Stéphane Audoin-Rouzeau qui avance, entre autres, que sur le front de l'Est, plusieurs pratiques de cruauté visant la profanation de l'humanité de l'adversaire avaient déjà été pratiquées courantes au cours de la Première Guerre mondiale. En proposant une interprétation poussée pour chaque pratique, il fait la distinction entre les gestes d'animalisation (« corps suspendus par les pieds, vidés de leur sang, énucléés, en partie dépouillés de leur peau, parfois éventrés: il n'est pas difficile d'établir la correspondance avec la mise à mort des lapins et des porcs dans les campagnes ») et la volonté de déshumanisation:

<sup>381</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.148

<sup>382</sup> Bartov, *The Eastern Front 1941-45*, New York, St. Martin's Press, 2001, p. 83

En martelant le visage de l'adversaire, en le rendant méconnaissable, il s'agit bien de déshumaniser la partie la plus humaine de l'homme. S'attaquer à sa main relève du même souci. Couper les parties génitales, c'est prendre pour cible la filiation, à travers un type de profanation caractéristique des pratiques de cruauté. Crucifier le corps adverse, le suspendre par les pieds, le débarrasser de sa peau, l'éventrer, c'est transformer le soldat ennemi en un détail abattu.<sup>383</sup>

Aussi, Mary R. Habeck, dans son article dans *The Barbarisation of Warfare*, élabore sur les conséquences de cette déhumanisation sur la conduite de la guerre à l'Est:

« The concept of the common humanity of all men, derived from Christian ideals and the Enlightenment, and gradually widened throughout the nineteenth and early twentieth centuries to include the entire human race, was rejected by the Nazis in favour of the two-tier ordering: true humans, who deserved certain rights and privileges, and the sub-humans, who deserved none. [...] The deshumanisation of the enemy, and the definition of the war as a fight for existence, allowed all the other steps for the regression of warfare to take place. »<sup>384</sup>

Au sein de notre corpus, quelques auteurs déhumanisent leurs ennemis en les désignant. Roger R. Reese argumente d'ailleurs que c'est le travail de la propagande qui a permis une large diffusion de ces expressions qu'on retrouve dans les écrits personnels des soldats soviétiques: « At its most basic and functional level, dehumanizing the enemy, practiced routinely by belligerents, was designed to make it easier for soldiers to overcome their inhibitions and kill other human beings. »<sup>385</sup> Ainsi, l'emploi fréquent de termes comme « animal », « bête », « chien », « serpent », « démon » et « monstre de l'humanité » rappelle clairement les effets de ce phénomène et illustre bien l'importance de l'endoctrinement idéologique des soldats soviétiques sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale, vu que cet emploi témoigne de l'intégration de ce vocabulaire dans leurs discours.

Il est possible de remarquer la présence, dans les correspondances, de termes empruntés à la propagande soviétique qui rappellent étonnamment le vocabulaire nazi. En prenant pour point de départ le thème de l'invasion au lieu de l'impureté de la race, la propagande

<sup>383</sup> Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre », In *La violence de guerre, 1914-1945*, Bruxelles et Paris, Éditions Complexe et IHTP, 2002, p. 91-92

<sup>384</sup> Habeck, « The Modern and the Primitive », In *The Barbarisation of Warfare*, Washington Square, N.Y., New York University Press, 2006, p. 85

<sup>385</sup> Reese, *op.cit.*, p.179

soviétique diffusait largement des termes pour désigner l'ennemi qui, non seulement, le déshumanise mais sous-entend également son infériorité notable, son caractère nuisible et l'obligation de l'éliminer. Ainsi, les termes russes *gad* (souvent traduit littéralement par « reptile » ou « vermine ») et *svoloc'* (signifiant plutôt « déchet », « ordure », « crasse », « racaille », « parasite »), employés pour désigner le soldat allemand, sont assez fréquents dans nos textes étudiés. La traduction de ces termes du russe au français reste toutefois peu aisée puisqu'au sens figuré, ces deux mots peuvent également signifier « bâtard » ou encore « salaud »<sup>386</sup>, ce qui implique également une connotation très négative, mais apparaît plutôt comme une critique du comportement de l'ennemi plutôt qu'une désignation très péjorative liée sémantiquement à « bête nuisible ». D'autres désignations, également dévalorisantes, qui donnent de l'information quant au comportement de l'ennemi sont identifiables dans nos sources. Ainsi, l'emploi de mots qui sont nés de la propagande soviétique, comme « bandit », « voleur », « violeur », « bourreau », « envahisseur », « occupant », par les combattants de l'URSS démontre bien à quel point ces derniers étaient perméables aux messages de l'État et comment ils ont rapidement intégré puis repris dans leurs écrits le vocabulaire idéologique du régime.

Bien que ce mémoire se consacre principalement à l'analyse de l'affrontement entre les Soviétiques et les Allemands, l'abondance de lettres de soldats qui ont combattu sur le front de Carélie dans notre corpus nous oblige à exposer également les mentions de l'ennemi finnois dans les écrits personnels étudiés. D'abord, il faut noter que l'ennemi numéro un de l'URSS durant le dernier conflit mondial était l'Allemagne et que le ton des soldats affrontant les Finnois était beaucoup plus neutre. Cela s'explique par le fait que la propagande anti-finnoise n'était pas aussi intense et largement diffusée que la propagande anti-nazie. Ainsi, l'ensemble des auteurs qui désignent l'ennemi sur le front de Carélie adopte des désignations neutres comme « finnois », « finnois-blancs » et « clique de Mannerheim ».

Évidemment, certains auteurs, sans se contenter de désigner leur ennemi en employant les termes diffusés par la propagande, élaborent sur les différentes caractéristiques qui définissent l'Allemand moyen au front dans leurs correspondances personnelles. Ces extraits,

---

<sup>386</sup> Lopez et Otkhmezuri, *op. cit.*, p.284



qui s'étendent sur l'ensemble du conflit, nous apparaissent évidemment précieux, puisqu'ils décrivent sans détour les perceptions de l'auteur quant au comportement de leur ennemi au front. Par exemple, dans une lettre non datée, un aviateur écrit: « Et tu sais, père, de mon expérience de combat, je peux te dire que les Allemands, pour la plupart, sont des lâches et des parvenus. »<sup>387</sup> De son côté, en août 1941, Lev Abramovič Finkel'shtejn, en plus d'exprimer son opinion sur les performances de l'ennemi, il emprunte un ton des plus optimistes et raconte sa rencontre avec lui:

L'infanterie des Allemands est constituée de lâches, ne convient nulle part, les avions et les tanks font plus de bruits que de performances, quant à l'artillerie – la nôtre est plus forte. Leurs forces résident seulement dans les mortiers, ils ont aussi une organisation pas trop mal. J'ai parlé avec des prisonniers allemands – des blessés. Ils étaient contents, même avec mon niveau en allemand. Ils se sont plaints au sujet de nos partisans et l'un d'entre eux a assuré qu'il aimait beaucoup les Juifs et a crié « Camarade ». En général, ils sont très intelligents et confus. Ils ne s'attendaient pas à être pris comme prisonniers. Il semble que c'est dur pour les Allemands et à l'automne et l'hiver, ça sera encore plus difficile pour eux.<sup>388</sup>

Ce dernier extrait est particulièrement intéressant puisque l'auteur y présente aussi les quelques forces de l'ennemi et démontre de la compassion pour celui-ci, ce qui fait de cette lettre un cas d'exception dans la composition que nous avons analysée. Aussi, un seul auteur fait une comparaison historique entre les Gardes Blancs de la Guerre civile et leurs ennemis actuels. En août 1941, Viktor Vacil'evič Talalihin écrit: « Nous n'oublierons jamais comment, en 1918, les Blancs ont torturé à mort notre frère Pavel. Les voyous d'Hitler ont dépassé les Gardes Blancs... Aucune pitié pour les frénétiques bandits fascistes! »<sup>389</sup>

Lorsque les auteurs élaborent sur les caractéristiques de leur ennemi, le ton laisse souvent transparaître leurs perceptions déshumanisées de celui-ci: « C'est une bête stupide et complexe que tu détestes jusqu'à en grincer des dents. »<sup>390</sup> Dans une lettre datant de janvier

<sup>387</sup> Egorov, *Živoje slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ânovsk, Simbirskââ kniga, 1995, p.89

<sup>388</sup> Geft'er, *Golosa iz mira, kotorogo uže net* [Voix du monde qui n'est plus], Moscou, Izdatel'stvo MGU, 2004, p.53

<sup>389</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 15

<sup>390</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p.558

1942, un précise que « les animaux sont plus intelligents que cette racaille – les fascistes »<sup>391</sup> alors qu'un autre écrit à son fils en février de la même année:

Apprend à haïr les Allemands, les violeurs qui, comme des animaux, ont fait irruption sur notre terre et ont voulu nous transformer en leurs esclaves. Maintenant, notre Armée rouge bat avec grands efforts ces animaux et j'en fais partie.<sup>392</sup>

Une autre lettre très parlante est celle d'Anatolij Matveevič Kuznecov, datée de juillet 1942, dans laquelle il explique également à son fils la cruauté de l'ennemi:

Ici, il y a des fascistes tout près, ils aiment tuer des gens. Tu te souviens, toi et moi avions tué un serpent et tu as dit : « Nous aimons les gens – nous tuons les serpents pour eux ». Et, les fascistes sont pires que les serpents. Ils n'aiment personne, ils n'aiment que tuer et torturer.<sup>393</sup>

Alors qu'en décembre 1942, le lieutenant Viktor Pavlovič Kulakov écrit à un ami: « Bien sûr, jusqu'à maintenant, il y avait des Allemands et assurément cela a dû être pour vous très, très difficile de survivre. Les Allemands sont faits uniquement pour combattre, tuer, prendre, voler, etc. »<sup>394</sup>

En plus de décrire les combattants ennemis, deux auteurs de notre corpus expriment également leur opinion au sujet du chef de l'Allemagne, le grand responsable de la guerre, selon leurs dires. L'exemple le plus explicite est la lettre de la jeune sniper Natal'ja Venediktovna Kovšova:

Ah, ce damné, damné Hitler. Je pense que dans le monde, il n'y a pas de mot assez grossier qui pourrait le décrire, comme une définition. Je vais battre ses sales animaux bâtards (mauvais museau), les empoisonner avec leur propre bile et tenir ces chiens.<sup>395</sup>

Cet extrait ainsi que l'ensemble des différentes désignations et représentations de l'ennemi vues ici consistent en une démonstration claire de la violence contenue dans les propos du soldat soviétique moyen sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Il nous apparaît

<sup>391</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 15

<sup>392</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.3, Dossier no.1, p.1

<sup>393</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskû zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p. 129

<sup>394</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.105

<sup>395</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.348, Inventaire no.1, Dossier no.3, p.14ob

évident que la fréquence de toutes ces formules pour parler de l'ennemi, créées par la propagande du régime, dans les écrits personnels de ces combattants illustrent bien l'impact de la propagande sur ces derniers et témoignent de l'importance de leur endoctrinement idéologique, vu comme un facteur déterminant du phénomène de la « barbarisation » sur le front germano-soviétique durant la Seconde Guerre mondiale.

#### 4.3 La « brutalisation » du soldat

En plus d'influencer le langage d'Ivan, ses motivations à combattre et ses représentations de l'ennemi, la propagande soviétique encourageait le soldat moyen à la haine et à la violence. Elle mettait en relief les crimes commis par l'ennemi et stimulait la volonté de vengeance des Soviétiques comme l'explique l'historien Orlando Figes: « Soviet propaganda also played on the emotions of hatred and revenge. By the winter of 1941, the German invasion had brought so much suffering to Soviet families that all it took to get the people fighting was to fan their rage against the enemy ».<sup>396</sup> Plus tôt dans ce mémoire, nous avons vu qu'au front, le contact avec les dures conditions de combat n'avaient pas été aussi « brutalisantes » pour Ivan qu'elles l'ont été pour les soldats d'Hitler. Nous croyons plutôt que c'est l'endoctrinement idéologique qui entraîna d'abord la « brutalisation » d'Ivan, dont le comportement violent se dévoila autant sur le champ de bataille face aux soldats allemands qu'envers les prisonniers et les civils. Nous élaborerons également au sujet de la présence d'une spirale de violence sur le front Est liée au désir de vengeance des soldats des deux camps.

Malgré la présence de la censure gouvernementale et de la tendance à l'autocensure dans les écrits personnels des Soviétiques, l'analyse de correspondances militaires est des plus pertinentes pour l'étude de l'objet qui nous intéresse ici. En effet, notre corpus regorge de traces de « brutalisation » du soldat, conséquence de son endoctrinement anti-nazi, vu comme un facteur expliquant le phénomène de « barbarisation » observable, selon Bartov, sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. En réponse à l'invasion de l'URSS, et ce, dès 1941, la

<sup>396</sup> Figes, *The Whisperers*, Londres, Allen Lane, 2007, p.414

propagande soviétique avait enflammé les passions, invitant à la haine de l'ennemi et à la poursuite de l'objectif de son annihilation complète:

« Confronted with an enemy who promised not just to defeat the Bolsheviks but to annihilate them and enslave whatever was left of the Soviet people the response was a complete, total war of annihilation of the enemy by whatever means necessary and at whatever cost to their own side. As the Supreme Commander advise his military leaders on 13 November 1941, the best way to deal with Germans entrenched in a village was to "completely destroy the settlement and burn it to the ground," burying the enemy under the rubble. This radicalization of war making was one aspect of the attempt to concentrate the mind of "the peasant". Brutal discipline, the threat and actual administration of violence against those unwilling or unable to fight, and the systematic unleashing of the passions of war through a savage atrocity propaganda were the other aspect of the program. »<sup>397</sup>

Ainsi, les effets de l'exposition des auteurs de nos sources à ces messages officiels se manifestent de plusieurs manières dans les correspondances personnelles que nous avons étudiées. D'abord, plusieurs soldats vantent leur efficacité comme combattant dans leurs lettres. Ils expliquent comment ils sont maintenant habitués à leur nouveau travail de soldat, détaillant tout ce que cela implique. L'exemple le plus parlant reste la lettre de Petr Geogrievič Karpin qui date de décembre 1943:

Au moment des combats, toutes mes pensées et aspirations étaient dirigées vers, comment gagner le prochain affrontement avec l'ennemi, et surtout comment rester entier. Le stressant suspense me fatiguait rapidement. Le mot « guerre » ne sortait pas de ma tête. Ce fut comme ça les deux premiers mois. Maintenant, c'est complètement différent: la guerre est devenue pour moi une profession dans le sens intégral du mot, une occupation de tous les jours. Maintenant, même dans les plus difficiles minutes de combat, pas de mouvement précipité, pas de violentes palpitations du cœur, au contraire, le cerveau mène toujours tous les mouvements, comptant froidement et voyant toutes les erreurs de l'ennemi.<sup>398</sup>

D'autres démontrent de la fierté d'avoir tué, ou capturé, un grand nombre de soldats ennemis. En listant leurs accomplissements sans présenter le moindre remord, ils semblent oublier que leurs performances sont souvent liées à l'acte de tuer: « Encore quelques mots à propos de moi, présentement je suis un sniper et j'ai à mon actif déjà vingt hitlériens, et je

<sup>397</sup> Edele et Geyer, « States of Exception », In *Beyond Totalitarianism: Stalinism and Nazism compared*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2009, p. 368-369

<sup>398</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuu sovetskuiu zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p. 119

vais en détruire encore plus lors de la prochaine sortie au front. »<sup>399</sup> Dans le même ordre d'idée, en mars 1942, Ivan Alekseevič Dmitriev écrit : « Notre dernière campagne fut plutôt un succès : nous avons détruit six postes avancés et tué quatre-vingt Finnois, pris des captifs, beaucoup d'armes, de munitions et des vêtements »<sup>400</sup>. En octobre 1942, le commandant Vladimir Vladimirovič Tiden liste les exploits de son unité :

[...] sous mon commandement plus de 400 animaux nuisibles (vermine) ont été tués, oui, 31 ont été capturés, oui, un tel nombre d'armes a été pris ! Je ne parle pas pour me vanter, ne pense pas cela. Mais maintenant, quelle honte : pourrait-on tripler et quadrupler ces nombres. Attend bien !<sup>401</sup>

Alors qu'en avril 1943, Pavel Aleksandrovič Čevov précise à sa mère et à sa soeur qu'il a tué trente Fritz<sup>402</sup>, Aleksej Nikolaevič Šalin demande à sa femme, en février 1944, de passer le message à ses fils : « Dis-leur que papa combat très bien les Allemands et qu'il a éclaté beaucoup-beaucoup d'Allemands. »<sup>403</sup>

Dans leurs écrits, certains se réjouissent de l'efficacité de leurs armes qui entraînent la mort massive de leurs ennemis. Par exemple, en septembre 1941, le commissaire politique Mark Solomonovič Zorkij explique à une amie que « c'est avec bonheur et amour qu'ils disent au revoir à leurs neuf bombardiers et écoutent comment ils sèment la mort à l'emplacement de l'ennemi »<sup>404</sup>, propos qui se rapprochent de ceux de Vitalij Mihajlovič Arhipov datant d'août 1944 : « Je me réjouis quand mes bombes détruisent (déchirent) en pièces les fortifications ennemies et, avec elles, les sales ordures. »<sup>405</sup> Puis, en janvier 1945, le général-major Ivan Vasil'evič Davydov décrit, avec une certaine fierté, le paysage apocalyptique qui l'entoure : « Les routes sont jonchées de cadavres d'Allemands, de chevaux, de débris de divers moyens de transport. C'est le travail de notre aviation, elle

<sup>399</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 28

<sup>400</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 72

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 269

<sup>402</sup> *Ibid.*, p. 283

<sup>403</sup> Gribov, *Ždi menâ!* [Attends-moi !], Moscou, Geiâ itërum, 2001, p. 140

<sup>404</sup> Antonova et Bogdanov, « *My šli navstreču vetru i sud'be...* » [« Nous marchions contre le vent et le destin... »], Moscou, Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, p. 558

<sup>405</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 148



domine complètement les airs. »<sup>406</sup> Finalement, dans une lettre datant également de janvier 1945, le signaleur Vladimir Mikhajlovič Arhipov décrit la dure situation dans laquelle évoluent les Allemands à la fin de la guerre et comment lui et ses camarades se réjouissaient de les voir mourir de faim:

À chaque jour, une maison à la fois nous lui enlevons des gains. L'ennemi affame ses soldats, ils n'ont rien eu depuis deux-trois jours. Dans les poches des prisonniers, il y a de la farine, des nouilles sèches mais aucune trace de pain. Quotidiennement, les avions de transport allemand envoient par parachute des vivres et des munitions. Mais comme leur territoire est très étroit, la majorité des parachutes tombent vers nous. Et laissez-les mourir de faim. Ils voulaient le lard ukrainien. Qu'ils mordent la poussière.<sup>407</sup>

En étudiant ces textes, il nous apparaît clair que les soldats qui s'expriment ainsi dans leurs lettres ne sont pas conscients d'être « brutalisés » par leur milieu.

Trois différents auteurs du corpus expliquent également comment ils battent l'ennemi, mais optent pour l'utilisation d'euphémismes dans leurs écrits. Par contre, nous ne retrouvons ce type d'exemples que pour les deux premières années du conflit. En décembre 1941, un lieutenant appartenant à la brigade d'artillerie anti-char explique qu'il envoie à l'ennemi, jour et nuit, des « gâteau d'acier de 16 kg » et des « boulettes de viande » en acier pour leur dîner ainsi que pour leur deuxième et troisième service, jusqu'à ce qu'ils en aient assez.<sup>408</sup> Puis, en 1942, soulignant la fête du 1<sup>er</sup> mai, Fëdor Osipovič Novožilov raconte les derniers combats féroces à son épouse: « Nous avons broyé les reptiles sans pitié. Nous leur avons présenté des beaux cadeaux de la fête du 1<sup>er</sup> mai. »<sup>409</sup> Finalement, en juin de la même année, un autre écrit au sujet de l'attaque à laquelle il prendra bientôt part: « Nous n'avons pas encore rencontré les Hans et les Fritz, mais ils ne sont pas loin de nous. Nous leur préparons une bonne « salade vinaigrette » printanière, de laquelle nous allons les « nourrir » à la décharge, afin qu'il soit plus facile pour eux de courir. »<sup>410</sup> À notre avis, ces auteurs visent à diminuer

<sup>406</sup> Egorov, *Živoje slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ânovsk, Simbirskââ kniga, 1995, p.119

<sup>407</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 108

<sup>408</sup> Ovsânkina, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Arhangel'sk, Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, p.24-25

<sup>409</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 183

<sup>410</sup> Beršadskij, *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique], Moscou, Kniga-Ltd, 1995, p.95

l'impact de leurs propos en évitant d'utiliser les expressions plus directes, le message reste pourtant le même et constitue une trace évidente de leur « brutalisation ».

Plus largement, le phénomène de la « barbarisation » du front de l'Est est aussi reconnaissable dans nos textes lorsque leurs auteurs font le récit des crimes des Nazis contre le peuple soviétique. Ils mettent en relief la violence du comportement de l'ennemi, en taisant, la plupart du temps, leurs propres dérapages. En juillet 1942, Valentina Ivanovna Ždanova élabore sur la violence des comportements des soldats d'Hitler:

Les monstres allemands ont tué des enfants, des vieillards, des vieilles dames, et les jeunes femmes, ils les ont pris avec eux. Beaucoup de jeunes filles ne sont pas venues et ils leur ont fait de l'intimidation, leur ont tordus les mains, les jambes, ont coupé leurs seins, ont crevé leurs yeux et voilà qu'après toute cette souffrance atroce, ils les ont tuées. Ils ont brûlé beaucoup de villages.<sup>411</sup>

Dans une lettre adressée à son père, datée d'octobre 1943, l'aviateur Aleksandr Vasil'evič Nazarenko témoigne: « J'ai vu comment l'Allemand brûle, putain, des villages, j'ai vu des victimes de sa violence. Mais, dans certains endroits, il déguerpit d'une telle façon qu'il n'a pas le temps de mettre le feu, même pas à une seule maison. »<sup>412</sup> Il convient de noter que l'emploi du langage vulgaire est notable dans cet extrait et qu'il constitue une exception au sein de notre corpus. Pourtant, plusieurs historiens, dont Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, rapportent qu'au front, l'emploi d'un vigoureux argot était omniprésent et ce, pour toutes les classes sociales:

Dans nombre de témoignages de vétérans, on voit comment, pour les soldats *intelligentnyi*, la guerre a été la première rencontre avec le *mat*, avec l'obscénité. Ça a été un choc culturel. L'appropriation du *mat* est pour ces soldats *intelligentnyi* une intégration dans la machine de guerre, le signe de la perte d'une certaine pureté et l'acquisition de quelque chose qui est de l'ordre du professionnalisme. Avec l'usage du *mat*, on devient un soldat *obstrelennyi*, c'est-à-dire aguerri.<sup>413</sup>

Nous convenons toutefois que les sources que nous utilisons dans ce travail ne favorisent évidemment pas la collecte d'informations au sujet de ce type de parler au front et qu'il est

<sup>411</sup> Prokofev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.61

<sup>412</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 86

<sup>413</sup> Lopez et Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p.33

surprenant d'observer ce niveau de langage, même dans une seule des correspondances étudiées.

Les mentions de la violence perpétrée par l'ennemi sur le front de l'Est sont évidemment de plus en plus nombreuses à mesure que la guerre suivait son cours et que les Soviétiques faisaient la reconquête du territoire. En janvier 1943, Nikolaj Vasil'evič Popov raconte à sa soeur en termes très explicites les horreurs des exécutions des Juifs par les soldats allemands:

Plusieurs villes et villages ont déjà été libérés par nos sections. Et partout des traces des atrocités. Tu ne croiras pas, ce que les gens ont vécu ici. Dans deux petites villes, les Allemands ont rassemblé tous les Juifs. Ils ont fusillé les hommes et les femmes, et les enfants ont été enfermés (mis dans des murs), ont été mis à nu et empoisonnés lentement! Ils sentaient sur eux qu'on leur envoyait des substances. Voilà comment ils ont détruit tous les Juifs.<sup>414</sup>

Alors qu'en octobre 1944, un autre auteur parle des destructions: « Oh, vous devriez voir, comment tout est détruit, il ne reste pas un survivant, ni une seule maison, ni construction et le grain a disparu, le blé (celui sur pied) et même celui déjà entreposé dans la grange... »<sup>415</sup> Finalement, dans une lettre à ses parents datée du 1<sup>er</sup> mai 1945, Petr Egorovič Nikitin fait une description de sa découverte des camps de la mort:

Il y a peu de temps, moi et un groupe de gardes étions dans la ville d'Auschwitz (en Pologne), où les hitlériens ont mis sur pied les « camps de la mort ». Le territoire du camp s'étend sur près de cinquante kilomètres. De tous les côtés – il y a un fil barbelé qui est alimenté d'un courant électrique. [...] De plus, les monstres allemands surveillaient les prisonniers armés et accompagnés de chiens. Le plus effrayant – c'est le crématorium de huit-douze fours, où les Allemands brûlaient les cadavres des torturés, des victimes mutilées. J'ai discuté avec des ex-prisonniers du camp. Ils racontaient leur terrifiante, inhumaine agonie.<sup>416</sup>

Un peu plus loin dans sa lettre, il ajoute, au sujet de son désir de vengeance: « Sachez, chers parents, sachez compatriotes que nous nous vengerons violemment de tout ce qu'a fait l'ennemi, rien ne serait oublié ou pardonné. »<sup>417</sup>

<sup>414</sup> Atuevoj et Karueva, *Pis'ma s fronta* [Lettres du front], Elista, GU « Izdatel'skij dom « Gerel' », 2010, p.115

<sup>415</sup> Gribanov, *op. cit.*, p.159

<sup>416</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuju sovetskiju zemlju* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliä, 1990, p. 175-176

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. 176

Cet auteur n'est d'ailleurs pas le seul à crier vengeance dans les lettres personnelles qu'il écrivait à ses proches durant la guerre. Selon Merridale, plusieurs raisons personnelles motivaient le désir de vengeance des troupes soviétiques:

« It was rage that gave the troops their energy. Everything, from the deaths of beloved friends to the burning of cities, from the hunger of the children back at home to the fear of facing another hail of shells, everything – even the wealth of bourgeois homes – was blamed on the Germans. Consciously or not, too, the Red Army soldiers would soon be venting anger that had built up through decades of state oppression and endemic violence. »<sup>418</sup>

De son côté, Roger R. Reese relève la part de responsabilité de la propagande soviétique pour expliquer la montée du désir de vengeance des soldats soviétiques: « One psychological tactic employed by the Soviet state and military high command to enhance motivation was to combine hate for the German army with the desire for a just revenge and the need to liberate the *rodina* from occupation. »<sup>419</sup> Il nuance toutefois ses propos en soulignant le rôle important de la large connaissance de l'existence des crimes nazis envers le peuple soviétique: « In fact, Nazi atrocities were a godsend to the Soviet state. Many anti-Soviet citizens claim they fought not for Stalin, for socialism, or for Russian but against fascism – not its ideology, but the behavior of German soldiers who were its physical manifestation. »<sup>420</sup> Le désir de vengeance était donc un motif d'importance pour motiver les troupes et poussait inévitablement les soldats soviétiques à adopter des comportements qui amplifiaient le cycle de la violence sur le front de l'Est.

Un grand nombre de correspondances de notre corpus expriment la volonté de vengeance de leur auteur. Par exemple, dès 1942, la sniper Natal'â Venediktovna Kovšova explique en détails dans une lettre adressée à sa famille élargie qu'elle veut venger le peuple soviétique pour le sang versé et pour toutes les souffrances.<sup>421</sup> De son côté, le lieutenant Oleg Ksenofont'evič Odincov écrit à ses parents et à sa soeur: « C'est l'heure de vérité, celle que j'ai attendue. Il reste maintenant à agir avec la compétence et la ruse, de manière à venger la

<sup>418</sup> Merridale, *Ivan's War*, New York, Metropolitan Books, 2006, p.260

<sup>419</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p.177

<sup>420</sup> Reese, *op. cit.*, p.179

<sup>421</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.348, Inventaire no.1, Dossier no.3, p.46-49



bavure. Je vais combattre le sang avec le sang. »<sup>422</sup> Également, le commissaire politique Petr Ivanovič Komlev écrit en juillet 1942: « Comme je souhaite vengeance, une vengeance qui ferait connaître à l'ennemi que c'est la dernière fois, qu'aucune idée de conquérir l'Union soviétique lui montera à la tête. »<sup>423</sup> Se rapportant à la dernière guerre avec les Finnois, le commandant Vladimir Vladimirovič Tiden précise à son ami en octobre 1942:

Nikolaj Aleksandrovič, je hais l'ennemi et lui voue une colère sans répit. J'ai encore de spéciaux comptes à rendre aux Finnois (blancs), datant de la dernière guerre, au moment où ils m'ont raccourci la jambe, versé le sang et où plusieurs de mes camarades et amis ont été tués.<sup>424</sup>

Dans une lettre datée du 25 août 1941, Vasilij Geogrievič Klückov élabore l'idée qu'il combattera pour venger les réfugiés qu'il a rencontrés sur la route vers le front:

Nous avons traversé beaucoup de villes, de villages et des petites localités et partout, du petit au plus grand, ils nous saluaient sincèrement (de l'âme), agitaient les mains, nous souhaitaient la victoire et de revenir. Et les réfugiés nous ont demandé de venger l'attaque (intimidation) des fascistes contre eux.<sup>425</sup>

En janvier 1943, dans une lettre adressée à sa soeur, Valentina Fedorovna Orlova s'exprime ainsi: « Maintenant, j'ai un seul désir, me venger des Fritzs pour toute ma souffrance, aller au front avec un sac avec des bandages, un tas de grenades et une mitrailleuse (à main). »<sup>426</sup> Finalement, deux différents auteurs expriment clairement leur volonté de vengeance en visant l'ensemble du peuple allemand, en prenant pour cible les civils. En mars 1944, le mécanicien d'avion Igor' Ivanovič Dem'ânenko se réjouit de vivre dans le confort allemand et de prendre aux civils leurs ressources:

Nous entrons dans la tanière de l'ennemi et chaque jour plus profondément, nous vivons dans des maisons allemandes, nous dormons dans des couettes de plumes allemandes, nous mangeons avec la vaisselle allemande et le bœuf allemand! Tout est devenu (a été) difficile, ils ont voulu que ça soit mieux, et voilà maintenant ils s'en gavent (prennent la bouche pleine) du mieux!<sup>427</sup>

<sup>422</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 15

<sup>423</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 123

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 268

<sup>425</sup> Kiselev, *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front], Moscou, Izd. gazety Veteran, 1994, p. 8

<sup>426</sup> Egorov, *Živoje slovo o vojne* [La parole vivante de la guerre], Ul'ânovsk, Simbirskââ kniga, 1995, p. 89

<sup>427</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no. 172, Inventaire no. 2, Dossier no. 108, p. 3



Alors qu'en janvier 1945, Sergej Âkovlevič Žirnov déclare de manière limpide ses intentions de vengeance envers la population allemande:

Maman, nous avons déjà rencontrés des civils. Mais seulement des Russes, nous les touchons pas parce qu'ils sont nôtres. Mais, ce sera comment quand nous rencontrerons des civils allemands, nous nous vengerons pour tout ce qu'ils nous ont fait. Maman, nous n'allons pas pour conquérir la terre, mais pour nous venger et détruire toute l'Allemagne, afin qu'elle n'existe plus dans le monde.<sup>428</sup>

Un seul auteur décrit comment son groupe se vengeait des violences commises par les soldats ennemis. Dans une lettre datant de janvier 1945, le signaleur Vladimir Mihajlovič Arhipov détaille un dérapage à la suite de la découverte de soldats soviétiques qui ont été torturés par des soldats allemands, en soulignant que ce comportement rappelle avant tout les méthodes de l'ennemi:

Nous avons trouvé vingt de nos combattants avec les yeux crevés et ayant été battus avec des baïonnettes puis tués. Ainsi, nos gars ayant pris, lors d'une attaque terrestre, un quart de prisonniers, ils les ont, du fond du cœur, fermement battus et chacun a dépassé les bornes (normes) comme s'il portait un casque allemand.<sup>429</sup>

Dans son livre, Roger R. Reese traite en profondeur le thème de la haine de l'ennemi sur le front de l'Est. Il aborde d'ailleurs l'impact de la propagande soviétique sur la montée de ce sentiment dans les rangs de l'Armée rouge, sans nier celui de l'expérience personnelle d'Ivan au front:

« A certain amount of hatred is useful in motivating soldiers to fight and overcome whatever inhibitions they might have about killing. It is also nearly inevitable that the combat experience will generate hate as soldiers' friends are killed or wounded. In the heat of battle, hatred and thirst for revenge can even distract soldiers from fear and motivate superior combat performance. Such "naturally arising" hate might actually be healthier in the long run for an army and its soldiers than the type of extrinsically inspired promoted by the Stalinist state. The years of hated-filled propaganda likely contributed to the scale of violence against German civilians after the war and indiscipline among occupying soldiers. »<sup>430</sup>

Aussi, il considère que le fameux appel à la haine de Staline dans son discours du 6 novembre 1941 n'était pas aussi nécessaire qu'il apparaissait:

<sup>428</sup> Prokof'ev, *Pis'ma s fronta rāzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [Lettres du front des vétérans de Rāzan' de la Grande Guerre patriotique], Rāzan', Izdat. Russkoe Slovo, 1998, p.71

<sup>429</sup> Šindel', *op. cit.*, p. 108

<sup>430</sup> Reese, *Why Stalin's Soldiers Fought*, Lawrence, Kan., University of Kansas, 2011, p. 181

« Given the testimony of hundreds of contemporaries and veterans on the subject, it seems that Stalin's call to hate was unnecessary. The Germans' horrendous treatment of civilians and prisoner of war, combined with soldiers' anger when comrades were killed, is cited most often by veterans as the source of their hatred during the war, not Stalin's order to hate. When the Soviet soldiers committed atrocities in the heat of battle, they followed the same pattern of excesses committed by armies whose troops were not instructed to hate. »<sup>431</sup>

Tout comme les vétérans de Reese dans leurs témoignages, plusieurs militaires de notre corpus expriment leur haine de l'ennemi. Certains révèlent de manière limpide qu'ils sont haineux alors que d'autres se contentent de parler de « colère » contre les Allemands.<sup>432</sup> Aussi, la haine de l'ennemi reste un concept large: parfois l'ennemi semble se limiter à la personne d'Hitler, plus souvent qu'autrement aux militaires allemands et dans certains cas, il s'étend jusqu'à l'ensemble de la population allemande. Dans une lettre datée de septembre 1941, Mihail Fedorovič Lukin décrit ce sentiment:

Ma petite maman, ma chère, j'ai en moi une telle bête... contre tout le peuple allemand, qu'il m'est difficile de l'exprimer (transmettre). Quand mon armée entrera dans les limites de l'Allemagne, je ne vais non seulement pas m'arrêter, mais je vais punir pour la destruction au ras-du-sol tous les fascistes vivants ou morts, (mais) je le ferai moi-même.<sup>433</sup>

Un peu plus loin dans la même lettre, il demande à sa mère: « Je veux, petite maman, que tu élèves ma fille dans la haine du mal des fascistes ». <sup>434</sup> Dans le même ordre d'idée, le commissaire du détachement partisan Fëdor Osipovič Novožilov écrit à son épouse en mai 1942: « Ce damné ennemi a brisé des millions de vies heureuses, il est sans pitié. Mon cœur brûle d'une haine farouche pour lui. Tous, nous les haïssons pour l'humiliation (moquerie) de notre pacifique peuple, pour la perte de l'honneur de la Patrie. »<sup>435</sup> Enfin, concentrant sa haine plutôt envers Hitler, le marin Boris Evgen'evič Šungskij écrit en mars 1943: « Damné

---

<sup>431</sup> Reese, *op. cit.*, p.182

<sup>432</sup> Gribanov, *Ždi menâ!* [Attends-moi!], Moscou, Geiâ itërum, 2001, p.145

<sup>433</sup> Kiselev, *op.cit.*, p. 16-17

<sup>434</sup> *Ibid.*, p.16

<sup>435</sup> Minin et Šumejko, *My osvobodim rodnuû sovetskû zemlû* [Nous libérons notre cher pays soviétique], Petrozavodsk, Kareliâ, 1990, p. 183

Hitler, si seulement on l'atteignait vivant, on le prendrait à la gorge, il rendrait l'âme (et ne serait libéré). Je hais de toute mon âme ce salaud. »<sup>436</sup>

Au moment de l'entrée en Allemagne, les troupes soviétiques étaient évidemment avides de vengeance et les comportements adoptés n'étaient pas nécessairement exemplaires, particulièrement envers les civils. L'historien Mark Edele explique d'ailleurs très bien les comportements adoptés par les soldats soviétiques lors de leur entrée en Allemagne:

« Soviet soldiers were confused about the abundance of goods available in eastern Poland (this shock would have been even worst if they had actually known that they had just invaded one of the poorest regions of Europe!). [...] This problem would return once the Red Army marched into Germany, although here more were able to sublimate this shock into anger ('Why did these people who were living so well have to invade us?'). »<sup>437</sup>

En fait, selon l'historien Alastair Noble, les soldats avaient reçu comme ordre de tout détruire sur leur passage au moment de leur entrée en Allemagne:

« Brutal orders were issued to incite the men of the Red Army as they marched into Germany. Prior to the launch of the 13 January offensive General Chernyakovsky had instructed the men of his Third Belorussian Front to kill the Fascists and reduce their country to a wasteland. [...] Behind the Soviet front-lines 'revenge meetings' were convened where Political Officers reminded the troops of the scale of German atrocities and the need to get even. »<sup>438</sup>

De son côté, Elena Joly résume au sujet des nombreux pillages dès l'atteinte du territoire allemand: « Affolés par la propagande de Goebbels, redoutant la vengeance des soldats soviétiques, les civils allemands s'enfuient par millions devant l'Armée rouge. De janvier à avril 1945, effectivement, on rapporte de nombreux cas de pillages et de viols, surtout en Prusse-Orientale. »<sup>439</sup> Bien qu'il soit logique que la plupart des soldats tendent à taire ce genre de récits dans leurs correspondances personnelles, quelques auteurs nous renseignent sur l'état de la situation quant aux pillages. Par exemple, en mai 1942, un tankiste précise dans une lettre: « Je vous envoie une photo, sur du papier volé. Je tape également sur

<sup>436</sup> Minin et Šumejko, *op. cit.*, p. 289

<sup>437</sup> Edele, *Stalinist Society, 1928-1953*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p.156

<sup>438</sup> Noble, *Nazi Rule and the Soviet Offensive in Eastern Germany*, Brighton (R.-U.) et Portland (Or.), Sussex Academic Press, 2009, p.226

<sup>439</sup> Joly, *Vaincre à tout prix*, Paris, Le Cherche midi, 2005, p.29

machine volée de la compagnie *Continental*. »<sup>440</sup> Puis, en décembre 1943, Boris Granatov souligne, dans une lettre à sa mère, qu'il a amassé une tonne de trophées.<sup>441</sup> Finalement, en août 1944, un autre avoue, avec un ton teinté de remord, avoir volé les possessions d'un soldat allemand mort: « Pour la carte postale, tu ne devrais pas me remercier, car elle est « fritz ». Je l'ai prise à un Allemand mort parmi d'autres trophées. »<sup>442</sup>

En bref, tous ces différents extraits de lettres, qui constituent des traces de « brutalisation » du soldat soviétique moyen sur le front de l'Est entre 1941 et 1945, nous permettent de mieux cerner les causes du phénomène de la « barbarisation » d'Omer Bartov au sein même de l'Armée rouge. Il nous apparaît évident l'endoctrinement idéologique des Soviétiques a joué un rôle-clé dans ce processus, vu l'abondance des exemples qui démontrent l'intégration du vocabulaire de la propagande dans leurs correspondances. Aussi, de leurs représentations de l'ennemi et de leurs violents récits émanent une forte influence de la propagande anti-nazie. Selon Merridale, l'importance de l'endoctrinement des troupes est incontestable et explique une part des événements sur le front de l'Est: « Official propaganda actively encouraged the hatred that drove acts of cruelty like this. It was rooted in an incontestable reality, the fact of Nazi atrocities, the torture and killing of civilians, the repeated threat of annihilation. »<sup>443</sup> Cette historienne fait donc remarquer que la propagande fut aussi efficace, d'abord, parce que s'appuyait sur des faits véridiques et qu'on ne peut nier l'importance de la haine et surtout du désir de vengeance pour expliquer la « brutalisation » des troupes de Staline pendant le conflit. Dans le même ordre d'idée, Noble argumente:

« Over and above the impact of Soviet propaganda or political indoctrinement that encouraged them to view all Germans, whether men, women, or children, as "Fascists", many of the Russian soldiers were motivated [...] by "blind feelings of revenge." And who could wonder at this? Tens of thousands of Soviet soldiers were from areas devastated by German occupation, had lost relatives or loved ones to the invaders, or had themselves been wounded by an enemy invader. In addition, the ferocity of the fight had hardly abated, and, even at this late stage of the war, the Soviets were suffering very

<sup>440</sup> CAGM, CMAMLS, Fond no.172, Inventaire no.4, Dossier no.6, p.24

<sup>441</sup> Šindel', *Po obe storony fronta* [Des deux côtés du front], Moscou, Sol', 1995, p. 62-63

<sup>442</sup> *Ibid.*, p. 111

<sup>443</sup> Merridale, *Night of Stone: Death and Memory in Russia*, Londres, Granta, 2000, p. 282

high casualties. The anger and rage of average soldiers, their desire to wreak vengeance on the people held responsible, were visible for all to see. »<sup>444</sup>

Et, les témoignages de Jeffrey Brooks, dans son livre *Thank you, Comrade Staline!*, abondent dans ce sens, car ils mettent de l'avant, surtout en 1941 et 1942, le patriotisme et le désir de vengeance comme principales motivations à combattre l'ennemi nazi, en excluant délibérément de leurs propos toute référence à Staline ou encore au Parti.<sup>445</sup> L'escalade de la cruauté et la multiplication des atrocités commises envers l'ennemi, tant d'un côté du front que de l'autre s'explique donc également par le pur désir de vengeance face aux crimes et atrocités commis par le camp adverse. La naissance et la croissance de cette spirale de violence sur le front germano-soviétique s'explique, selon Collingham, de la façon suivante:

« The fighting on the eastern front descended into an orgy of brutality which gave the conflict a powerful internal momentum. Tales spread through the Red Army of the murderous actions of both the Wehrmacht and the SS within occupied territory, and Soviet soldiers gradually became aware that Red Army prisoners of war were being deliberately starved to death. In response, the Soviet became frighteningly vengeful, which, in turn, escalated the brutality of the Germans. »<sup>446</sup>

Le grand nombre d'extraits de correspondances qui relatent les crimes de l'ennemi, la haine de celui-ci, la volonté de vengeance de l'auteur ainsi que les violences qu'ils ont planifié de commettre ou commises eux-mêmes en territoire allemand est, selon nous, une démonstration claire de la présence d'une spirale de violence qui a poussé les combattants soviétiques à adopter sur le front de l'Est un comportement intensément violent. Ainsi, nous croyons que ce cycle violent observable durant les affrontements est également un facteur, comme celui de l'endoctrinement idéologique, qui explique la « brutalisation » des troupes allemandes et soviétique qui ont combattu sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale.

---

<sup>444</sup> Noble, *op. cit.*, p.450

<sup>445</sup> Brooks, *Thank You, Comrade Stalin!*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 2000, p.176

<sup>446</sup> Collingham, « The Soviet Union – Fighting on Empty », In *The Taste of War*, Londres, Allen Lane, 2011, p. 324



## CONCLUSION

L'expérience qu'a vécue Ivan sur le front germano-soviétique au cours de sa Grande Guerre patriotique est exceptionnelle. En effet, les durs combats du front ont confronté le soldat soviétique moyen à des conditions physiques et psychologiques particulières, combinés à une exposition constante à la violence ainsi qu'à une propagande du régime en place qui visait son endoctrinement idéologique complet, rendant uniques chacun des aspects de sa vie de tous les jours. Ce mémoire se voulait une analyse des caractéristiques singulières du quotidien de ces combattants soviétiques sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale, en déployant une approche culturelle de la guerre, dans une perspective dite « au ras-du-sol ». Pour ce faire, nous avons étudié les écrits personnels du front que ces militaires envoyaient à leurs amis et aux membres de leurs familles entre 1941 et 1945.

Sur un tel sujet, une importante historiographie nous précède. Cette recherche s'est d'abord inspirée des travaux d'Omer Bartov et de ses successeurs sur le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est. Puis, nous avons exploré différentes études abordant la réalité du soldat au front et, d'un point de vue plus large, s'intéressant à la vie quotidienne durant le régime stalinien. Finalement, nous nous sommes penchés sur quelques ouvrages exploitant comme sources de base des correspondances ou des récits personnels. Notre étude de l'historiographie nous a permis d'élaborer une problématique intéressante par rapport à notre objet d'étude: Comment le cours de la guerre a fait évoluer les conditions physiques et l'univers mental des combattants soviétiques au front? Quels étaient les sujets abordés par ces soldats dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs proches? Quelles étaient leurs motivations à combattre? Comment percevaient-ils l'ennemi nazi? À quel point ces soldats étaient-ils endoctrinés par la propagande? Dans quelle mesure des traces de « brutalisation » du soldat, conséquence du phénomène de « barbarisation » du front de l'Est, transparaissaient-elles dans leur discours? La problématique centrale de cette recherche a interrogé les sources afin de valider si les trois facteurs de « barbarisation » des soldats d'Hitler avancés par Omer Bartov, soit les conditions physiques particulières du front de l'Est, les antécédents sociaux et

éducationnels et l'endoctrinement des troupes, peuvent également expliquer le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est lorsqu'on prend pour point de départ le camp des Soviétiques.

Après une brève mise en contexte qui mettait en relief le déroulement des principaux événements sur le front de l'Est entre 1941 et 1945, réalisée dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons divisé notre argumentation en trois différentes parties. La première, élaborée dans le chapitre deux, visait une analyse des conditions de vie d'Ivan dans le but d'en apprendre davantage sur l'environnement physique dans lequel il évoluait au quotidien. Aussi, nous avons ambitionné de questionner nos sources afin de relever l'importance que prend le facteur des dures conditions physiques spécifiques à ce front pour expliquer la « brutalisation » du soldat soviétique moyen durant le conflit. L'examen du contenu des lettres personnelles des auteurs de notre corpus qui traitent de leur alimentation, de leur hygiène, de leurs conditions de travail et de la logistique au front, nous a d'abord permis de clarifier notre compréhension de plusieurs aspects de la vie journalière de ces hommes. Les textes étudiés nous ont montré que les repas servis étaient de piètre qualité, la nourriture était en quantité insuffisante et les portions variaient en fonction du grade, mais surtout en fonction de l'état de la situation militaire. Dans notre corpus, peu d'auteurs ont parlé de leur consommation d'alcool et de tabac au front, mais, à notre avis, cela s'explique par l'existence d'un tabou dans le premier cas et par un état d'abondance dans le second. Nous avons vu que les conditions d'hygiène de ces combattants étaient encore plus difficiles que celles liées à leur alimentation. Nos sources ont démontré que les combattants avaient rarement l'occasion de se laver, de changer de vêtements, de prendre soin de leur apparence et, surtout, de dormir. Ces hommes étaient constamment dans un état de fatigue chronique, leurs vêtements étaient infestés de poux, ils tombaient souvent malades et on leur administrait rarement les soins appropriés en cas de blessure. D'un autre côté, bien que ces hommes aient souffert du froid, ils étaient, selon leurs dires, assez bien vêtus pour lutter contre l'hiver russe. Les conditions de travail étaient également très difficiles pour ces soldats. Leurs quarts de travail étaient très longs, ils n'avaient pas de temps pour se reposer, la mauvaise météo leur compliquait sensiblement la vie car ils devaient performer malgré la pluie et le froid et réaliser de longs déplacements en bravant la boue. Aussi, ils étaient presque en permanence exposés à une

cannonade soutenue. Les lettres étudiées ont également laissé transparaître de terribles conditions de logement. Les espaces étaient surpeuplés, rarement chauffés, et souvent les combattants dormaient tout simplement dehors, exposés aux intempéries. L'équipement fourni était insuffisant, surtout au début de la guerre, selon plusieurs tankistes. Aussi, rares étaient ceux qui pouvaient se procurer régulièrement des biens de consommation de base comme du savon, du papier, des crayons, des rasoirs, etc.

À première vue, les conditions de vie d'Ivan rappellent celles du soldat moyen de la Wehrmacht. Par contre, les perceptions et réactions des soldats de Staline face à cet environnement furent bien différentes de celles des Allemands. Dans leurs lettres, les Soviétiques minimisaient la dureté des conditions du front, considérant qu'ils ne s'en sortaient pas trop mal. Cela peut s'expliquer, bien sûr, par le type de source que nous avons étudié ici. Il est clair que dans un but de rassurer ses proches, le soldat soviétique écrivait qu'il mangeait relativement bien, qu'il était chaudement habillé, etc. D'un autre côté, vu les standards de vie dans lesquels il avait évolué depuis le début de l'instauration du régime socialiste dans son pays, le Soviétique moyen avait expérimenté de bien pires conditions. Nous avons d'ailleurs présenté les propos de plusieurs historiens, dont Merridale et Reese, qui ont argumenté que le recrutement d'Ivan dans l'Armée rouge lui permit, dans la majorité des cas, d'être mieux alimenté que lorsqu'il était un civil ordinaire avant la guerre. Selon Bartov, c'est, entre autres, le passage d'un bon standard de vie aux conditions difficiles du front qui a « brutalisé » les Allemands et les a amenés à adopter un comportement particulièrement violent sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Selon nos sources, cette situation ne s'applique donc pas aux Soviétiques, puisqu'ils avaient déjà, par le passé, expérimenté des conditions de vie similaires qui les avaient bien préparés à leur survie au front. Ainsi, cette première partie de notre mémoire nous amène à conclure que le premier facteur du modèle de Bartov, celui des conditions physiques particulières du front, qui explique le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est du point de vue des Allemands, ne peut pas expliquer de la même manière la « brutalisation » des Soviétiques. Nous sommes donc amenés à réduire l'importance accordée aux conditions physiques du front de l'Est dans ce processus par rapport au cas allemand.

Dans la seconde partie de notre argumentation, formulée dans le troisième chapitre de ce mémoire, nous avons exploré, à travers ses correspondances personnelles, les préoccupations quotidiennes d'Ivan au front. L'objectif était de circonscrire son univers mental afin de mieux saisir l'évolution de ses dispositions psychologiques au front. Ultimement, en s'appuyant toujours sur la théorie d'Omer Bartov sur la « barbarisation » des troupes ayant combattu sur le front de l'Est, l'analyse de notre corpus ambitionnait d'évaluer l'impact des antécédents sociaux et éducationnels des troupes, vu comme un facteur de la « brutalisation » des Soviétiques au front. En nous penchant sur nos sources afin d'observer les propos abordant le moral des troupes au front, leurs inquiétudes au sujet de leurs proches restés à l'arrière ainsi qu'illustrant leur état psychologique général, nous avons pu en apprendre davantage sur les réflexions quotidiennes du combattant soviétique ordinaire au front. Malgré le fait que plusieurs auteurs évitaient souvent d'aborder la question des opérations militaires afin de se conformer aux exigences de la censure, certains extraits de lettres des soldats de notre corpus les abordent en mettant à l'avant-plan le bon moral des troupes au front. Généralement, le ton restait optimiste, et ce, pour l'ensemble de la période, ce qui est très surprenant vu notre connaissance de la dramatique situation militaire de 1941. Aux dires des auteurs, les succès de l'Armée rouge se succédaient et la victoire soviétique était proche (même en 1941-1942!). L'accès aux journaux et la possibilité d'écouter la radio étaient toujours une source de motivation très grande pour les soldats. Ils appréciaient particulièrement les distractions comme la lecture, le cinéma, les spectacles ainsi que les congés qui leur permettaient parfois de s'éloigner du front, même pour une courte période. Quelques-unes de nos sources ont également montré le rôle crucial de la présence de camarades d'armes sur la motivation des soldats. Toutefois, selon nos auteurs, rien d'équivalait la venue du courrier et avec lui, des nouvelles de leurs proches. Les soldats au front ont témoigné, dans les textes étudiés ici, de leur incessante inquiétude pour leurs familles restées à l'arrière, thème qui constitue sans aucun doute le sujet le plus abordé dans nos sources. Ivan voulait à tout prix connaître les dispositions de ses correspondants par rapport à l'alimentation, au logement, au travail, etc. Il cherchait à localiser ses proches et à savoir qui était vivant et qui n'avait pas survécu à la guerre. Le soldat soviétique moyen se souciait de l'organisation de sa maisonnée, du fait que sa bien-aimée ou même ses enfants puisse l'oublier pendant son absence et son bien-être était souvent victime des fluctuations de la poste. Finalement, notre étude de l'état psychologique



général d'Ivan, à travers ses lettres du front, a démontré que son exposition à la dure réalité du front l'a amené à expérimenter une panoplie d'émotions particulières. Au front, Ivan écrivait au sujet de sa difficulté de parler de la guerre et de son incertitude quant à sa survie et à sa destinée. Dans ses lettres à ses proches, le soldat soviétique moyen parlait de son ennui, de son impatience à aller au combat et exprimait parfois sa peur lors des affrontements ou plus largement sa crainte de mourir. Certains faisaient des plans pour l'avenir, particulièrement au moment où la victoire semblait de plus en plus accessible. Finalement, les bienheureux qui eurent la chance de survivre jusqu'au jour de la victoire ont également décrit dans leurs correspondances la joie profonde de sortir vainqueurs de ce conflit contre les fascistes mais surtout de finir la guerre indemnes.

Les écrits que nous avons étudiés nous ont également permis de dégager à quel point les antécédents sociaux et éducationnels d'Ivan, intrinsèquement liés à son passé soviétique, ont influencé son état psychologique général pendant la guerre et facilité sa « brutalisation ». En nous appuyant sur le cadre d'analyse de Bartov, qui accorde une importance particulière au facteur de l'origine sociale et éducation des jeunes officiers de la Wehrmacht, notre étude des correspondances personnelles d'Ivan nous a amené à argumenter que son passé soviétique et la politisation de la vie quotidienne qu'il sous-entend, a rendu Ivan beaucoup plus perméable à la propagande soviétique pendant la guerre, contribuant sensiblement, comme dans le cas allemand, à sa « brutalisation » lors de sa participation aux affrontements sur le front germano-soviétique.

Finalement, dans la dernière partie de notre argumentation, exposée dans le chapitre quatre, nous avons exploré les paramètres liant le combattant moyen de l'Armée rouge et l'idéologie soviétique. Nous nous sommes donc penchés sur le vocabulaire et les expressions copiés de la propagande présents dans les correspondances étudiées dans le but de noter leur fréquence et d'entamer une réflexion sur le niveau d'endoctrinement d'Ivan durant la Seconde Guerre mondiale. Aussi, en analysant d'une manière plus systématique les traces de « brutalisation » du soldat dans ses écrits personnels, nous avons poursuivi l'objectif de cerner les principales causes expliquant le phénomène de la « barbarisation » sur le front de l'Est du point de vue des Soviétiques. Notre étude de l'usage du « parler bolchévique », des



différentes représentations de l'ennemi et des propos des auteurs traitant de la violence de l'ennemi, de leur sentiment de haine ainsi que de leur volonté de vengeance, nous a donc permis de mettre en relief le rôle central de l'endoctrinement dans la « brutalisation » de ces Soviétiques, mais aussi de dégager la présence d'une spirale de violence lors des affrontements entre 1941 et 1945. Cette dernière section de notre travail nous a offert la possibilité d'en connaître davantage sur la précoce et massive exposition d'Ivan à la propagande stalinienne qui commença à instaurer ses bases même avant les années 1930. Nous avons vu comment le Soviétique moyen avait appris à « parler bolchévique » et exploré quelques pistes de réflexions quant à ses motivations à maîtriser ce langage particulier. L'analyse de nos sources a fait ressortir les motivations d'Ivan à combattre et elles étaient nombreuses. Le soldat soviétique moyen se battait pour survivre, pour la défense de la Patrie, pour venger les crimes allemands, pour l'honneur, pour éliminer la menace fasciste, pour Staline et le Parti, etc. L'examen des différentes représentations de l'ennemi présentes dans les lettres personnelles de ces militaires a permis d'identifier une tendance au calque de la propagande, mais également, à la déshumanisation de l'Autre. Enfin, les nombreuses traces de « brutalisation » du combattant soviétique, présentes dans nos sources, nous ont offert la possibilité de noter qu'Ivan était rarement conscient d'être « brutalisé » et se réjouissait souvent de son efficacité à éliminer l'ennemi. Certains auteurs de notre corpus avaient tendance à utiliser des euphémismes pour « adoucir » leur discours, sans trop de succès. Nous avons vu que les récits des crimes commis par les Nazis étaient très nombreux dans les lettres que les soldats de Staline envoyaient à leurs familles. Ces histoires renforçaient d'ailleurs la haine de l'ennemi, incarnée parfois dans l'unique personne d'Hitler, mais plus souvent étendue aux soldats de Wehrmacht et même aux civils allemands. Selon nos sources, le désir de vengeance d'Ivan était bien réel, et c'est cela qui explique principalement la présence une spirale de violence du front de l'Est entre 1941 et 1945. L'ensemble de notre analyse des calques de la propagande ainsi que des traces de « brutalisation » du soldat dans ses écrits a donc mis en relief l'importance du facteur de l'endoctrinement idéologique ainsi que la présence d'un cycle de violence pour expliquer le processus de la « barbarisation » sur le front germano-soviétique du point de vue des combattants de l'URSS.

Le principal apport de ce mémoire, vis-à-vis ce qui a déjà été réalisé au sein de ce champ historiographique, réside, avant tout, dans le traitement de correspondances comme source de base pour explorer des thèmes qui mettent en valeur les particularités de la guerre à l'Est. Nous avons vu que l'historiographie justifie l'emploi de ce type de sources puisque nombre d'historiens ont par le passé utilisé à profit les correspondances personnelles de combattants, mais très peu d'études ont ambitionné d'analyser, de manière méthodique, les avantages et les biais de ces sources. Ce mémoire constitue donc une contribution à l'ensemble des connaissances en s'inscrivant dans un des débats fondamentaux du champ d'étude, sur le plan de la critique d'une source ayant un large potentiel mais qui fut mal exploitée par le passé. Aussi, l'application systématique du modèle d'analyse de Bartov dans une tentative d'expliquer le phénomène de la « barbarisation » du front de l'Est, du point de vue des Soviétiques et à travers l'étude de correspondances reste l'aspect le plus novateur de cette recherche. Bien qu'avant nous, Catherine Merridale et Amir Weiner, pour n'en nommer que deux, aient tâté ce terrain, aucun historien ne priorisa une étude systématique des facteurs qui expliquent la « barbarisation » des troupes soviétiques entre 1941 et 1945. Évidemment, les résultats de notre étude, aussi stimulants qu'ils puissent être, se doivent d'être évidemment, interprétés avec précaution. Il est essentiel de garder en tête que nos conclusions s'appuient sur un modeste corpus d'auteurs et que ce serait une grave erreur de réaliser une rapide généralisation de nos observations à l'ensemble des militaires soviétiques qui ont combattu sur le front germano-soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ainsi, en explorant les conditions physiques, psychologiques et idéologiques dans lesquels a évolué le soldat soviétique moyen durant le dernier conflit mondial, ce mémoire a établi, en s'appuyant sur le cadre d'analyse de Bartov et en se limitant à l'échelle du corpus des sources disponibles, que la « brutalisation » des troupes soviétiques, contrairement aux troupes de la Wehrmacht, s'explique davantage par les facteurs des antécédents sociaux et éducationnels d'Ivan et de son endoctrinement idéologique que par la particularité des conditions du front de l'Est.

Si notre recherche a apporté de nouveaux éléments dans l'étude du quotidien d'Ivan durant sa Grande Guerre patriotique, de nombreux points restent encore à éclaircir.

Évidemment, notre modeste travail aurait tout intérêt à être refait en s'appuyant sur un corpus plus large, intégrant également des mémoires et journaux de guerre de combattants. Aussi, il serait intéressant de reprendre la problématique centrale de ce travail et de questionner un corpus majoritairement constitué de sources non-publiées afin de valider nos conclusions. De plus, nous avons abordé brièvement l'expérience spécifique des femmes soviétiques qui ont combattu sur le front de l'Est, mais le nombre réduit des correspondances dont l'auteure est une femme au sein de notre corpus, ne nous a pas rendus aptes à développer cette avenue autant que notre intérêt nous l'indiquait.

Plusieurs autres pistes de recherche, liées au thème exploité ici, seraient intéressantes à développer. D'abord, la guerre fut pour plusieurs de ces hommes la seule occasion de leur vie de sortir de l'URSS. Il serait donc intéressant de se pencher plus précisément sur l'impact de ce voyage à l'étranger sur leur univers mental et leurs convictions idéologiques. Certains groupes spécifiques de participants à la Grande Guerre patriotique pourraient aussi être l'objet central d'une étude similaire à notre recherche. Bien que nous en sachions de plus en plus sur les conditions des combattants soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale, encore aucune étude pointue n'a étudié, en mettant de l'avant une approche « au ras-du-sol », le sort des prisonniers de guerre soviétiques, celui des membres de milices partisans et celui des déportés soviétiques qui furent obligés de travailler en Allemagne durant le conflit. Malgré ces pistes de recherche qui demeurent à explorer, ce mémoire a contribué à améliorer l'état des connaissances sur le quotidien du soldat soviétique moyen durant la Seconde Guerre mondiale.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

#### Sources manuscrites

Central'nyj Arhiv Goroda Moskvy (CAGM) [Archives centrales de la ville de Moscou].  
Central'nyj Moskovskij Arhiv-Muzej Ličnyh Sobranij (CMAMLS) [Archives centrales de Moscou – musée des collections privées]. Fond no.172 (Kollekciâ dokumentov po istorii Velikoj Otečestvennoj vojny [Collection de documents sur l'histoire de la Grande Guerre patriotique]). Inventaire no. 2, dossier no. 27, 68, 72, 117, 142; inventaire no. 3, dossier no. 1, 2; inventaire no.4, dossier no. 6.

Rossijskij Gosudarstvennyj Voennyj Arhiv (RGVA) [Archives militaires de l'État de Russie].  
Central'nyj Gosudarstvennyj Arhiv Sovetskoj Armii (CGASA) [Archives gouvernementales centrales de l'Armée soviétique]. Fond no.40920 (Kollekciâ vospominanii i pisem o Velikoj Otečestvennoj vojne [Collection de mémoires et de lettres sur la Grande Guerre patriotique]). Inventaire no. 1, dossier no. 81.

#### Sources imprimées

Âgodkina, E. O. (éd.) et al. *Dnevniki i pis'ma Iriny Mihajlovny i Mihaila Timofeeviča Belâvskih (1941-1945)* [Journaux et lettres d'Irina Mihajlovna et de Mihail Timofeevič Belâvskij (1941-1945)]. Moscou: Izdatel'stvo MGU, 2010, 392 p.

Antonova, Serafima I. et Vladimir P. Bogdanov (éd.) et al. « *My šli navstreču vetru i sud'be...* »: *Vospominaniâ, stihi i pis'ma istorikov MGU – učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny* [« Nous marchions contre le vent et le destin... »: Mémoires, poèmes et lettres d'historien de l'Université d'État de Moscou – participants de la Grande Guerre patriotique], avant-propos de V. P. Bogdanov. Moscou: Izdatel'stvo « Ves' Mir », 2009, 608 p.

Atuevoj V. Z. et S. N. Karueva (comp.). *Pis'ma s fronta: sbornik pisem* [Lettres du front: recueil de lettres]. Elista: GU « Izdatel'skij dom « Gerel' ». 2010, 272 p.

- Beršadskij, E. Z. *Polimetall'cy v Velikoj Otečestvennoj vojne 1941-1945 gg.: vospominaniâ zavodčan-frontovikov i truženikov tyla, pis'ma s fronta* [Les métallurgistes dans la Grande Guerre patriotique, 1941-1945: souvenirs des travailleurs de l'arrière et lettres du front]. Moscou : Kniga-Ltd, 1995, 105 p.
- Dûžev, I. et Ů. Dûžev. *Pis'ma s Karel'skogo fronta 1941-1942* [Lettres du front de Carélie, 1941-1942]. Petrozavodsk: « Karel'skij naučnyj centr RAN », 2005, 153 p.
- Egorov, V. A. *Živoe slovo o vojne: stihy, proza, vospominaniâ, pis'ma s fronta, risunki* [La parole vivante de la guerre: vers, prose, souvenirs et lettres du front]. Ul'ânovsk: Simbirskââ kniga, 1995, 180 p.
- Gefter, Mihail (comp.) et al. *Golosa iz mira, ktorogo uže net: Vypuskniki istopičeskogo fakul'teta MGU 1941 g. v pis'mah i vospominaniâh* [Voix du monde qui n'est plus: Les diplômés de 1941 de la faculté d'histoire de l'Université d'État de Moscou dans les lettres et mémoires]. Moscou: Izdatel'stvo MGU, 2004, 193 p.
- Glavnoe Arhivnoe Upravlenie Goroda Moskvy, Komitet Obšestvennyh Svâzej Goroda Moskvy [Bureau principal des archives de la ville de Moscou, Comité des relations publiques de la ville de Moscou]. *Boris Dmitrievskij – geroj-tankist: pis'ma, vospominaniâ, dokumenty* [Boris Dmitrievsky – héros-tankiste: lettres, mémoires et documents]. Moscou: Izdatel'stvo Patriot, 2008, 231 p.
- Gribanov, Stanislav. *Ždi menâ: pis'ma s fronta* [Attends-moi!: lettres du front]. Moscou: Geiâ itêrum, 2001, 176 p.
- Kiselev, A. M. *Pisali pis'ma s fronta moskviči* [Les Moscovites écrivaient du front]. Moscou: Izd. gazety Veteran, 1994, 55 p.
- Krajnov, Leonard. *Ožidanie: Pis'ma na front i s fronta* [L'attente: Lettres au front et du front]. Moscou: Biblioteka meždunarodnogo žurnala « Forum », 2011, 120 p.
- Martov, M. I. et E. M. Snetkova. *Pis'ma very, nadeždy, lûbvi: pis'ma s fronta veterana vojny protiv Germanskogo fashizma v 1941-1945 godah Moseâ Isaeviča Martova* [Lettres de conviction, d'espoir et d'amour: lettres du front du vétéran de la guerre contre le fascisme, Mosej Isaevič Martov]. Moscou: BiLingva, 1999, 52 p.
- Minin, N. M. et N.V. Šumejko. *My osvobodim rodnuû sovetskuû zemlû: pis'ma s fronta, pis'ma na front* [Nous libérons notre cher pays soviétique: lettres du front et au front]. Petrozavodsk: Kareliâ, 1990, 366 p.
- Ovsânkin, Evgenij. *Pis'ma s fronta 1941-1945* [Lettres du front 1941-1945]. Arhangel'sk: Severo-Zapad. Kn. Izdat., 1989, 255 p.



Prokofev, Anatolij S. *Pis'ma s fronta rãzancev-učastnikov Velikoj Otečestvennoj vojny: 1941-1945 g.g.* [Lettres du front des vétérans de Rãzan' de la Grande Guerre patriotique, 1941-1945]. Rãzan': Izdat. Russkoe Slovo, 1998, 471p.

Šindel', Aleksandr D. *Po obe storony fronta: pis'ma sovetskih i nemeckih soldat 1941-1945 gg.* = *Auf beiden Seiten der Front* [Des deux côtés du front: lettres de soldats soviétiques et allemands]. Moscou: Sol', 1995, 221 p.

Smol'nikov, Fëdor. *Voûem! Dnevnik frontovika: pis'ma s fronta* [Nous combattons! Journal de vétéran: lettres du front]. Moscou: Klassika plûs, 2000, 310 p.

Snitenko L. M. (éd.). *Pis'ma s fronta: Vojna i sud'ba. Sbornik* [Lettres du front: Guerre et destin. Recueil], textes compilés par Ů. V. Emel'ãnov et L. M. Snitenko. Moscou: Pablis, 2010, 80 p.

Somov, B. A. « Pis'ma frontovikov o žizni voennogo vremeni [Lettres des soldats sur la vie en temps de guerre] » *dans Obšesvo i vlast'. Rossijskaã provinciã 1917-1980-e gody* [Société et pouvoir. La province russe 1917-1980]. Tome 3. Moscou et Nižnij Novgorod: Institut rossijskoj istorii RAN, 2005, p. 913-1038

Voronin, Ůrij. *Pišu ã vam, žnvušim nyne...* [Je vous écris, présentement vivant...]. 2<sup>e</sup> éd. Šadrinsk: Šadrinskio Dom Pečati, 2011, 276 p.

## Études

### Ouvrages de référence

Bellamy, Chris. *Absolute War: Soviet Russia in the Second World War, A Modern History*. Londres: Macmillan, 2007, 813 p.

Durand, Yves. *Histoire générale de la Deuxième Guerre mondiale*, coll. « Bibliothèque Complexe ». Bruxelles: Complexe, 1997, 988 p.

Erickson, John. *Stalin's War with Germany*. 2 v., coll. « Cassell military paperbacks ». Londres et New Haven (Conn.): Cassell Military et Yale University Press, 1999 et 2003.

Glantz, David M. et Jonathan M. House. *When Titans Clashed: How the Red Army Stopped Hitler*, cartes par Darin Grauberger et George F. McCleary. Lawrence (Kan.): University of Kansas, 1995, 414 p.

Mawdsley, Evan. *World War II: A New History*. Cambridge (R.-U.) et New York: Cambridge University Press, 2009, 483 p.

Werth, Alexander. *La Russie en guerre*. 2 v., trad. de Michel Zéraffa, préf. de Nicolas Werth. Paris: Tallandier, 2010.

Livres – monographies et ouvrages collectifs

Alexievitch, Svetlana. *La guerre n'a pas un visage de femme*, traduit du russe par Galia Ackerman et Paul Lequesne. Paris: Presses de la Renaissance, 2004, 398 p.

Alexopoulos, Golfo, Julie Hessler et Kiril Tomoff (éd.). *Writing the Stalin Era: Sheila Fitzpatrick and Soviet Historiography*. New York et Basingstoke (R.-U.): Palgrave Macmillan, 2011, 246 p.

Bartov, Omer. *L'Armée d'Hitler: La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, préf. de Philippe Burrin, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, coll. « Histoires ». Paris: Hachette, 1999 (1<sup>ère</sup> éd. 1990), 317 p.

———. *The Eastern Front 1941-45: German Troops and the Barbarisation of Warfare*, 2<sup>e</sup> éd. New York: St. Martin's Press, 2001 (1<sup>ère</sup> éd. 1985), 218 p.

Bourke, Joanna. *An Intimate History of Killing: Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*. New York: Basic Books, 1999, 509 p.

Brandenberger, David. *Propaganda State in Crisis: Soviet Ideology, Indoctrination, and Terror under Stalin, 1927-1941*, coll « Yale-Hoover series on Stalin, Stalinism, and the Cold War ». Stanford, (Calif.) et New Haven: Hoover Institution, Stanford University et Yale University Press, 2011, 357 p.

Brooks, Jeffrey. *Thank You, Comrade Stalin! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*. Princeton (N.J.): Princeton University Press, 2000, 319 p.

Cazals, Rémy et Frédéric Rousseau. *14-18, le cri d'une génération*. Toulouse: Ed. Privat, 2001, 160 p.

Davies, Sarah R. *Popular Opinion in Stalin's Russia: Terror, Propaganda and Dissent, 1934-1941*. Cambridge et New York: Cambridge University Press, 1997, 236 p.

Edele, Mark. *Stalinist Society, 1928-1953*. Oxford: Oxford University Press, 2011, 367 p.

Ellis, John. *The Sharp End: The Fighting Man in World War II*. New-York: Charles-Scribner's sons, 1982, 396 p.

Figes, Orlando. *The Whisperers: Private Life in Stalin's Russia*. Londres: Allen Lane, 2007, 739 p.

- Fitzpatrick, Sheila. *Everyday Stalinism. Ordinary Life in Extraordinary Times: Soviet Russia in the 1930s*. New York et Oxford: Oxford University Press, 1999, 288 p.
- Fritz, Stephen G. *Frontsoldaten: The German Soldier in World War II*. Lexington (Ky.): University Press of Kentucky, 1995, 299 p.
- . *Ostkrieg: Hitler's War of Extermination in the East*. Lexington: University Press of Kentucky, 2011, 640 p.
- Glantz, David M. *Stumbling Colossus: The Red Army on the Eve of World War*, cartes par Darin Grauberger et George F. McCleary Jr., coll. « Modern war studies ». Lawrence (Kan.): University Press of Kansas, 1998, 374 p.
- Goldhagen Daniel Jonah. *Hitler's Willing Executioners: Ordinary Germans and the Holocaust*. New York: Vintages Books, 1997, 634 p.
- Guderian, Heinz. *Panzer leader*. Washington: Zenger Pub. Co., 1979, 528 p.
- Hellbeck, Jochen. *Revolution on My Mind: Writing a Diary under Stalin*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 2006, 436 p.
- Hoffmann, David L. (éd.). *Stalinism: The Essential Readings*. Malden, (Mass.) et Oxford: Blackwell Publishing, 2003, 317 p.
- Johnston, Timothy. *Being Soviet: Identity, Rumour, and Everyday Life under Stalin, 1939-1953*, coll. « Oxford historicals monographs ». Oxford et New York: Oxford University Press, 2011, 240 p.
- Joly, Elena. *Vaincre à tout prix: des combattants soviétiques témoignent, 1941-1945*. Paris: Le Cherche midi, 2005, 312 p.
- Kassimeris, George (éd.). *The Barbarisation of Warfare*. Washington Square (N.Y.): New York University Press, 2006, 321 p.
- Keegan, John. *The Face of Battle*. Londres: J. Cape, 1976, 352 p.
- Kotkin, Stephen. *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley: University of California Press, 1995. 639 p.
- Krivosheev, G. F. (éd.) et al. *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, trad. de Christine Barnard, préf. de John Erickson. Londres et Pennsylvanie: Greenhill Books et Stackpole Books, 1997 (1ère éd. 1993), 290 p.
- Krylova, Anna. *Soviet Women in Combat: A History of Violence on the Eastern Front*. Cambridge et New York: Cambridge University Press, 2010, 320 p.

- Kucherenko, Olga. *Little Soldiers: How Soviet Children Went to War, 1941-1945*. Oxford et New York: Oxford University Press, 2011, 266 p.
- Liulevicius, Vejas Gabriel. *War Land on the Eastern Front: Culture, National Identity and German Occupation in World War I*, coll. « Studies in the Social and Cultural History of Modern Warfare ». Cambridge (R.-U.) et New York: Cambridge University Press, 2000, 309 p.
- Lopez, Jean et Lasha Otkhmezuri. *Grandeur et misère de l'Armée rouge: témoignages inédits 1941-1945*. Paris: Éditions du Seuil, 2011, 338 p.
- Manstein, Erich Von. *Lost Victories: The War Memoirs of Hitler's Most Brilliant General*, édité et trad. par Anthony G. Powell, préf. de B.H. Liddell Hart. Novato (Calif.): Presidio, 1994, 574 p.
- McPherson, James M. *For Cause and Comrades: Why Men Fought in The Civil War*. New York: Oxford University Press, 1997, 237 p.
- Megargee, Geoffrey P. *War of Annihilation: Combat and Genocide on the Eastern Front, 1941*. Lanham (Md.): Rowman & Littlefield, 2007, 177 p.
- Merridale, Catherine. *Ivan's War: Life and Death in the Red Army, 1939-1945*. New York: Metropolitan Books, 2006, 462 p.
- . *Night of Stone: Death and Memory in Russia*. Londres: Granta, 2000, 506 p.
- Mosse, George. *De la Grande Guerre aux totalitarismes, la brutalisation des sociétés européennes*. Paris: Hachette, 1999, 291 p.
- Nérard, François-Xavier. *Cinq pour cent de vérité: La dénonciation dans l'URSS de Staline, (1928-1941)*. Paris: Tallandier, 2004, 533 p.
- Noble, Alastair. *Nazi Rule and the Soviet Offensive in Eastern Germany, 1944-1945: The Darkest Hour*. Brighton (R.-U.) et Portland (Or.): Sussex Academic Press, 2009, 382 p.
- Reese, Roger R. *Stalin's Reluctant Soldiers: A Social History of the Red Army and the Soviet State, 1917-1941*. Lawrence (Kan.): University Press of Kansas, 1996, 267 p.
- . *Why Stalin's Soldiers Fought: the Red Army Military Effectiveness in World War II*, coll. « Modern War studies ». Lawrence (Kan.): University of Kansas, 2011, 386 p.
- Sella, Amnon. *The Value of Human Life in Soviet Warfare*. Londres et New York: Routledge, 1992, 237 p.

- Shepherd, Ben. *War in the Wild East: The German Army and Soviet Partisans*. Londres: Harvard University Press, 2004, 300 p.
- Smelser, Ronald et Edward J. Davies II. *The Myth of the Eastern Front: The Nazi-Soviet War in American Popular Culture*. New York: Cambridge University Press, 2008, 327 p.
- Sohn, Anne-Marie (dir.). *La correspondance, un document pour l'histoire*. Rouen: Publications de l'Université de Rouen, 2002, 109 p.
- Souvorov, Viktor. *Icebreaker: Who Started the Second World War?* Londres: Harnish Hamilton, 1990, 364 p.
- Stites, Richard (éd.). *Culture and Entertainment in Wartime Russia*. Bloomington: Indiana University Press, 1995, 215 p.
- Temkin, Gabriel. *My Just War: The Memoir of a Jewish Red Army Soldier in World War II*. Novato (Calif.): Presidio Press, 1998, 236 p.
- Tumarkin, Nina. *The Living and the Dead: The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*. New-York: Basic Books, 1994, 242 p.
- Vincent, Sébastien. *Ils ont écrit la guerre: La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, coll. « Études québécoises », no 89. Montréal: VLB éditeur, 2010, 309 p.
- Weiner, Amir. *Making Sense of War: The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*. Princeton: Princeton University Press, 2000, 416 p.
- Wette, Wolfram. *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, trad. de l'allemand par Deborah Lucas Schneider, Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 2006, 372 p.

Articles de périodiques, chapitres d'ouvrages collectifs et comptes rendus

- Audoin-Rouzeau, Stéphane. « Au cœur de la guerre: la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux ». In *La violence de guerre, 1914-1945: approches comparées des deux conflits mondiaux*, sous la dir. de Stéphane Audoin-Rouzeau, coll. « Histoire du temps présent ». Bruxelles et Paris: Éditions Complexe et IHTP, 2002, p. 73-97.
- Bordûgov, Gennadij et Aleksandr Afanas'ev. « Ukradennaâ pobeda ». *Komsomol'skaâ pravda*, no 104 (19804), 5 mai 1990, nd.



- Bourke, Joanna. « Combat ». In *Fear: A Cultural Study*. Londres: Virago, 2005, p.197-221.
- . « The Eastern Front ». In *The Second World War: A People's History*. Oxford et New York: Oxford University Press, 2001, p.119-136.
- Collingham, Lizzie. « The Soviet Union – Fighting on Empty ». In *The Taste of War: World War Two and the Battle for Food*. Londres: Allen Lane, 2011, p. 317-346.
- Danchev, Alex. Compte-rendu de *The Barbarization of Warfare*, éd. par George Kassimeris (Hurst, Londres, 2006) et *Warrior's Dishonour: Barbarity, Morality and Torture in Modern Warfare*, éd. par George Kassimeris (Ashgate, Aldershot, 2006). *International Affairs*, vol. 83, no 5, p. 961-967.
- Edele, Mark et Michael Geyer. « States of Exception: The Nazi Soviet War as a System of Violence, 1939-1945 ». In *Beyond Totalitarianism: Stalinism and Nazism compared*, éd. par Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick. Cambridge et New York: Cambridge University Press, 2009, p. 345-395.
- Latzel, Klaus. « Tourisme et violence. La perception de la guerre dans les lettres de la Poste aux armées ». In *1914-1945, l'ère de la guerre*, vol. 2 de *1939-1945: nazisme, occupations, pratiques génocides*, dir. Anne Duménil et al. Paris : Agnès Viénot, 2004, p. 201-215.
- Prost, Antoine. « Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental 1914-1918 » In *Vingtième siècle, revue d'histoire*, no 81 (janvier/mars), 2004, p. 5-20.
- Reese, Roger R. « The Red Army and the Second World War, 1939-45 ». In *The Soviet Experience: A History of the Soviet Army, 1917-1991*. Londres et New York: Routledge, 1999, p. 93-137.
- . « Motivations to Serve: The Soviet Soldier in the Second World War ». *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 20, no 2 (avril 2007), p. 263-282.
- Shils, Edward A. et Morris Janowitz. « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II ». *Public Opinion Quarterly*, vol. 12, no 2, (été 1948), p. 280-315.
- Weiner, Amir. « Saving Private Ivan: From What, Why, and How? ». *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 1, no 2 (printemps 2000), p. 305-336.
- Werth, Nicolas. « La société soviétique dans la Grande Guerre patriotique ». In *La terreur et le désarroi : Staline et son système*, coll. « Tempus ». Paris: Perrin, 2007, p. 351-377.
- . « L'URSS en guerre (1941-1945) ». In *Histoire de l'Union Soviétique: De l'Empire russe à la Communauté des États indépendants 1900-1991*, coll. « Themis. Histoire ». Paris: Presses universitaires de France, 2001, p. 331-363.